MAURICE LEBLANC

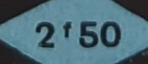
AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN

R.B.

L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS

2ME PARTIE

LA PIERRE MIRACULEUSE

Editions 

Pierre Lafitte

IDÉAL-BIBLIOTHÈQUE

COLLECTION ILLUSTRÉE PIERRE LAFITTE
POUVANT ÊTRE LUE PAR TOUT LE MONDE

ABOUT (Edmond)....	L'Homme à l'oreille cassée
»	Le Roi des Montagnes.
»	Trente et quarante.
ADAM (Paul)	La Force.
»	La Ruse.
»	L'Enfant d'Austerlitz.
»	Au Soleil de Juillet.
»	Robes Rouges.
BALZAC (H. de).......	Eugénie Grandet.
»	L'Auberge Rouge
»	Le Cousin Pons.
»	Le Médecin de Campagne.
»	Une Ténébreuse Affaire.
BERTHEROY (Jean)....	Le Journal de Marguerite Plantin.
»	Les trois Filles de Pieter Waldorp.
»	Le Frisson sacré.
BOISSIÈRE (A.)......	La Tragique Aventure du Mime Properce.
»	Un Crime a été commis.
BRUNO-RUBY..........	Madame Cotte.
CAPUS (Alfred)	Années d'Aventures.
CLARETIE (Jules)....	Le Petit Jacques.
»	Moi et l'Autre.
CONAN DOYLE.	Du Mystérieux au Tragique
»	La Grande Ombre.
»	Raffles Haw.
»	La Main Brune.
»	Un Crime Étrange.
»	La Marque des Quatre.
DAUDET (Alphonse) .	Le Petit Chose.
DES GACHONS (J.) . .	Le Chemin de Sable.
»	La Maison des Dames Renoir.
DICKENS Charles). .	Conte de Noël.
DICKENS et COLLINS.	L'Abîme.
DOSTOIEVSKI........	Netochka.
DUVERNOIS (H.)......	Popote.
ERCKMANN-CHATRIAN	L'Ami Fritz.
»	Hist. d'un Conscrit de 1813.
»	Madame Thérèse.
»	L'Invasion.
»	Waterloo.
»	Contes des Bords du Rhin.
»	Maître Daniel Rock.
ESPARBÈS (G. d'). ...	Le Briseur de Fers
»	Le Vent du Boulet.
FABRE (Ferd.).......	Julien Savignac.
FÉVAL (Paul).......	Madame Eliane.
»	Le Mari Embaumé.
FLAUBERT (G.)......	Un Cœur simple.
FOLEY (Ch.)	Guilleri-Guilloré.
»	Kowa la Mystérieuse.
GAUTIER (Théoph.)...	Jettatura.
GÉNIAUX (Ch.)........	Notre petit Gourbi.
GONCOURT (E. de)	Les Frères Zemganno.
GOLSWORTHY (A.)..	Un Cri dans la Nuit.
GREENE (A.-K.). ..	Le Crime de Gramercy Park.
HARAUCOURT (Ed.)...	La Peur.
HORNUNG (E.-W.).....	Raffles, cambrioleur pour le bon motif.
JALOUX (Ed.)...	L'Éventail de Crêpe.
JOSEPH-RENAUD (J.). .	Le Meurtre de Miss Elliott.
»	Un Amateur de Mystères.
KIPLING (R.)	Capitaines Courageux.
LEBLANC (M.).	La Robe d'Écailles Roses.
»	La Frontière.
LE GOFFIC	Le Pirate de l'Ile Lern.
LEMONNIER (Ed.)	Comme va le Ruisseau
»	La Chanson du Carillon.
LE ROUX (Hugues) ...	O mon Passé.
»	Le Maître de l'Heure.
LESUEUR (Daniel) ..	Une Ame de vingt ans.
LICHTENBERGER (A.)	La Folle Aventure.
LORRAIN (Jean).......	Ellen.
MAIZEROY (René).....	Trop Jolie.
»	Joujou.
MANDELSTAMM (V.). .	Un Aviateur.
MARGUERITTE (P. et V.)	L'eau Souterraine.
MARRIOTT..........	L'Ile des Vaisseaux perdus.
MENDÈS (Catulle). ..	Grande-Maguet.
»	Luscignole.
MIOMANDRE (F. de)...	Les Mirages de l'Argent.
MUSSET (Alf. de)	Mimi Pinson.
PARN (Franc.)	La Bête dans les Neiges.
POE (Edgar)	Contes Etranges.
»	Nouveaux Contes Étranges.
»	Aventures de Gordon Pym.
RENARD (Maurice)...	L'Homme Truqué.
RICHEPIN (Jean)	Braves Gens.
ROSNY (J.-H.) Aîné ..	Le Testament volé.
»	Vers la Toison d'Or.
»	La Guerre du Feu.
SANDEAU (J.).	Mlle de la Seiglière.
SIENKIEWICZ (H.). .	Quo Vadis.
»	Barteck le Vainqueur.
STEVENSON (R.).. .	L'Ile au Trésor.
THEURIET (A.)... ..	Le Fils Maugars.
TOLSTOI (L.)	Sébastopol.
TOUDOUZE (G.)..	Le Vertige de l'Inconnu.
VAUCAIRE (Maur.) .	La Demoiselle du Cinéma.
VAUTEL (Clém.).... .	La Machine à fabriquer des Rêves.
VILLETARD (Pierre) .	Le Droit d'aimer.
VIGNY (Alf. de)	Servitude et Grandeur Militaires.
WALTER SCOTT ...	Quentin Durward.
WELLS (H.-G.) ..... . (Tr. d. A. Savine et M. Georges-Michel)	L'Etrange Aventure de M. Hoopdriver.
ZOLA (E.)...	Le Rêve

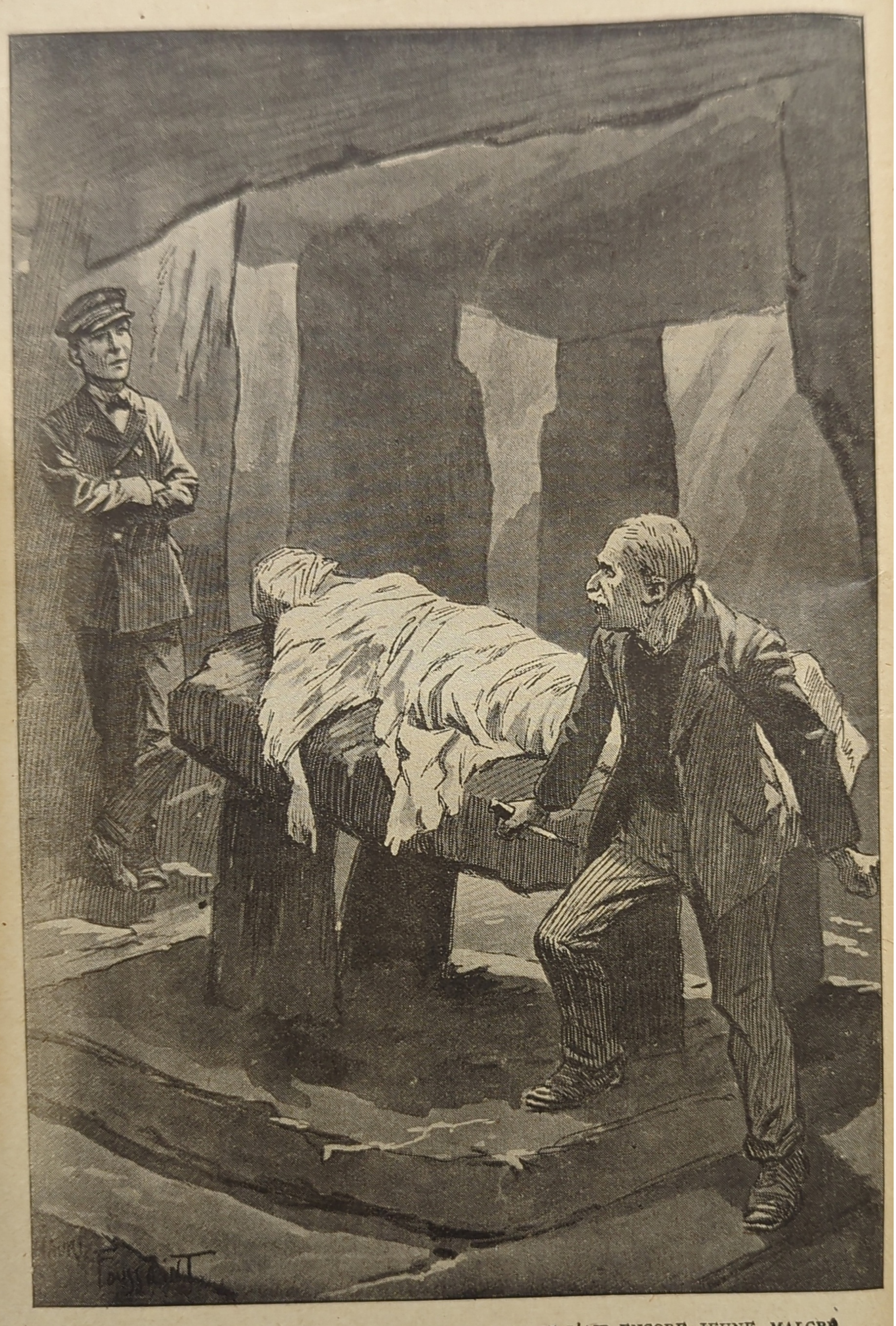
L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS



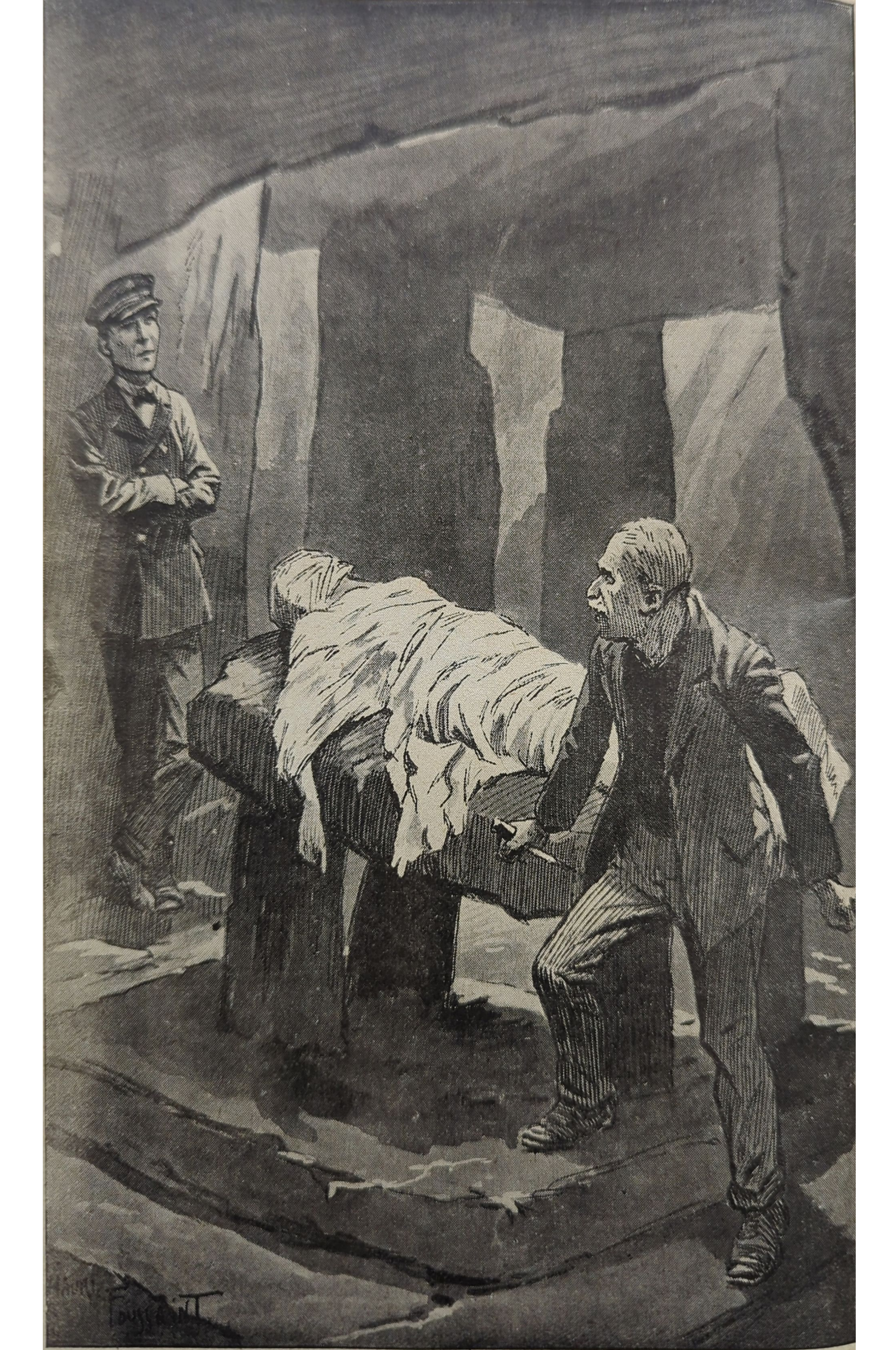
DEUXIÈME PARTIE

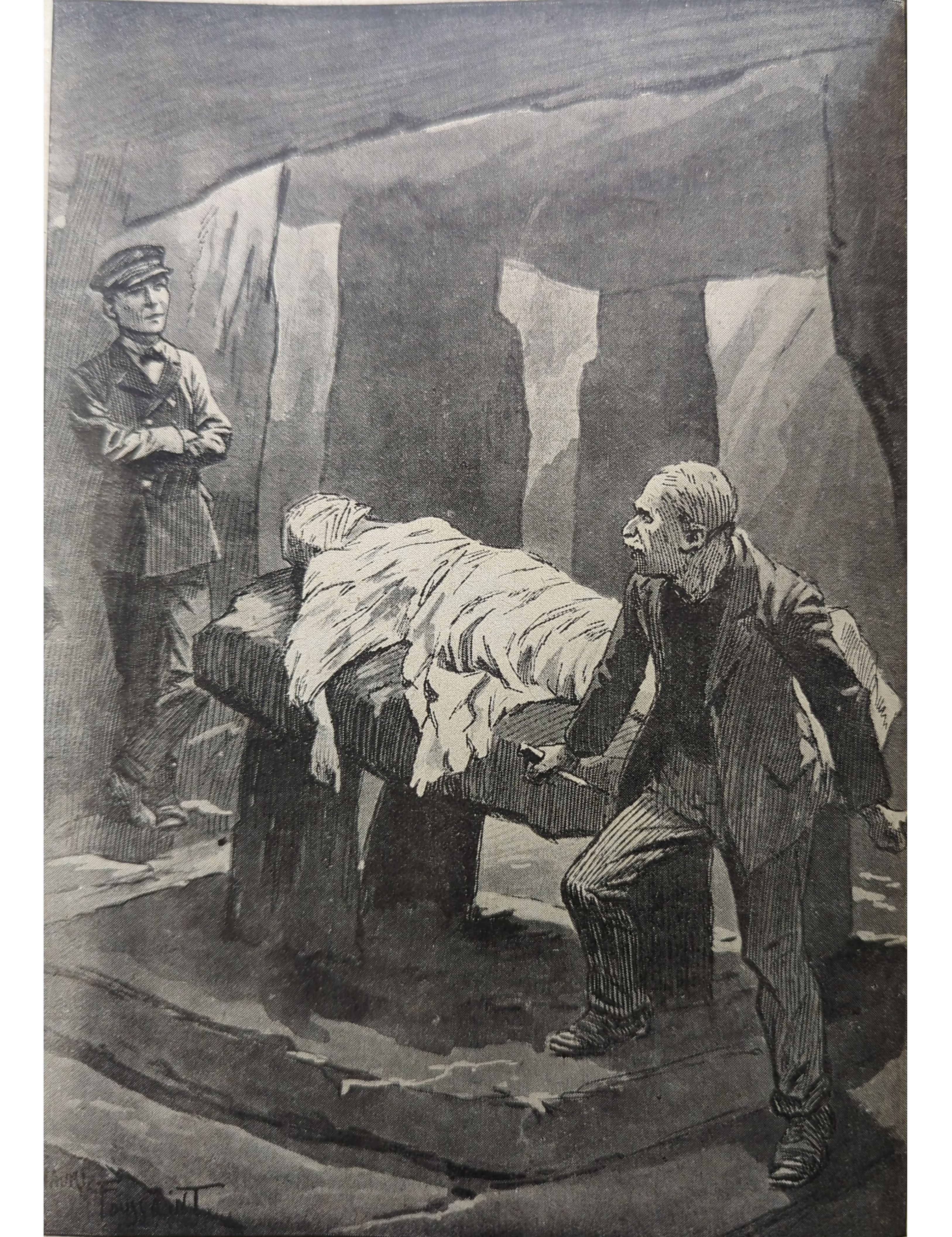
LA PIERRE MIRACULEUSE





UN HOMME ÉTAIT DEBOUT DEVANT LUI.... QUI AVAIT L'AIR ENCORE JEUNE, MALGRÉ DES CHEVEUX GRISONNANTS AUTOUR DES TEMPES (P. 41).





MAURICE LEBLANC

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN

L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS

DEUXIÈME PARTIE : *LA PIERRE MIRACULEUSE*

ILLUSTRATIONS DE M. TOUSSAINT ET R. BRODERS



ÉDITIONS PIERRE LAFITTE
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90
P A R I S

MAURICE LEBLANC

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN



L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS

2e PARTIE

LA PIERRE MIRACULEUSE

Toutes les Aventures d'Arsène Lupin

Arsène Lupin, héros mystérieux et charmant, si vivant, qu'il semble faire partie du monde réel qui nous entoure, si populaire, que ses aventures prodigieuses, racontées par MAURICE LEBLANC avec tout le talent d'un véritable écrivain, sont connues dans tous les pays! On ne se lasse pas de les lire et de les relire. Elles forment un *enchaînement d'histoires* qu'il faut et que l'on veut connaître toutes; elles nous proposent une suite d'énigmes toutes passionnantes à déchiffrer. C'est l'épopée la plus étrange qui soit, tragique et bouffonne, pleine d'humour et d'amour, de fantaisie et de gaîté, et si diverse qu'à chaque épisode de ces *Aventures* vraiment *extraordinaires*, Arsène Lupin nous apparaît comme un nouveau personnage, chaque fois plus pittoresque, plus ingénieux et plus déconcertant.

Cet ouvrage :

L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS

en deux volumes :

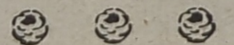
1re Partie. — **VÉRONIQUE**

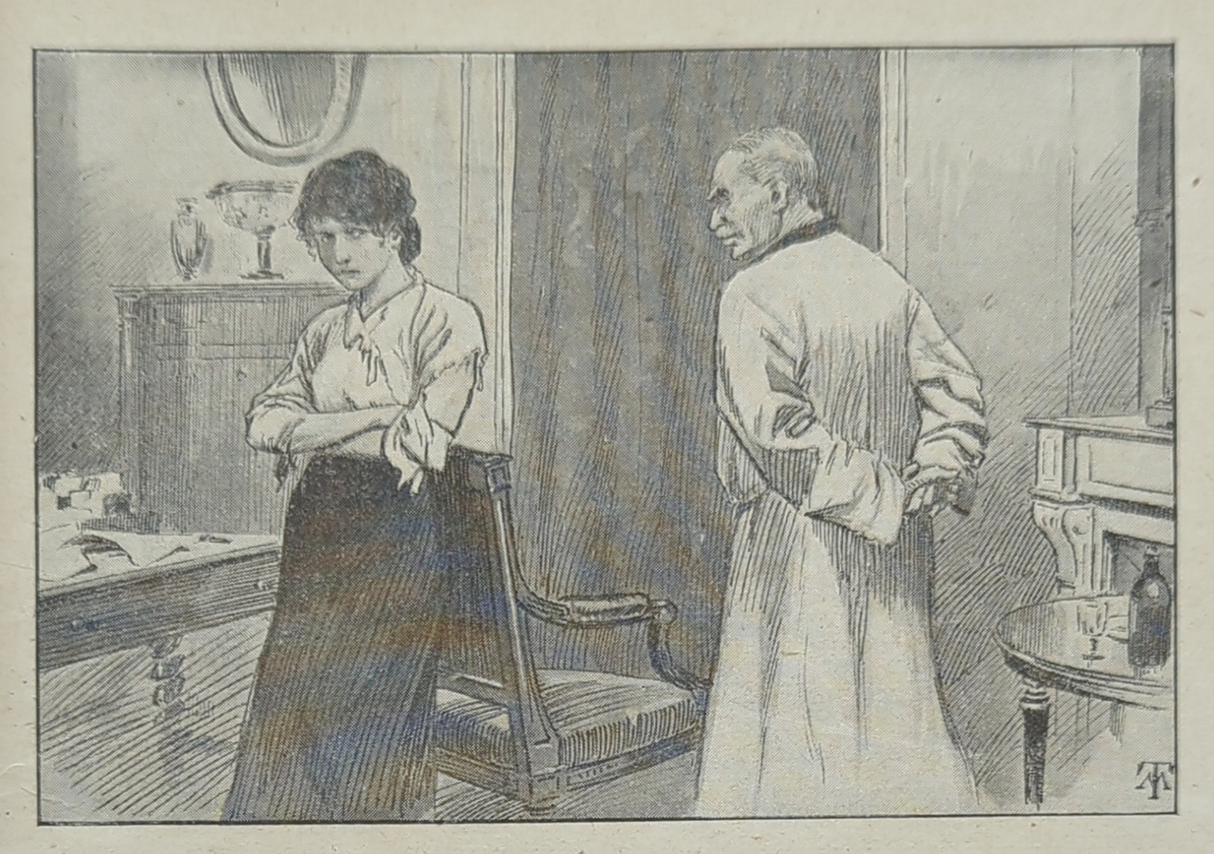
2e Partie. — **LA PIERRE MIRACULEUSE**

est la continuation des

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN

dont le lecteur trouvera la liste au dos de la couverture.





CONTENT DE SON PRÉAMBULE, IL SE REMIT A MARCHER DE LONG EN LARGE (p. 6).

L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS

DEUXIÈME PARTIE

LA PIERRE MIRACULEUSE

CHAPITRE PREMIER

LE FLÉAU DE DIEU.

Vorski ! Vorski ! L'être innommable dont le souvenir l'emplissait d'horreur et de honte, le monstrueux Vorski n'était pas mort ! L'assassinat de l'espion par un de ses camarades, son enterrement dans le cimetière de Fontainebleau, tout cela, des fables, des erreurs ! Une seule réalité, Vorski vivait !

De toutes les visions qui avaient pu hanter le cerveau de Véronique, il n'en était aucune dont l'abomination égalât un pareil spectacle : Vorski debout, les bras croisés, d'aplomb sur ses deux jambes, la tête droite entre les deux épaules, vivant, vivant !

Elle eût tout accepté avec sa vaillance ordinaire : cela point. Elle s'était senti la force d'affronter et de braver n'importe quel ennemi; pas cet ennemi-là. Vorski, c'était l'ignominie, la méchanceté jamais satisfaite, la sauvagerie sans bornes, la méthode et la démence dans le crime.

Et cet homme l'aimait.

Elle rougit soudain. Vorski fixait des yeux avides sur la chair nue de ses épaules et de ses bras, qui apparaissait entre les lambeaux de son corsage, et il regardait cette chair nue comme une proie que rien ne pouvait lui arracher. Pourtant Véronique ne bougea point. Aucun voile



n'était à sa portée. Elle se raidit sous l'affront de ce désir, et le défia d'un tel regard qu'il en fut gêné et détourna les yeux un instant.

Aussitôt, dans un élan, elle s'écria :

« Mon fils ! où est François? je veux le voir. »

Il répliqua :

« *Notre* fils m'est sacré, madame. Il n'a rien à craindre de son père.

— Je veux le voir. »

Il leva la main en signe de serment.

« Vous le verrez, je vous le jure.

— Mort, peut-être ! fit-elle d'une voix sourde.

— Vivant comme vous et moi, madame. »

Il y eut un nouveau silence. Visiblement, Vorski cherchait ses phrases et préparait le discours par lequel devait commencer entre eux l'implacable combat.

C'était un homme de stature athlétique, puissant de torse, les jambes un peu arquées, le cou énorme et gonflé par les tendons des muscles, avec une tête trop petite sur laquelle étaient plaqués deux bandeaux de cheveux blonds. Ce qui, autrefois, donnait chez lui l'impression d'une force brutale où il y avait encore une certaine distinction, était devenu, avec l'âge, l'attitude massive et vulgaire du lutteur de profession qui se carre sur l'estrade foraine. Le charme inquiétant auquel les femmes se prenaient jadis s'était dissipé, et il ne restait qu'une physionomie âpre et cruelle dont il essayait de corriger la dureté par un sourire impassible.

Il décroisa les bras, approcha un fauteuil, et, s'inclinant devant Véronique :

« La conversation que nous allons avoir, madame, sera longue et quelquefois pénible. Ne voulez-vous pas vous asseoir? »

Il attendit un instant, et, ne recevant pas de réponse, sans se laisser démonter, il reprit :

« Il y a, d'ailleurs, tout ce qu'il faut sur ce guéridon pour se restaurer, et un biscuit, un doigt de vieux vin, un verre de champagne ne vous seraient peut-être pas inutiles... »

Il affectait une politesse exagérée, cette politesse toute germaine des demi-barbares qui veulent prouver qu'aucune des subtilités de la civilisation ne leur est inconnue, et qu'ils sont initiés à tous les raffinements de la courtoisie, même à l'égard d'une femme que le droit de conquête leur permettrait de traiter de façon plus cavalière. Et c'était là un de ces détails qui, dans le temps passé, avaient éclairé le plus vivement Véronique sur l'origine probable de son mari.

Elle haussa les épaules et garda le silence.

« Soit, dit-il, mais vous m'autoriserez alors à rester debout comme il sied à un gentilhomme qui se pique de quelque savoir-vivre. Et, de plus, vous voudrez bien m'excuser si je parais en votre présence dans cette tenue plus que négligée. Les camps de concentration et les cavernes de Sarek ne sont guère favorables au renouvellement d'une garde-robe. »

Il portait, en effet, un vieux pantalon rapiécé et un gilet de laine rouge déchiré. Mais, par là-dessus, il avait endossé une tunique de lin blanche mi-fermée à l'aide d'une cordelière. Accoutrement recherché au fond, et dont il accentuait les bizarreries par des attitudes théâtrales et un air de négligence satisfaite.

Content de son préambule, il se mit à marcher de long en large, les mains au dos, en homme qui n'est pas pressé et qui prend le loisir de la réflexion dans les circonstances les plus graves. Puis il s'arrêta et, lentement :

« Je crois, madame, que nous gagnerons du temps à perdre les quelques minutes indispensables à un exposé sommaire de ce que fut notre vie commune. N'est-ce pas votre opinion? »

Véronique ne répondit pas. Il commença donc de la même voix posée :

« Quand vous m'avez aimé... »

Elle eut un geste de révolte. Il insista :

« Cependant, Véronique...

— Ah; fit-elle avec dégoût, je vous défends... Ce nom prononcé par vous !... je vous défends... »

Il sourit, et, d'un ton de condescendance :

« Ne m'en veuillez pas, madame. Quelle que soit la formule employée, mon respect vous est acquis. Je reprends donc. Quand vous m'avez aimé, j'étais, il faut l'avouer, un libertin sans cœur, un débauché, qui ne manquait peut-être pas d'une certaine allure, car j'ai toujours poussé les choses à outrance, mais qui n'avait aucune des qualités nécessaires au mariage. Ces qualités je les aurais acquises facilement sous votre influence, puisque je vous aimais à la folie. Il y

avait en vous une pureté qui me ravissait, un charme et une naïveté que je n'avais rencontrés chez aucune femme. Il eût suffi d'un peu de patience de votre part, d'un effort de douceur, pour me transformer. Malheureusement, dès la première heure, après des fiançailles assez tristes où vous ne pensiez qu'au chagrin et à la rancune de votre père, dès la première heure de notre mariage, il y eut entre nous un désaccord profond, irrémédiable. Vous aviez accepté malgré vous le fiancé qui s'était imposé. Vous n'avez eu pour le mari que haine et répulsion. Ce sont là des choses qu'un homme comme Vorski ne pardonne pas. Assez de femmes et des plus hautaines m'avaient donné à moi-même la preuve de ma parfaite délicatesse, pour que j'aie le droit de ne m'adresser aucun reproche. Que la petite bourgeoise que vous étiez s'offusquât, tant pis. Vorski est de ceux qui agissent selon leurs instincts et leurs passions. Ces instincts et ces passions vous déplaisaient? A votre idée, madame. J'étais libre, je repris ma vie. Seulement... »

Il s'interrompit quelques secondes, puis acheva :

« Seulement, je vous aimais. Et lorsque, un an plus tard, les événements se précipitèrent, lorsque la perte de votre fils vous eut jetée dans un couvent, moi, je restai avec cet amour inassouvi, brûlant et torturant. Ce que fut mon existence, vous pouvez le deviner : une suite de débauches et d'aventures violentes où j'essayais vainement de vous oublier, et puis des coups d'espoir subits, des pistes que l'on m'indiquait et sur lesquelles je m'élançais à corps perdu, pour retomber toujours au découragement et à la solitude. C'est ainsi que je retrouvai votre père et votre fils. C'est ainsi que je connus leur retraite ici, que je les surveillai, que je les épiai, moi-même ou par l'intermédiaire de personnes qui m'étaient toutes dévouées. Je comptais de la sorte arriver jusqu'à vous, but unique de mes efforts et raison suprême de tous mes actes, quand la guerre fut déclarée. Huit jours après, n'ayant pu franchir la frontière, j'étais emprisonné dans un camp de concentration... »

Il s'arrêta. Son dur visage devint plus dur encore, et il gronda :

« Oh ! l'enfer que j'ai vécu là ! Vorski ! Vorski, fils de roi, confondu parmi tous les garçons de café et tous les voyous de Germanie ! Vorski, captif, honni de tous et détesté par tous ! Vorski, sale et pouilleux ! Ai-je souffert, mon Dieu ! Mais passons là-dessus. Ce que j'ai fait pour sortir de la mort, j'ai eu raison de le faire. Si quelque autre, à ma place, a été frappé par le poignard, si quelque autre est enterré sous mon nom en un coin de France, je ne le regrette pas. Lui ou moi, il fallait choisir. J'ai choisi. Et ce n'est peut-être pas seulement l'amour tenace de la vie qui m'a fait agir, c'est aussi et c'est surtout une chose nouvelle, une aurore imprévue qui se levait dans mes ténèbres, et qui déjà m'éblouissait de sa splendeur. Mais ceci, c'est mon secret. Nous en parlerons plus tard, si vous m'y obligez. Pour l'instant... »

Devant tous ces discours débités avec l'emphase d'un acteur qui se réjouirait de son éloquence et applaudirait à ses périodes, Véronique avait gardé son attitude impassible. Aucune de ces déclarations mensongères ne pouvait la toucher. Elle semblait absente.

Il s'approcha d'elle et, pour la contraindre à l'attention, reprit d'un ton plus agressif :

« Vous ne paraissez pas soupçonner que mes paroles sont extrêmement graves, madame. Elles le sont, pourtant, et elles vont le devenir encore plus. Mais, avant d'en arriver au plus redoutable, et dans l'espoir même de n'y pas arriver, je tiens à faire appel non pas à votre esprit de conciliation, il n'est pas de conciliation possible entre nous, mais à votre raison, à votre sens de la réalité... car enfin il ne se peut pas que vous ignoriez votre situation actuelle, la situation de votre fils... »

Elle n'écoutait point, il en eut la conviction absolue. Absorbée sans doute par la pensée de ce fils, elle entendait des mots qui n'avaient pas pour elle la moindre signification. Irrité, cachant mal son impatience, il continua cependant :

« Mon offre est simple, et je veux croire que vous ne la rejetterez pas. Au nom de François, et en vertu des sentiments d'humanité et de compassion qui m'animent, je vous demande de rattacher le présent au passé que je viens d'esquisser à grands traits. Au point de vue social, le lien qui nous unit n'a jamais été brisé. Vous êtes toujours, par le nom et au regard de la loi... »

Il se tut, observa Véronique un ins-

tant, puis, lui appliquant violemment la main sur l'épaule, il cria :

« Ecoute donc bougresse ! Vorski parle. »

Véronique perdit l'équilibre, se rattrapa au dossier d'un fauteuil, et, de nouveau, les bras croisés, les yeux pleins de mépris, se dressa en face de son adversaire.

Cette fois encore Vorski put se dominer. L'acte avait été impulsif et contraire à sa volonté. Sa voix en garda une intonation impérieuse et mauvaise.

« Je répète que le passé existe toujours. Que vous le vouliez ou non, madame, vous êtes l'épouse de Vorski. Et c'est en raison de ce fait indéniable que je viens vous demander s'il vous plaît de vous considérer comme telle aujourd'hui. Entendons-nous : si je ne prétends obtenir ni votre amour ni même votre amitié, je n'accepte pas non plus de retourner aux relations hostiles qui furent les nôtres. Je ne veux plus l'épouse dédaigneuse et lointaine d'autrefois. Je veux... je veux une femme... une femme qui se soumette... qui soit la compagne dévouée, attentive, fidèle...

— L'esclave, murmura Véronique.

— Eh ! oui, s'écria-t-il, l'esclave, vous l'avez dit. Je ne recule pas plus devant les mots que devant les actes. L'esclave ! et pourquoi pas? si l'esclave comprend son devoir, qui est d'obéir aveuglément. Pieds et poings liés, *perinde ac cadaver*. Ce rôle vous plaît-il? Voulez-vous m'appartenir corps et âme? Et votre âme même, je m'en moque. Ce que je veux... ce que je veux... vous le savez bien... n'est-ce pas? Ce que je veux, c'est ce que je n'ai jamais eu. Votre mari? Ah ! ah ! l'ai-je jamais été, votre mari? Si je cherche au fond même de ma vie, dans le bouillonnement de mes sensations et de mes joies, je ne retrouve pas un seul souvenir qui me rappelle qu'il y a eu entre nous autre chose que la lutte sans merci de deux ennemis. Je vous regarde, et c'est une étrangère que je vois, étrangère dans le passé comme dans le présent. Eh bien, puisque la chance a tourné, puisque j'ai remis la griffe sur vous, il n'en sera pas ainsi dans l'avenir. Il n'en sera pas ainsi de demain, ni même de la nuit qui vient, Véronique. Je suis le maître, il faut accepter l'inévitable. Acceptez-vous? »

Il n'attendit pas la réponse, et, haussant encore la voix, il s'exclama :

« Acceptez-vous? Pas de faux-fuyants ni de fausses promesses. Acceptez-vous? Si oui, mettez-vous à genoux, faites le signe de la croix, et prononcez fortement : « J'accepte. Je serai l'épouse qui « consent. Je me soumettrai à tous vos « ordres et à tous vos caprices. Ma vie ne « compte plus. Vous êtes le maître. »

Elle haussa les épaules et ne répondit point. Vorski sursauta. Les veines de son front se gonflèrent. Pourtant, il se contint encore.

« Soit. D'ailleurs, je m'y attendais. Mais les conséquences de votre refus seront si graves pour vous que je veux faire une dernière tentative. Peut-être, après tout, ce refus s'adresse-t-il au fugitif que je suis, au pauvre diable que je parais, et peut-être la vérité changera-t-elle vos idées. Elle est éclatante et merveilleuse, cette vérité. Comme je vous l'ai dit, une aurore imprévue s'est levée dans mes ténèbres, et Vorski, fils de roi, est illuminé de rayons... »

Il avait une manière de parler de lui à la troisième personne que Véronique connaissait bien, et qui était la marque de son insupportable vanité. Elle observa et retrouva aussi dans ses yeux un éclat particulier qu'il avait toujours eu à certains moments d'exaltation, éclat qui provenait évidemment de ses habitudes d'alcoolique, mais où elle croyait voir, en outre, le signe d'aberrations passagères. N'était-il pas, en effet, une sorte de dément et, cette démence, les années ne l'avaient-elles pas accrue?

Il reprit et, cette fois, Véronique écouta :

« J'avais donc laissé ici, au moment de la guerre, une personne qui m'est attachée et qui poursuivit auprès de votre père l'œuvre de surveillance commencée par moi. Le hasard nous avait révélé l'existence des grottes creusées sous les landes, et l'une des entrées de ces grottes. C'est dans cette retraite sûre qu'après ma dernière évasion je vins me réfugier, et c'est là que je fus mis au courant, par quelques lettres interceptées, des recherches de votre père sur le secret de Sarek et des découvertes qu'il avait faites. Vous comprenez si ma surveillance redoubla. D'autant plus que je trouvais dans toute cette histoire, à mesure qu'elle apparaissait plus nettement, les plus étranges coïncidences et une corrélation manifeste avec certains détails de ma vie.

Bientôt le doute ne fut plus possible. Le destin m'avait envoyé là pour accomplir une œuvre dont moi seul pouvais venir à bout... bien plus, une œuvre à laquelle moi seul avait le droit de collaborer. Comprenez-vous cela? Depuis des siècles, Vorski était désigné. Vorski était l'élu du destin. Vorski était inscrit dans le livre du temps. Vorski avait les qualités nécessaires, les moyens indispensables, les titres requis. J'étais prêt. Je me mis à l'action sans tarder, me conformant implacablement aux ordres du destin. Pas d'hésitation sur la route à suivre : à l'extrémité, le phare était allumé. Je suivis donc la route tracée d'avance. Aujourd'hui Vorski n'a plus qu'à recueillir le prix de ses efforts. Vorski n'a plus qu'à tendre la main. A portée de cette main, c'est la fortune, la gloire, la puissance illimitée. Dans quelques heures, Vorski, fils de roi, sera roi du monde. C'est cette royauté qu'il vous offre. »

De plus en plus, il déclamait, comédien emphatique et pompeux.

Il se pencha vers Véronique :

« Voulez-vous être reine, impératrice, et vous élever au-dessus des autres femmes autant que Vorski dominera les autres hommes? Reine par l'or et par la puissance, comme vous l'êtes par la beauté, le voulez-vous? Esclave de Vorski, mais maîtresse de tous ceux à qui Vorski commandera, le voulez-vous? Comprenez-moi bien : il ne s'agit pas pour vous d'une décision unique à prendre, mais de deux décisions entre lesquelles il faut choisir. Il y a, comprenez-le, la contre-partie de votre refus. Ou bien la royauté que je vous offre, ou bien... »

Il fit une pausse, puis, la voix coupante, acheva :

« Ou bien la croix. »

Véronique frissonna. L'épouvantable mot surgissait encore. Maintenant elle savait le nom du bourreau inconnu !

« La croix, répéta-t-il, avec un sourire atroce de contentement. A vous de choisir. D'un côté, toutes les joies et tous les honneurs dans la vie. De l'autre, la mort par le supplice le plus barbare. Choisissez. Entre ces deux termes du dilemne, aucune place. Ceci ou cela. Et remarquez bien qu'il n'y a là, de ma part, aucune cruauté inutile, aucune ostentation de vaine autorité. Non. Moi, je ne suis que l'instrument. L'ordre vient de plus haut que moi, il vient du destin lui-même. *Pour que les volontés divines s'accomplissent, il faut que Véronique d'Hergemont meure,* ET QU'ELLE MEURE SUR LA CROIX. C'est catégorique. On ne peut rien contre le destin. On ne peut rien quand on n'est pas Vorski, et que l'on n'a pas comme Vorski, toutes les audaces et toutes les ruses. Si Vorski a pu, dans la forêt de Fontainebleau, substituer un faux Vorski au véritable, et s'il a su ainsi échapper au sort qui le condamnait, depuis son enfance, à mourir par le couteau d'un ami, il saura bien trouver quelque stratagème pour que la volonté divine s'accomplisse et pour que celle qu'il aime reste vivante. Mais il faut alors qu'elle se soumette. J'offre le salut à ma fiancée, la mort à mon ennemie. Qu'êtes-vous? Ma fiancée ou mon ennemie? Que choisissez-vous? La vie près de moi avec toutes les joies et tous les honneurs de la vie... ou la mort?

— La mort, » répondit simplement Véronique.

Il eut un geste de menace.

« C'est plus que la mort. C'est la torture. Que choisissez-vous?

— La torture. »

Il insista méchamment.

« Mais vous n'êtes pas seule ! Réfléchissez, il y a votre fils. Vous disparue, il reste, lui. En mourant, c'est un orphelin que vous laissez. Pis que cela ! en mourant, c'est à moi que vous le léguez. Je suis le père. J'ai tous les droits. Que choisissez-vous?

— La mort, » dit-elle une fois de plus.

Il s'exaspéra.

« La mort pour vous, soit. Mais si c'est la mort pour lui? Si je l'amène ici, devant vous, votre François, si je lui pose le couteau sur la gorge, et que je vous interroge pour la dernière fois, que répondrez-vous? »

Véronique ferma les yeux. Jamais encore elle n'avait souffert autant, et Vorski avait bien trouvé le point douloureux.

Cependant, elle murmura :

« Je veux mourir. »

La colère de Vorski éclata, et, passant du coup aux injures, sans souci de politesse et de courtoisie, il proféra :

« Ah ! la drôlesse, faut-il qu'elle me haïsse ! Tout, tout, elle accepte tout, même la mort de son fils bien-aimé plutôt que de céder. Une mère qui tue son fils ! Car c'est cela, vous le tuez votre

fils, pour ne pas m'appartenir. Vous lui arrachez la vie pour ne pas me sacrifier la vôtre. Ah ! quelle haine ! Non, non, ce n'est pas possible, je n'y crois pas à cette haine. La haine a des limites. Une mère comme vous ! Non, non, il y a autre chose... un amour peut-être? Non, Véronique n'aime pas. Alors? alors, ma pitié? une faiblesse de ma part? Ah ! que vous me connaissez mal. Vorski faiblir ! Vorski s'apitoyer ! Pourtant vous m'avez vu à l'œuvre. Est-ce que j'ai flanché en accomplissant ma mission terrible? Sarek n'a-t-il pas été dévasté selon la prescription? Les barques n'ont-elles pas coulé, et les gens n'ont-ils pas été engloutis? Les sœurs Archignat n'ont-elles pas été clouées sur le tronc des vieux chênes? Moi, moi, flancher ! Ecoutez, quand j'étais enfant, de ces deux mains que voilà, j'étranglais les chiens et les oiseaux, et de ces deux mains que voilà, j'écorchais tout vifs les chevreaux, et je plumais toutes vivantes les bêtes de la basse-cour. Ah ! de la pitié? Savez-vous comment m'appelait ma mère? «Attila », et lorsque le souffle mystérieux l'animait, et qu'elle lisait l'avenir au creux de ces mains ou dans les cartes du tarot : « Attila Vorski, fléau de Dieu, expli- « quait cette grande voyante, tu seras « l'instrument de la Providence. Tu « seras le tranchant de la lame, la pointe « du poignard, la balle du fusil, le nœud « de la corde. Fléau de Dieu ! Fléau de « Dieu ! ton nom est inscrit en toutes « lettres dans le livre du Temps. Il flam- « boie parmi les astres qui présidèrent « à ta naissance. Fléau de Dieu ! Fléau « de Dieu !... » Et vous espérez que mes yeux se mouilleront de larmes? Allons donc ! Est-ce que le bourreau pleure? Ce sont les faibles qui pleurent, ceux qui redoutent d'être châtiés, et que leurs crimes ne se retournent contre eux. Mais moi, moi ! Vos ancêtres ne craignaient qu'une chose, c'est que le ciel ne leur tombât sur la tête. Qu'ai-je à craindre, moi? Je suis le complice de Dieu ! Il m'a choisi entre tous. C'est Dieu qui m'a inspiré, le Dieu de Germanie, le vieux Dieu allemand, pour qui le bien et le mal ne comptent pas quand il s'agit de la grandeur de ses fils. L'esprit du mal est en moi. J'aime le mal et je veux le mal. Tu mourras donc, Véronique, et je rirai en te voyant sur le poteau de supplice... »

Il riait déjà. Il marchait à grands pas qui frappaient le sol avec bruit. Il levait les bras au plafond, et Véronique, toute frémissante d'angoisse, discernait dans ses yeux striés de rouge l'égarement de la folie.

Il fit encore quelques pas, puis s'avança vers elle et, d'une voix contenue, où grondait la menace :

« A genoux, Véronique, et implorez mon amour. Lui seul peut vous sauver. Vorski ne connaît ni la pitié ni la crainte. Mais il vous aime, et son amour ne reculera devant rien. Profitez-en, Véronique. Faites appel au passé. Redevenez l'enfant d'autrefois et c'est moi-même peut-être un jour qui me traînerai à vos genoux. Véronique, ne me repoussez pas... on ne repousse pas un homme comme moi... On ne défie pas celui qui aime... comme je t'aime, Véronique, comme je t'aime... »

Elle étouffa un cri. Elle s'entait sur ses bras nus les mains abhorrées. Elle voulut s'en délivrer, mais plus fort qu'elle, il ne lâchait pas prise et continuait, la voix haletante :

« Ne me repousse pas... c'est absurde... c'est fou... Tu sais bien que je suis capable de tout... Alors?... La croix, c'est horrible... la mort de ton fils sous tes yeux... est-ce cela que tu veux?... Accepte l'inévitable... Vorski te sauvera... Vorski te fera la vie la plus belle... Ah ! comme tu me hais !... Mais, soit, je consens à ta haine... je l'aime, ta haine... j'aime ta bouche méprisante... je l'aime plus que si elle se donnait d'elle-même... »

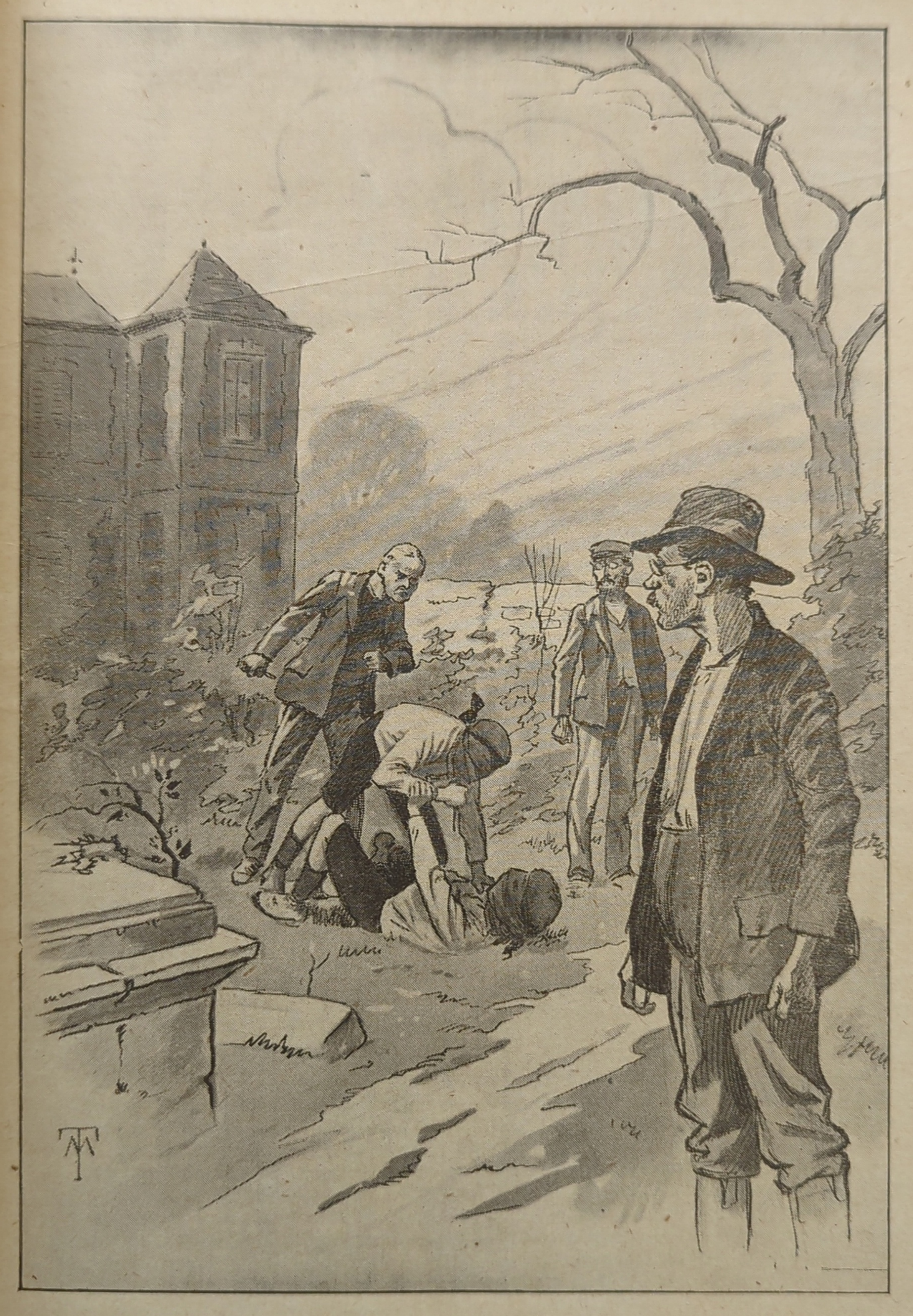
Il se tut. C'était entre eux la lutte implacable. Les bras de Véronique se raidissaient vainement contre l'étreinte de plus en plus étroite. Elle faiblissait, impuissante et vouée à la défaite. Ses genoux vacillaient. En face d'elle, tout près, les yeux de Vorski paraissaient remplis de sang, et elle respira l'haleine du monstre.

Alors, épouvantée, elle mordit à pleines dents et profitant d'une seconde de désarroi, se dégageant par un effort suprême, elle recula d'un bond, sortit son révolver et, coup sur coup, tira.

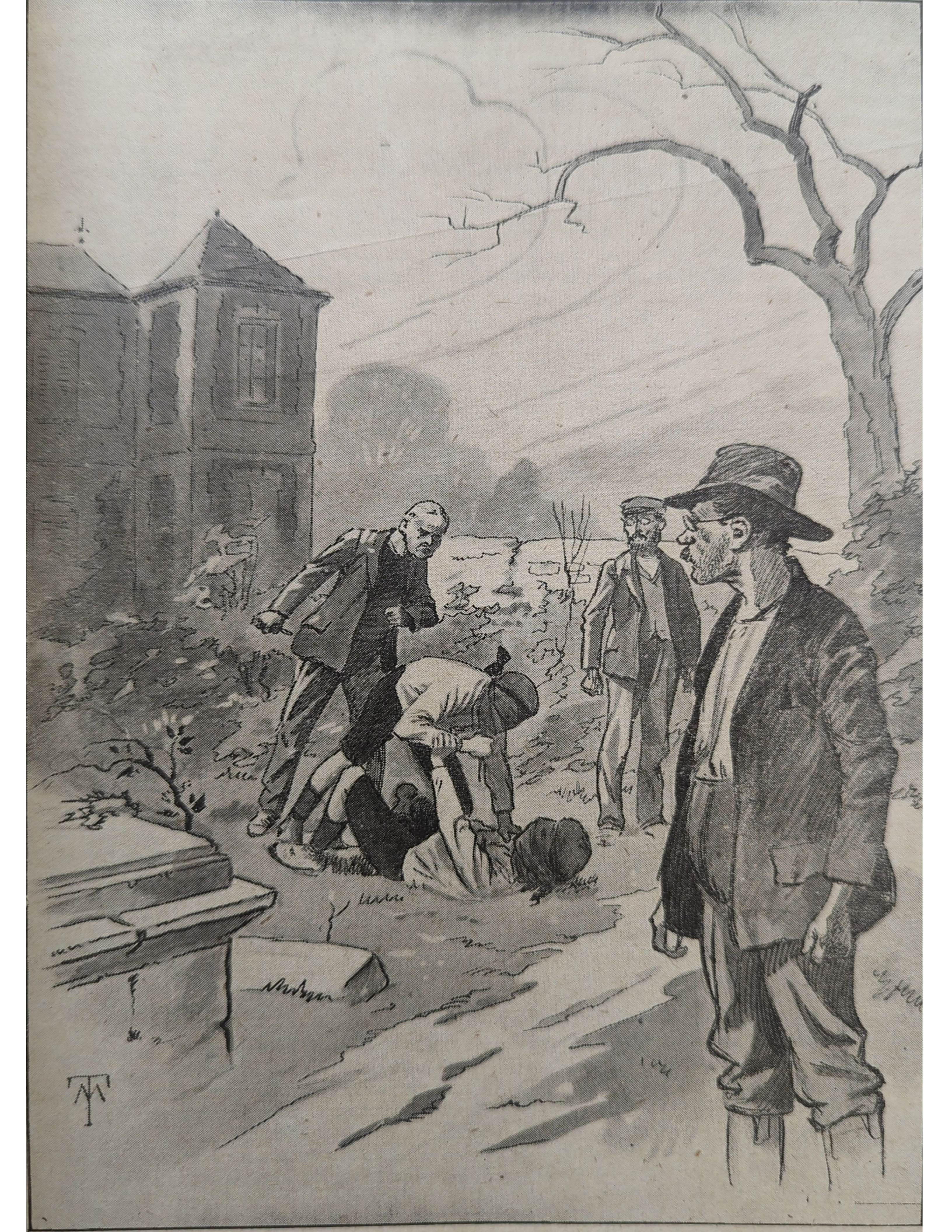
Les deux balles sifflèrent aux oreilles de Vorski et firent voler des éclats de murs derrière lui. Elle avait tiré trop vite, au hasard.

« Ah ! la garce ! hurla-t-il. Un peu plus j'y étais. »

Déjà il l'avait empoignée à bras-le-



FRANÇOIS PERDIT L'ÉQUILIBRE ET TOMBA A LA RENVERSE; L'ENNEMI S'ABATTIT, LUI ÉCRASANT LA POITRINE DE SON GENOU; LE POIGNARD BRILLA (p. 17.)



corps, et, d'un mouvement irrésistible, il la ploya, la renversa et l'étendit sur un divan. Prenant ensuite une corde dans sa poche, il la lia solidement et brutalement. Il y eut un instant de répit et de silence. Vorski essuya son front couvert de sueur, puis il se versa un grand verre de vin qu'il avala d'un coup.

« Ça va mieux, dit-il en posant le pied sur sa victime, et tout est bien ainsi, avoue-le. Chacun est à sa place, la belle, toi ficelée comme une proie, et moi debout et te foulant à ma guise. Hein ! on ne rigole plus maintenant. On commence à comprendre que l'affaire est sérieuse. Oh ! ne crains rien, bougresse, Vorski n'est pas de ceux qui abusent d'une femme. Non, non, ce serait jouer avec le feu et brûler cette fois d'un désir qui me tuerait. Pas si bête ! Comment t'oublier après? Une seule chose peut me donner l'oubli et la paix : ta mort. Et, puisqu'on s'entend là-dessus, tout va bien. Car c'est convenu, n'est-ce pas, tu veux mourir?

— Oui, dit-elle avec la même fermeté.

— Et tu veux que ton fils meure?

— Oui, » dit-elle.

Il se frotta les mains.

« Parfait, nous sommes d'accord, et le temps des paroles insignifiantes est passé. Restent les vraies paroles, celles qui comptent, car tu admets bien que jusqu'ici tout ce que j'ai dit n'est que du verbiage, hein? de même que toute la première partie de l'aventure, dont tu fus témoin à Sarek, n'est que jeu d'enfant. Le véritable drame commence, puisque tu y es mêlée par le cœur et par la chair, et c'est le plus terrifiant, ma jolie. Tes beaux yeux ont pleuré, mais ce sont des larmes de sang qu'on leur demande, pauvre chérie. Que veux-tu? Encore une fois, Vorski n'est pas cruel. Il obéit, et le destin s'acharne après toi. Tes larmes ? billevesées ! Il faut que tu pleures mille fois plus qu'une autre. Ta mort? baliverne ! Il faut que tu meures mille morts avant de mourir pour de bon. Il faut que ton pauvre cœur saigne comme jamais n'a saigné le plus pauvre cœur de femme et de mère. Es-tu prête, Véronique? Tu vas entendre vraiment des paroles cruelles que suivront peut-être des paroles plus cruelles. Ah ! le destin ne te gâte pas, ma jolie... »

Un second verre de vin qu'il vida de la même façon gloutonne, puis il s'assit contre elle, et, se baissant, lui dit presque à l'oreille :

« Écoute, chérie, j'ai une petite confession à te faire. Avant de te rencontrer dans la vie, j'étais marié... Oh ! ne te fâche pas ! il y a pour une épouse des catastrophes plus grandes et, pour un mari, de plus grands crimes que la bigamie. Or, de cette première épouse, j'ai eu un fils... un fils que tu connais, je crois, pour avoir échangé avec lui quelques propos aimables dans le souterrain des cellules... Un vrai chenapan, entre nous, que cet excellent Raynold, un garnement de la pire espèce, en qui j'ai l'orgueil de retrouver, portés au maximum, quelques-uns de mes meilleurs instincts et quelques-unes de mes qualités maîtresses. C'est un second moi-même, mais qui me dépasse déjà, et qui par momoments me fait peur. Tudieu, quel démon ! A son âge, — un peu plus de quinze ans, — j'étais un ange à côté de lui. Or, il arrive que ce gaillard-là doit entrer en lutte avec mon autre fils, avec notre cher François. Oui, telle est la fantaisie du destin, qui, une fois de plus, commande, et de qui, une fois de plus, je suis l'interprète clairvoyant et subtil. Bien entendu, il ne s'agit pas d'une lutte longue et quotidienne. Au contraire... quelque chose de court, de violent, de définitif, un duel par exemple. C'est cela, un duel, tu as compris, un duel sérieux... Pas une empoignade qui se termine par des égratignures... non, non, mais ce qu'on appelle un duel à mort, puisqu'il faut qu'un des deux adversaires reste sur le terrain, qu'il y ait un vainqueur et un vaincu, bref un vivant et un mort. »

Véronique avait un peu tourné la tête, et elle vit qu'il souriait. Jamais encore elle n'avait senti plus exactement la folie de cet homme qui riait à la pensée d'une lutte mortelle entre deux enfants qui tous deux étaient ses fils. Tout cela était si extravagant que Véronique n'en souffrait pour ainsi dire pas. Cela se passait en dehors des limites de la souffrance.

« Il y a mieux, Véronique, dit-il, en prononçant allégrement chaque syllabe... Il y a mieux... Oui, le destin a imaginé un raffinement auquel je répugne, mais que je dois exécuter en fidèle serviteur. Il a imaginé que tu devais assister à ce duel... Parfaitement, toi, la maman de François, il faut que tu le voies combattre. Et, ma foi je me demande s'il n'y

a pas, sous cette apparente méchanceté, une grâce qu'on te fait... mettons que ce soit par mon entremise, veux-tu? et que je t'accorde de moi-même cette faveur inespérée, je dirai même injuste? car enfin, si Raynold est plus robuste et plus exercé que François, et si, logiquement, celui-ci doit succomber, quel supplément d'audace et de force pour lui de savoir qu'il combat sous les yeux de sa mère! C'est un paladin qui mettra tout son orgueil à vaincre. C'est un fils dont la victoire sauvera sa mère... du moins le croit-il! En vérité, l'avantage est trop grand, et tu peux me remercier, Véronique, si ce duel, j'en suis sûr, ne te donne pas un battement de cœur de plus... A moins que... à moins que je n'aille jusqu'au bout du programme infernal... Ah! alors, ma pauvre petite...»

Il l'empoigna de nouveau et, la dressant devant lui, figure contre figure, il lui dit dans un accès de fureur subite :

« Alors, tu ne cède pas?

— Non, non, cria-t-elle.

— Tu ne cèderas jamais?

— Jamais! jamais! jamais! répéta-t-elle avec une force croissante.

— Tu me hais plus que tout?

— Je te hais plus que je n'aime mon fils.

— Tu mens! tu mens! grinça-t-il... Tu mens! Rien n'est au-dessus de ton fils...

— Ma haine contre toi, oui! »

Toute la révolte, toute l'exécration de Véronique, contenues jusqu'ici, éclataient, et, quoiqu'il en pût advenir, elle lui lança en pleine face :

« Je te hais! Je te hais! Que mon fils meure sous mes yeux, que j'assiste à son agonie, tout plutôt que l'horreur de ta vue et de ta présence. Je te hais! Tu as tué mon père! Tu es un assassin immonde... un détraqué imbécile et barbare, un maniaque du crime... je te hais... »

Il la souleva d'un effort, la porta vers la fenêtre, et la jeta sur le sol en bégayant :

« A genoux! à genoux! Le châtiment commence. On se moque de moi, la bougresse? Eh bien! tu vas voir! »

Il la ploya sur les deux genoux, puis, la poussant contre le mur inférieur et ouvrant la croisée, il lui fixa la tête aux barreaux du balcon par des liens qui passaient autour du cou et sous les bras. Enfin il la bâillonna d'un foulard.

« Et maintenant, regarde! cria-t-il... Le rideau va se lever! Le petit François dans ses exercices! Ah! tu me hais!... Ah! tu aimes mieux l'enfer qu'un baiser de Vorski. Eh bien, ma chérie, tu vas en goûter de l'enfer, et je t'annonce un petit divertissement, tout entier de ma composinon, et qui n'est pas banal. Et puis, tu sais, rien à faire, maintenant. La chose est irrévocable. Tu aurais beau me supplier et crier grâce... trop tard! Le duel, puis la croix, voilà l'affiche. Fais ta prière, Véronique, et invoque le ciel. Appelle au secours, si ça t'amuse. Tiens, je sais que ton gosse attend un sauveur, un profesionnel des coups de théâtre, un don Quichotte de l'aventure. Qu'il vienne celui-là! Vorski le recevra comme il le mérite. Qu'il vienne! Tant mieux! On rigolera. Et que les dieux eux-mêmes se mettent de la partie, et qu'ils prennent ta défense! je m'en moque. Ce n'est plus leur affaire, c'est la mienne. Il ne s'agit plus de Sarek, et du trésor, et du grand secret, et de tous les trucs de la Pierre-Dieu! Il s'agit de moi! Tu as craché sur Vorski, et Vorski se venge. Il se venge! C'est l'heure magnifique. Quelle volupté! Faire le mal comme d'autres font le bien, à pleines mains! Faire le mal! Tuer, torturer, briser, supprimer, dévaster!... Ah! la joie féroce, être un Vorski!... »

Il trépignait à travers la pièce, frappait le parquet et bousculait les meubles. Ses yeux hagards cherchaient autour de lui. Tout de suite il eût voulu commencer l'œuvre de destruction, étrangler quelque victime, donner du travail à ses doigts avides, exécuter les ordres incohérents de son imagination de forcené.

Soudain, il tira son revolver, et bêtement, stupidement, lança des balles dans les glaces, creva des tableaux et cassa des vitres des fenêtres.

Et, toujours gesticulant, gambadant, sinistre et macabre, il ouvrit la porte et s'éloigna en vociférant :

« Vorski se venge! Vorski va se venger! »

II

LA MONTÉE DU GOLGOTHA.

Vingt ou trente minutes s'écoulèrent. Véronique demeurait seule. Les cordes entraient dans sa chair et les barreaux du balcon meurtrissaient son front. Le bâillon l'étouffait. Ses genoux, pliés en deux et ramenés sous elle, portaient tout le poids de son corps. Position intolérable, martyre ininterrompu... Pourtant, si elle souffrait, elle n'en avait pas l'impression très nette. Sa souffrance physique restait en dehors de sa conscience, et elle avait éprouvé déjà de telles souffrances morales, que cette épreuve suprême n'éveillait pas sa sensibilité assoupie.

Elle ne pensait guère. Parfois elle disait : « Je vais mourir », et elle goûtait déjà le repos du néant, comme on goûte par avance, au cours d'une tempête, le grand calme du port. De l'instant présent jusqu'au dénouement qui la libérerait, il se passerait certes des choses atroces, mais son cerveau refusait de s'y arrêter, et le sort de son fils, en particulier, ne lui arrachait que des idées brèves, qui se dissipaient aussitôt.

Au fond, et sans que rien pût l'éclairer sur son état d'esprit, elle espérait un miracle. Ce miracle se produirait-il chez Vorski? Incapable de générosité, le monstre n'hésiterait-il pas, tout de même, devant le plus inutile des forfaits? Un père ne tue pas son fils, ou du moins faut-il qu'un tel acte soit amené par des raisons impérieuses, et, des raisons, Vorski n'en avait aucune contre un enfant qu'il ne connaissait point et qu'il ne pouvait haïr que d'une haine factice.

Cet espoir du miracle berçait sa torpeur. Tous les bruits dont la maison résonnait, bruits de discussions, bruits de pas précipités, lui semblaient indiquer, plutôt que les préparatifs des évènements annoncés, le signal d'interventions qui ruineraient tous les plans de Vorski. Son bien-aimé François n'avait-il pas dit que rien ne pourrait plus les séparer l'un de l'autre, et qu'à l'instant où tout leur paraîtrait perdu ils devraient garder toute leur foi?

« Mon François, répétait-elle, mon François, tu ne mourras pas... nous nous reverrons... tu me l'as promis. »

Dehors, un ciel bleu, tacheté de quelques nuées menaçantes, s'étendait au-dessus des grands chênes. Devant elle, par delà cette même fenêtre où son père lui était apparu, au milieu de la pelouse qu'elle avait traversée avec Honorine, le jour de son arrivée, un emplacement avait été récemment nivelé et couvert de sable, comme une arène. Etait-ce donc là que son fils se battrait? Elle en eut l'intuition brusque, et son cœur se serra.

« Oh ! pardon, mon François, dit-elle, pardon... Tout cela, c'est le châtiment des fautes que j'ai commises... autrefois. C'est l'expiation... Le fils expie pour la mère... Pardon... Pardon... »

A ce moment une porte s'ouvrit au rez-de-chaussée et des voix montèrent du perron. Parmi ces voix, elle reconnut celle de Vorski.

« Alors, disait-il, c'est convenu? Nous allons chacun de notre côté, vous deux à gauche, moi à droite. Vous prenez ce gosse avec vous, moi je prends l'autre, et on se rencontre au lieu du tournoi. Vous êtes, comme qui dirait, les témoins du premier, moi du second, de sorte que toutes les règles sont respectées. »

Véronique ferma les yeux, car elle ne voulait pas voir son fils, maltraité sans doute, mené au combat comme un esclave. Elle perçut le double craquement des pas qui suivaient les deux avenues circulaires. L'immonde Vorski riait et pérorait.

Les groupes tournèrent et s'avancèrent en sens opposé.

« N'approchez pas davantage, ordonna Vorski. Que les deux adversaires prennent place. Halte-là, tous les deux. Bien. Et pas un mot, n'est-ce pas? Celui qui parlerait serait abattu sans pitié par moi. Vous êtes prêts? Marchez. »

Ainsi donc la chose affreuse commençait. Selon la volonté de Vorski, le duel allait se dérouler devant la mère, et, devant elle, le fils allait combattre. Com-

ment aurait-elle pu ne pas regarder? Elle ouvrit les yeux.

Aussitôt elle les vit tous les deux s'empoignant et se repoussant. Mais ce qu'elle vit, elle ne le comprit pas tout de suite, ou du moins, elle n'en comprit pas la signification exacte. Elle apercevait bien les deux enfants, mais lequel était François et lequel était Raynold?

« Ah ! balbutia-t-elle, c'est atroce... Non, cependant, je me trompe... il n'est pas possible... »

Elle ne se trompait pas. Les deux enfants portaient les mêmes costumes, mêmes culottes courtes de velours, mêmes chemises de flanelle blanche, mêmes ceintures de cuir. Mais ils avaient tous les deux la tête enveloppée dans une écharpe de soie rouge, crevée de deux trous, comme des cagoules, à l'endroit des yeux.

Lequel était François? Lequel était Raynold?

Alors elle se souvint de la menace inexplicable de Vorski. C'est cela qu'il avait appelé l'exécution intégrale du programme élaboré par lui, c'est à cela qu'il faisait allusion en parlant d'un divertissement de sa composition. Non seulement le fils se battait sous les yeux de la mère, mais elle ignorait lequel était son fils.

Raffinement infernal, Vorski l'avait dit lui-même. Aucune douleur ne pouvait ajouter davantage à la douleur de Véronique.

Au fond, le miracle qu'elle avait espéré, il était en elle et dans l'amour qu'elle portait à son fils. Son fils se battant en face d'elle, elle était sûre que son fils ne pourrait pas mourir. Elle le protégerait contre les coups et contre les ruses de l'ennemi. Elle ferait dévier le poignard et détournerait la mort de la tête adorée. Elle lui insufflerait l'énergie indomptable, la volonté d'agression, la force qui ne se fatigue point, l'esprit qui prévoit et qui saisit la minute favorable. Mais maintenant que l'un et l'autre étaient voilés, sur lequel exercer la bonne influence? Pour qui prier? Contre qui s'insurger?

Elle ne savait rien. Aucun indice ne pouvait la renseigner. L'un d'eux était plus grand, plus mince et d'allure plus souple. Etait-ce François? L'autre était plus trapu, plus robuste et plus lourd d'aspect? Etait-ce Raynold? Elle n'aurait pu le dire. Seul un coin de figure, une expression même fugitive, lui eût révélé la vérité. Mais comment pénétrer à travers l'impénétrable masque?

Et la lutte se continua, plus effrayante pour elle que si elle avait vu son fils à visage découvert.

« Bravo ! » cria Vorski, applaudissant une attaque.

Il semblait suivre le duel en amateur, avec l'affectation d'impartialité d'un dilettante qui juge des coups et qui souhaite avant tout que le meilleur l'emporte. Cependant, c'était l'un de ses fils qu'il avait condamné à mort.

En face se tenaient les deux complices, figures de brutes, à crânes également pointus, à gros nez chevauchés de lunettes, l'un d'une maigreur extrême, l'autre aussi maigre, mais gonflé d'un ventre en forme d'outre pleine. Ils n'applaudissaient pas, eux, et demeuraient indifférents, peut-être même hostiles au spectacle qu'on leur imposait.

« Parfait ! approuva Vorski. Bonne riposte ! Ah, vous êtes de rudes gaillards, et je me demande à qui décerner la palme. »

Il se démenait autour des adversaires et les excitait d'une voix rauque où Véronique, se souvenant de certaines scènes du passé, crut reconnaître l'effet de l'alcool. Pourtant, elle s'efforçait, la malheureuse, de tendre vers lui ses mains attachées et elle gémissait, sous son bâillon.

« Grâce ! Grâce ! je ne peux plus... Ayez pitié ! »

Il était impossible que le supplice durât davantage. Son cœur battait avec une telle violence qu'elle en était toute secouée et elle allait défaillir lorsqu'il se produisit un incident qui la ranima. L'un des deux enfants, après un corps à corps assez rude, avait fait un saut en arrière et rapidement bandait son poignet droit d'où coulaient quelques gouttes de sang, et il parut à Véronique qu'elle avait vu entre les mains de celui-là le petit mouchoir rayé de bleu dont son fils se servait.

Sa conviction fut immédiate et irrésistible. L'enfant — c'était le plus mince et le plus souple — avait plus d'élégance que l'autre, plus de distinction, des attitudes plus harmonieuses.

« C'est François, murmura-t-elle... Oui, oui, c'est lui... C'est toi, n'est-ce pas, mon chéri?... Je te reconnais... L'autre est vulgaire et lourd... C'est toi,

mon chéri... Ah ! mon François... mon François adoré !...

De fait, si tous deux se battaient avec un acharnement égal, celui-là mettait dans son effort moins de fougue sauvage et d'emportement aveugle. On eût dit qu'il cherchait moins à tuer qu'à blesser, et que ses attaques visaient plutôt à le préserver lui-même contre la mort qui le guettait. Véronique s'en alarma, et elle balbutiait, comme s'il eût pu l'entendre :

« Ne le ménage pas, mon chéri ! C'est un monstre, lui aussi... Ah ! mon Dieu, si tu es généreux, tu es perdu. François, François, attention ! »

L'éclair du poignard avait brillé sur la tête de celui qu'elle appelait son fils, et, sous son bâillon, elle avait crié pour l'avertir. François ayant évité le coup, elle fut persuadée que son cri était parvenu jusqu'à lui, et elle continua instinctivement à le mettre en garde et à le conseiller.

« Repose-toi... Reprends haleine... Surtout ne le perds pas de vue... il prépare quelque chose... il va s'élancer... Il s'élance ! Ah ! mon chéri, un peu plus il te blessait au cou. Méfie-toi, mon chéri, c'est un traître... toutes les ruses lui sont bonnes... »

Mais elle sentait bien, la malheureuse mère, quoiqu'elle ne voulût pas encore se l'avouer, que celui-là qu'elle nommait son fils commençait à faiblir. Certains symptômes annonçaient moins de résistance, tandis que l'autre, au contraire gagnait en ardeur et en puissance. François reculait. Il atteignit les limites de l'arène.

« Eh ! là, le gosse, ricana Vorski, tu ne vas pas prendre la poudre d'escampette? Du nerf, que diable ! du jarret... Rappelle-toi les conditions fixées. »

L'enfant s'élança avec une vigueur nouvelle, et ce fut à l'autre de reculer. Vorski battit des mains tandis que Véronique murmurait :

« C'est pour moi qu'il risque sa vie. Le monstre lui aura dit : « Le sort de ta mère dépend de toi. Si tu es vainqueur, elle est sauvée. Et il a juré de vaincre. Il sait que je le regarde. Il devine ma présence. Il m'entend. Mon bien-aimé, soit béni. »

C'était la dernière phase du duel. Véronique tremblait, épuisée par l'émotion et par des alternatives trop fortes d'espoir et d'angoisse. Une fois encore son fils perdit du terrain, une fois encore il bondit en avant. Mais dans l'étreinte suprême qui s'ensuivit il perdit l'équilibre et tomba à la renverse de telle façon que son bras droit resta engagé sous lui.

L'ennemi aussitôt s'abattit, lui écrasa la poitrine de son genou, et leva le bras. Le poignard étincela.

« Au secours ! au secours ! » articula Véronique que son bâillon étranglait.

Elle se raidissait contre le mur sans souci des cordes qui la torturaient. Son front saignait, coupé par l'angle des barreaux, et elle sentait qu'elle allait mourir de la mort de son fils ! Vorski s'était approché et ne bougeait plus, la figure implacable.

Vingt secondes, trente secondes. De sa main gauche tendue, François arrêtait l'effort de l'ennemi. Mais le bras vainqueur pesait de plus en plus, la lame descendait, la pointe n'était plus qu'à quelques centimètres du cou.

Vorski se baissa. A ce moment, il se trouvait derrière Raynold, de sorte qu'il ne pouvait être vu ni de celui-ci ni de François, et il regardait avec une attention extrême, comme s'il eût eu le projet d'intervenir à tel instant précis. Mais intervenir en faveur de qui? Son idée était-elle de sauver François?

Véronique ne respirait plus, les yeux agrandis démesurément, suspendue entre la vie et la mort.

La pointe du poignard toucha le cou et dut piquer la chair, mais à peine, toujours retenue par l'effort contraire de François.

Vorski se courba davantage. Il dominait le corps à corps et ne quittait pas des yeux la pointe meurtrière. Soudain il tira de sa poche un canif qu'il ouvrit et il attendit. Quelques secondes encore s'écoulèrent. Le poignard continuait à descendre. Alors, brusquement, il taillada l'épaule de Raynold avec la lame du canif.

L'enfant poussa un cri de douleur. Tout de suite son étreinte se desserra et, en même temps, François libéré, son bras droit dégagé se dressant à demi, reprenait l'offensive, et, sans apercevoir Vorski, sans comprendre ce qui s'était passé, dans un élan instinctif de tout son être échappé à la mort et révolté contre l'agresseur, il frappa en plein visage. Raynold à son tour tomba commme une masse.

Tout cela n'avait certes pas duré plus

de dix secondes. Mais le coup de théâtre fut si imprévu et bouleversa Véronique à un tel point que la malheureuse, ne comprenant plus, ne sachant pas si elle devait se réjouir, croyant plutôt qu'elle s'était trompée et que le véritable François venait de mourir, assassiné par Volski, s'affaissa sur elle-même et perdit connaissance.

Du temps et du temps passa. Peu à peu, quelques sensations s'imposaient à Véronique. Ellc entendit la pendule qui frappait quatre fois et elle dit :

« Voici deux heures que François est mort. Car c'est bien lui qui est mort... »

Elle ne doutait point que le duel n'eût fini de la sorte. Vorski n'aurait jamais permis que François fût vainqueur et que son fils à lui succombât. Et ainsi c'était contre son pauvre enfant qu'elle avait fait des vœux et pour le monstre qu'elle avait prié !

« François est mort, répéta-t-elle. Vorski l'a tué... »

A ce moment la porte fut poussée, et la voix de Vorski résonna.

Il entra, la marche mal assurée.

« Mille excuses, chère madame, mais je crois que Vorski s'est endormi. La faute à votre papa, Véronique ! Il cachait dans sa cave un sacré vin de Saumur que Conrad et Otto ont découvert et qui m'a quelque peu éméché ! Mais ne pleurez pas, on va rattraper le temps perdu... D'ailleurs, il faut qu'à minuit tout soit réglé. Alors... »

Il s'était approché, et il se récria :

« Comment ! ce coquin de Vorski vous avait laissée attachée? Quelle brute que ce Vorski ! Et comme vous devez être mal à l'aise ! Sacrédieu, ce que vous êtes pâle ! Eh ! dites donc, vous n'êtes pas morte? Ce ne serait pas une blague à nous faire ! »

Il saisit la main de Véronique, qui se dégagea vivement.

« A la bonne heure ! On le déteste toujours, son petit Vorski. Alors tout va bien, et il y a de la ressource. Vous irez jusqu'au bout Véronique. »

Il prêta l'oreille.

« Quoi? Qu'est-ce qui m'appelle? C'est toi, Otto? Monte donc. Et alors, Otto, qu'est-ce qu'il y a de neuf? J'ai dormi, tu sais. Ce sacré petit vin de Saumur... »

Otto, l'un des deux complices, entra en courant. C'était celui dont le ventre bombait si étrangement.

« Ce qu'il y a de neuf? s'exclama-t-il. Voici. J'ai vu quelqu'un dans l'île. »

Vorski se mit à rire.

« Tu es gris, Otto... Ce sacré petit vin de Saumur...

— Je ne suis pas gris... j'ai vu... et Conrad a vu également.

— Oh ! oh ! fit Vorski, plus sérieux, si Conrad était avec toi ! Et qu'est-ce que vous avez vu?

— Une silhouette blanche qui s'est dissimulée à notre approche.

— Où était-ce?

— Entre le village et les landes, dans un petit bois de châtaigniers.

— Donc, de l'autre côté de l'île?

— Oui.

— Parfait. Nous allons prendre nos précautions.

— Comment? ils sont peut-être plusieurs...

— Ils seraient dix que ça n'y changerait rien. Où est Conrad?

— Près de la passerelle que nous avons établie à la place du pont brûlé. Il surveille de là.

— Conrad est un malin. L'incendie du pont nous avait retenus de l'autre côté, l'incendie de la passerelle produira le même obstacle. Véronique, je crois bien qu'on vient à ton secours... le miracle attendu... l'intervention espérée... Trop tard, belle chérie. »

Il détacha les liens qui la fixaient au balcon, la porta sur le canapé, et desserra un peu le bâillon.

« Dors, ma fille, repose-toi le plus que tu peux. Tu n'es encore qu'à moitié route du Golgotha, et la fin de la montée sera dure. »

Il s'éloigna en plaisantant, et Véronique entendit quelques phrases, échangées par les deux hommes, qui lui montrèrent qu'Otto et Conrad n'étaient que des comparses ignorants de l'affaire.

« Qui donc est-ce que cette malheureuse que vous persécutez? demanda Otto.

— Ça ne te regarde pas.

— Cependant Conrad et moi nous voudrions bien être un peu renseignés.

— Pourquoi mon Dieu?

— Pour savoir.

— Conrad et toi, vous êtes deux idiots, répondit Vorski. Quand je vous ai pris à mon service et que je vous ai fait évader avec moi, je vous ai dit de mes projets tout ce que je pouvais vous en dire. Vous avez accepté mes conditions.

Tant pis pour vous ; il faut aller jusqu'au bout avec moi...

— Sinon?

— Sinon, gare aux conséquences. Je n'aime pas les lâcheurs... »

D'autres heures s'écoulèrent. Plus rien maintenant, semblait-il à Véronique, ne pouvait la soustraire au dénouement qu'elle appelait de tous ses vœux. Elle ne souhaitait pas que se produisît l'intervention dont avait parlé Otto. En réalité, elle n'y songeait même point. Son fils était mort, et elle n'avait pas d'autre désir que de le rejoindre sans retard, fût-ce au prix du supplice le plus terrible. Que lui importait, d'ailleurs, ce supplice? Il y a des limites aux forces de ceux que l'on torture et, ces limites, elle était si près de les atteindre que son agonie ne serait pas longue.

Elle se mit à prier. Une fois de plus, le souvenir de son passé s'imposait à son esprit, et la faute commise lui apparaissait comme la cause de tous les malheurs accumulés sur elle.

Et ainsi, tout en priant, épuisée, harassée, dans un état de dépression nerveuse qui la rendait indifférente à tout, elle s'abandonna au sommeil.

Le retour de Vorski ne la réveilla même pas. Il dut la secouer.

« L'heure est proche, ma petite. Fais ta prière. »

Il parlait bas pour que ses acolytes ne pussent l'entendre, et, à l'oreille, il lui raconta des choses d'autrefois, des choses insignifiantes qu'il débitait d'une voix pâteuse. Enfin, il s'écria :

« Il fait encore trop jour. Otto, va donc fouiller le placard aux provisions. J'ai faim. »

Ils se mirent à table, mais aussitôt Vorski se releva :

« Ne me regarde pas, ma petite. Tes yeux me gênent. Que veux-tu? On a une conscience qui n'est pas bien chatouilleuse quand on est seul, mais qui s'agite quand un beau regard comme le tien pénètre jusqu'au fond de vous. Baisse tes paupières, ma jolie. »

Il posa sur les yeux de Véronique un mouchoir qu'il noua derrière la tête. Mais cela ne lui suffisait pas, et il enveloppa toute la tête d'un rideau de tulle qu'il décrocha de la fenêtre et qu'il passa autour du cou. Puis il se rassit pour boire et pour manger.

Ils causèrent à peine tous les trois, et ne dirent pas un mot de leur expédition dans l'île, et non plus du duel de l'après-midi. D'ailleurs, c'étaient là des détails qui n'avaient pas d'intérêt pour Véronique, et qui, au cas même où elle y eût prêté attention, n'auraient pu l'émouvoir. Tout lui devenait étranger. Les mots parvenaient à son oreille, mais ne prenaient aucune signification exacte. Elle ne pensait plus qu'à mourir.

Quand la nuit fut venue, Vorski donna le signal du départ.

« Vous êtes donc toujours résolu? » demanda Otto, d'une voix où il y avait quelque hostilité.

« Plus que jamais. Pourquoi cette question?

— Pour rien.. Mais tout de même...

— Tout de même?

— Eh bien, autant le dire, c'est une besogne qui ne nous plaît qu'à moitié.

— Pas possible ! Et tu t'en aperçois maintenant, mon bonhomme, après avoir suspendu en rigolant les sœurs Archignat !

— J'étais ivre ce jour-là. Vous nous aviez fait boire.

— Eh bien, saoule-toi, mon vieux. Tiens, voilà le flacon de cognac. Remplis ta gourde, et fiche-nous la paix... Conrad, tu as préparé le brancard?... »

Il se retourna vers sa victime.

« Une attention pour toi, ma chérie... deux vieilles échasses de ton gosse, que l'on a réunies par des sangles... Pratique et confortable... »

Vers huit heures et demie, le cortège sinistre se mettait en marche. Vorski prenait la tête, une lanterne à la main. Les complices portaient la civière.

Les nuages, qui menaçaient dans l'après-midi, s'étaient accumulés et roulaient au-dessus de l'île, lourds et noirs. Rapidement les ténèbres descendaient. Il soufflait un vent d'orage qui faisait danser la bougie de la lanterne.

« Brrr, murmura Vorski, c'est lugubre... Une vraie soirée de Golgotha. »

Il fit un écart et grogna en apercevant une petite masse noire qui déboulait à ses côtés.

« Qu'est-ce que c'est que ça? Regarde donc... On dirait un chien...

— C'est le cabot de l'enfant, déclara Otto.

— Ah ! oui, le fameux Tout-Va-Bien?... Il tombe à pic, l'animal. Tout va rudement bien, en effet !... Attends un peu, sale bête. »

Il lui lança un coup de pied. Tout-Va-



LE CORTÈGE SINISTRE SE METTAIT EN MARCHE; VORSKI ÉTAIT EN TÊTE (p. 19.)

Bien l'esquiva, et, hors de portée, continua à accompagner le cortège en jetant à plusieurs reprises des aboiements sourds.

La montée était rude et, à tout moment, l'un des trois hommes, quittant l'allée invisible qui contournait la pelouse devant la façade principale et qui menait au rond-point du Dolmen-aux-Fées, s'embarrassaient dans les ronces et dans les branches de lierre.

« Halte! commanda Vorski. Soufflez un peu, mes gaillards. Otto, passe-moi la gourde. J'ai le cœur qui chavire. »

Il but à longs traits.

« A ton tour, Otto... Comment, tu refuses? Qu'y a-t-il donc?

— Je pense qu'il y a des gens dans l'île, qui sûrement nous cherchent.

— Qu'ils continuent donc à nous chercher!

— Et s'ils viennent en bateau, et qu'ils montent ce sentier de la falaise, par où la femme et l'enfant voulaient s'enfuir ce matin, et que nous avons trouvé?

— Nous avons à craindre une attaque par terre et non par mer. Or, la passerelle est brûlée. Plus de communication.

— A moins qu'ils ne découvrent l'entrée des cellules, aux Landes-Noires, et qu'ils suivent le tunnel jusqu'ici?

— L'ont-ils découverte, cette entrée?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien, en admettant qu'ils la découvrent, n'avons-nous pas, depuis tantôt, bouché l'issue de ce côté, démoli l'escalier, mis tout sens dessus dessous? Pour déboucher, il leur faudrait bien une bonne demi-journée. Or, à minuit, tout sera fini, et, au petit jour, nous serons loin de Sarek.

— Ce sera fini... ce sera fini... c'est-à-dire que nous aurons un crime de plus sur la conscience. Mais...

— Mais, quoi?

— Le trésor?

— Ah! le trésor, voilà le grand mot lâché, le trésor, c'est ça qui te taquine, n'est-ce pas, brigand? Eh bien, rassure-toi, c'est comme si tu avais dans ta poche la part qui te revient.

— Vous en êtes sûr?

— Si j'en suis sûr! Crois-tu donc que c'est de gaîté de cœur que je reste ici et que j'accomplis toute cette sale besogne? »

Ils se remirent en marche. Au bout



d'un quart d'heure, quelques gouttes de pluie tombaient. Il y eut un coup de tonnerre. L'orage semblait encore lointain.

Ils achevèrent difficilement l'âpre montée, et Vorski dut aider ses compagnons.

« Enfin, dit-il, nous y sommes. Otto, passe-moi la gourde... Bien... Merci... »

Ils avaient déposé leur victime au pied du chêne, dont les branches inférieures étaient coupées. Un jet de lumière éclaira l'inscription : V. d'H. Vorski ramassa une corde, apportée d'avance, et dressa une échelle contre l'arbre.

« Nous allons procéder comme pour les sœurs Archignat, dit-il. Je vais enrouler la corde autour de la branche maîtresse que nous avons laissée. Ça nous servira de poulie. »

Il s'interrompit et fit un saut de côté. Quelque chose d'anormal venait de se produire. Il murmura :

« Quoi? Qu'y a-t-il? Vous avez entendu ce sifflement?

— Oui, fit Conrad, ça m'a frôlé l'oreille. On croirait un projectile.

— Tu es fou.

— Moi aussi, dit Otto, j'ai entendu, et ça m'a tout l'air d'avoir frappé l'arbre.

— Quel arbre?

— Le chêne, parbleu ! c'est comme si on avait tiré sur nous.

— Il n'y a pas eu de détonation.

— Alors, une pierre, une pierre qui aurait atteint le chêne.

— Facile à vérifier, » fit Vorski.

Il tourna sa lanterne, et, tout de suite, lâcha un juron.

« Sacrédieu ! regardez là... sous l'inscription... »

Ils regardèrent. A l'endroit qu'il indiquait, une flèche était fichée dont les plumes vibraient encore.

« Une flèche ! articula Conrad, est-ce possible? Une flèche? »

Et Otto bredouilla :

« Nous sommes perdus. C'est bien nous qu'on a visés.

— Celui qui nous a visés n'est pas loin, observa Vorski. Ouvrez l'œil... on va chercher... »

Il projeta circulairement un jet de lumière dans les ténèbres environnantes.

« Arrêtez, dit vivement Conrad... Un peu plus à droite... Vous voyez?

— Oui... oui... je vois. »

A quarante pas d'eux, au delà du chêne tronqué par la foudre et dans la direction du Calvaire-Fleuri, on apercevait quelque chose de blanc, une silhouette qui tâchait, du moins pouvait-on le croire, de se dissimuler derrière un groupe d'arbustes.

« Pas un mot, pas un geste, ordonna Vorski... rien qui puisse lui faire supposer que nous l'avons découvert. Conrad, tu vas m'accompagner. Toi, Otto, reste ici, revolver au poing, fais bonne garde. Si on tente d'approcher et de délivrer la dame, deux coups de feu, et nous rappliquons au galop. C'est compris ?

— Compris. »

Il se pencha sur Véronique et défit un peu le voile. Les yeux et la bouche étaient toujours cachés sous leurs bandeaux. Elle respirait mal, le pouls était faible et lent.

« Nous avons le temps, murmura-t-il, mais il faut se hâter si on veut qu'elle meure selon ce qui a été résolu. En tout cas, elle ne semble pas souffrir... Elle n'a plus conscience de rien... »

Vorski déposa sa lanterne, puis doucement, suivi de son acolyte, et tous deux choisissant les endroits où l'ombre était le plus dense, il se glissa vers la silhouette blanche.

Mais il ne tarda pas à se rendre compte, d'une part, que cette silhouette, qui paraissait immobile, se déplaçait en même temps que lui, de sorte que l'intervalle restait le même entre eux, et, d'autre part, qu'elle était escortée d'une petite silhouette noire qui gambadait à ses côtés.

« C'est ce sale cabot ! » grogna Vorski.

Il activa l'allure : la distance ne diminua pas. Il courut : la silhouette courut également. Et, le plus étrange, c'est qu'on n'entendait aucun bruit de feuilles remuées ou de sol foulé par la course de ce mystérieux personnage.

« Sacrédieu ! jura Vorski, il se moque de nous. Si on tirait dessus, Conrad?

— Trop loin. Les balles ne l'atteindraient pas.

— Cependant, quoi ! nous n'allons pourtant pas... »

L'inconnu les conduisit vers la pointe de l'île, puis descendit jusqu'à l'issue du tunnel, passa près du Prieuré, longea la falaise occidentale, et atteignit la passerelle dont quelques planches fumaient encore. Puis il bifurqua, repassa de l'autre côté de la maison et monta la pelouse.

De temps à autre, le chien aboyait joyeusement.

Vorski ne dérageait pas. Quels que fussent ses efforts, il ne gagnait pas un pouce de terrain, et la poursuite durait depuis un quart d'heure. Il finit par invectiver l'ennemi.

« Arrête donc, si tu n'es pas un lâche!... Qu'est-ce que tu veux? Nous attirer dans un piège? Pourquoi faire?... Est-ce la dame que tu veux sauver? Dans l'état où elle est, ça n'en vaut pas la peine. Ah! bougre de coquin, si je pouvais te tenir! »

Soudain Conrad le saisit par un pan de son vêtement.

« Qu'y a-t-il Conrad?

— Regardez. On dirait qu'il ne bouge plus. »

De fait, pour la première fois, la silhouette blanche se distinguait, de plus en plus précise dans les ténèbres, et l'on pouvait apercevoir, entre les feuilles d'un taillis, l'attitude qu'elle gardait à la minute actuelle, les bras un peu ouverts, le dos voûté, les jambes ployées et comme croisées sur le sol.

« Il a dû tomber, » déclara Conrad.

Vorski, s'étant avancé, cria :

« Dois-je tirer, canaille? Je te tiens au bout de mon canon. Lève les bras ou je fais feu. » Aucun mouvement.

« Tant pis pour toi! Si tu fais la mauvaise tête, tu y passes. Je compte trois et je tire. »

Il marcha jusqu'à vingt mètres de la silhouette et compta, le bras tendu :

« Une... deux... Tu es prêt, Conrad? Tirons, vas-y. »

Les deux balles partirent.

Là-bas il y eut un cri de détresse.

La silhouette parut s'affaisser. Les deux hommes bondirent en avant.

« Ah! tu y es, coquin! tu vas voir un peu de quel bois se chauffe Vorski! Ah! chenapan, tu m'as assez fait courir! ton compte est bon. »

A quelques pas, il ralentit, par crainte d'une surprise. L'inconnu ne bougeait pas, et Vorski put constater, de plus près, qu'il avait l'apparence inerte et déformée d'un homme mort, d'un cadavre. Il n'y avait donc plus qu'à sauter sur lui. C'est ce que fit Vorski, en plaisantant :

« Bonne chasse, Conrad. Ramassons le gibier. »

Mais il fut très étonné, en ramassant le gibier, de ne saisir entre les mains qu'une proie en quelque sorte impalpable, et qui se composait somme toute d'une simple tunique au dessous de laquelle il n'y avait plus personne, le possesseur de cette tunique ayant pris la fuite à temps, après l'avoir accrochée aux épines d'un fourré. Quant au chien, il avait disparu.

« Sacrédieu de sacrédieu! proféra Vorski, il nous a roulés, le brigand! Mais, que diable, pourquoi? »

Exhalant sa fureur de la manière stupide qui lui était familière, il piétinait l'étoffe, quand une pensée le heurta.

« Pourquoi? Mais, sacrédieu, je le disais tout à l'heure... un piège... un truc pour nous éloigner de la dame pendant que des amis à lui attaquent Otto. Ah! quel idiot je fais! »

Il se remit en route à travers l'obscurité et, dès qu'il put discerner le Dolmen, il appela : « Otto! Otto!

— Halte! Qui est-ce qui est là? répondit Otto, d'une voix effrayée.

— C'est moi... Crédieu, ne tire pas!

— Qui est-ce qui est là? Vous?

— Eh! oui, moi, imbécile.

— Mais les deux coups de feu?

— Une erreur... on te racontera... »

Il était arrivé près du chêne, et, tout de suite, saisissant la lanterne, il en projeta la lueur sur sa victime. Elle n'avait pas bougé, étendue contre le pied de l'arbre et la tête enveloppée de son voile.

« Ah! fit-il, je respire. Crédieu, que j'ai eu peur!

— Peur de quoi?

— Qu'on ne nous l'enlève, parbleu!

— Eh bien, et moi, n'étais-je pas là?

— Toi tu n'es pas plus brave qu'un autre... et si l'on t'avait attaqué...

— J'aurais toujours tiré... vous auriez entendu le signal.

— Est-ce qu'on sait! Enfin, il ne s'est rien passé?

— Rien du tout.

— La dame ne s'est pas trop agitée?

— Au début, oui. Elle se plaignait en gémissant sous son capuchon, tellement que j'en étais à bout de patience.

— Mais après?

— Oh! après.., ça n'a guère duré... d'un bon coup de poing je l'ai étourdie.

— Ah! la brute! s'écria Vorski. Si tu l'as tuée, tu es un homme mort. »

Vivement il s'accroupit, colla son oreille contre la poitrine de la malheureuse.

« Non, dit-il au bout d'un instant, le cœur bat encore... Mais ça ne durera peut-être pas longtemps. A l'œuvre camarades. Dans dix minutes, il faut que tout soit fini. »

III

ELI, ELI, LAMMA SABACHTANI.

Les préparatifs ne furent pas longs, et Vorski s'y employa lui-même avec activité. Il appuya l'échelle contre le tronc de l'arbre, passa l'une des extrémités de la corde autour de sa victime et l'autre autour d'une des branches supérieures, et, juché au dernier échelon, il enjoignit à ses complices :

« Tenez, vous n'avez plus qu'à tirer. Mettez-la debout d'abord, et que l'un de vous la maintienne en équilibre. »

Il attendit un moment. Mais, Otto et Conrad s'entretenant à voix basse, il s'exclama :

« Dites donc, vous pourriez vous hâter... d'autant que j'offre une cible un peu trop commode, si l'on s'avisait de m'envoyer une balle ou une flèche. Ça y est? »

Les deux acolytes ne répondirent pas.

« Eh bien, elle est raide celle-là ! Qu'y a-t-il encore? Otto... Conrad... »

Il sauta à terre et les rudoya.

« Vous en avez de bonnes tous les deux. Avec un pareil système, nous y serons encore demain matin... et tout sera manqué. Mais réponds donc, Otto. »

Il lui colla la lumière sur le visage.

« Voyons, quoi? serait-ce que tu refuses? Faudrait le dire ! Et toi, Conrad? On fait grève alors? »

Otto hocha la tête.

« Grève... c'est aller un peu loin. Mais Conrad et moi, nous ne serions pas fâchés d'avoir quelques explications.

— Des explications? Et sur quoi, abruti? Sur la dame qu'on exécute? Sur l'un ou l'autre des deux gosses? Inutile d'insister, camarades. Je vous l'ai dit en vous proposant l'affaire « Marchez-vous les yeux fermés? Il y aura une rude besogne à accomplir, beaucoup de sang à verser. Mais, au bout du compte, la forte somme. »

— C'est là toute la question, dit Otto.

— Précise, ahuri.

— C'est à vous de préciser et d'en revenir aux termes mêmes de notre accord. Quels sont-ils?

— Tu les connais mieux que moi.

— Justement, c'est pour vous les remettre en mémoire que je vous demande de nous les répéter.

— Ma mémoire est fidèle. Le trésor pour moi, et sur le trésor un prélèvement de deux cent mille francs à vous partager.

— C'est ça, et ce n'est pas ça. Nous y reviendrons. Commençons par causer du fameux trésor. Voilà des semaines qu'on s'esquinte, que l'on vit dans le sang et dans le cauchemar de toutes sortes de crimes... et rien à l'horizon ! »

Vorski haussa les épaules.

« De plus en plus bête, mon pauvre Otto. Tu sais qu'il y avait d'abord un certain nombre de choses à accomplir. Elles le sont toutes, sauf une. Dans quelques minutes, celle-là le sera à son tour, et le trésor nous appartiendra.

— Qu'en savons-nous?

— Crois-tu donc que j'aurais fait tout ce que j'ai fait si je n'avais pas été sûr du résultat... comme je suis sûr de vivre? Tous les événements se sont déroulés dans un ordre inflexible et marqué d'avance. Le dernier se produira à l'heure dite, et m'ouvrira la porte.

— La porte de l'enfer, ricana Otto, ainsi que j'ai entendu Maguennoc l'appeler.

— Qu'on l'appelle de ce nom ou d'un autre, elle ouvre sur le trésor que j'aurai conquis.

— Soit, fit Otto, que la conviction de Vorski impressionnait, soit. Je veux croire que vous avez raison. Mais qui nous affirme que nous aurons notre part?

— Vous aurez votre part, pour ce simple motif que la possession du trésor me fournira des richesses si fantastiques, que je n'irai pas me créer des ennuis avec vous pour une misère de deux cent mille francs,

— Donc nous avons votre parole?

— Evidemment.

— Votre parole que toutes les clauses de notre accord seront respectées?

— Evidemment. Où veux-tu en venir?

— A ceci, c'est que vous avez com-

mencé à nous rouler de la façon la plus ignoble, en ne respectant pas l'une des clauses de cet accord.

— Hein! Qu'est-ce que tu chantes? Sais-tu bien à qui tu parles?

— A toi, Vorski. »

Vorski empoigna son complice.

« Qu'est-ce que c'est! Tu oses m'insulter! me tutoyer, moi, moi!

— Pourquoi pas, puisque tu m'as bien volé, toi?»

Vorski se contint et reprit, la voix frémissante :

« Parle et fais bien attention, mon petit, car tu joues un rude jeu. Parle.

— Voici, déclara Otto. En dehors du trésor, en dehors des deux cent mille francs, il était convenu entre nous — tu avais levé la main en guise de serment, — il était convenu que toute somme d'argent liquide trouvée par l'un de nous au cours de l'affaire serait partagée en deux : moitié pour toi, moitié pour Conrad et pour moi. Est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Alors, donne, fit Otto en tendant la main.

— Te donner quoi? Je n'ai rien trouvé.

— Tu mens. Tandis qu'on expédiait les sœurs Archignat, tu as trouvé sur l'une d'elles, dans son corsage, le magot qu'on n'avait pas pu dénicher dans leur maison.

— En voilà une histoire! dit Vorski, d'un ton où perçait l'embarras.

— C'est la pure vérité.

— Prouve-le.

— Sors donc le petit paquet ficelé que tu as épinglé là, à l'intérieur de ta chemise. »

Et Otto toucha du doigt la poitrine de Vorski en ajoutant :

« Sors le donc, le petit paquet, et aligne donc les cinquante billets de mille. »

Vorski ne répondit pas. Il était stupéfait, comme un homme qui ne comprend rien à ce qui lui arrive et qui cherche vainement à deviner comment l'adversaire s'est procuré des armes contre lui.

« Tu avoues? lui demanda Otto.

— Pourquoi pas? répliqua-t-il. J'avais l'intention de régler le compte plus tard, en bloc.

— Règle-le tout de suite. C'est préférable.

— Et si je refuse?

— Tu ne refuseras pas.

— Si, je refuse?

— En ce cas, Vorski... gare à toi.

— Qu'est-ce que je crains, vous n'êtes que deux.

— Nous sommes trois au moins.

— Où est le troisième?

— Le troisième est un monsieur qui n'a pas l'air du premier venu, à ce que vient de me dire Conrad... bref, celui qui t'a roulé tout à l'heure, l'homme à la flèche et à la tunique blanche.

— Tu l'appellerais?

— Parbleu! »

Vorski sentit que la partie n'était pas égale. Les deux acolytes l'encadraient et le serraient fortement. Il fallait céder.

« Tiens, voleur! tiens, bandit! s'écria-t-il en tirant le petit paquet et en dépliant les billets.

— Pas la peine de compter, fit Otto qui lui arracha la liasse par surprise.

— Mais...

— C'est ainsi. La moitié pour Conrad, la moitié pour moi.

— Ah! brute! Voleur de voleur! tu me le paieras. Je m'en fiche de l'argent. Mais me piller comme dans un bois! Ah! je ne voudrais pas être dans ta peau, mon bonhomme. »

Il continua à l'injurier, puis, soudain, il éclata de rire, un rire méchant et forcé.

« Après tout, ma foi, c'est bien joué, Otto! Mais où et comment as-tu pu savoir cela? Tu me le raconteras, hein? En attendant, plus une minute à perdre. Nous sommes d'accord sur tous les points, n'est-ce pas? et vous marchez?

— Sans rechigner, puisque vous prenez la chose si bien, dit Otto. »

Et le complice ajouta, d'un ton obséquieux :

« Vous avez tout de même de l'allure, Vorski?... Un grand seigneur!

— Et toi, un valet que l'on paye. Tu es payé, dépêche-toi. L'affaire est urgente. »

L'affaire, comme disait l'affreux personnage, fut rapidement exécutée. Remonté sur son échelle, Vorski répéta ses ordres auxquels Conrad et Otto se conformèrent docilement.

Ils mirent la victime debout, puis, tout en la maintenant en équilibre, ils tirèrent sur la corde. Vorski reçut la malheureuse, et, comme les genoux s'étaient ployés, il les contraignit brutalement à s'allonger. Ainsi plaquée sur le fût de l'arbre, sa robe serrée autour de ses jambes, les bras pendant à droite et à gauche et à peine écartés du corps, elle fut

attachée par la taille et par dessous les bras.

Elle ne semblait pas s'être éveillée de son étourdissement, et elle n'eut aucune plainte. Vorski voulut lui dire quelques mots, mais, ces mots, il les bredouilla, incapable d'articuler. Puis il chercha à lui redresser la tête, mais il y renonça, n'ayant plus le courage de toucher à celle qui allait mourir, et la tête retomba sur le buste, très bas.

Aussitôt, il descendit et balbutia :

« L'eau-de-vie, Otto... Tu as la gourde? Ah ! crédieu, l'ignoble chose !

— Il est encore temps, objecta Conrad. »

Vorski avala quelques gorgées et s'écria :

« Encore temps... de quoi faire? De la délivrer? Ecoute-moi, Conrad. Plutôt que de la délivrer, j'aimerais mieux... oui, j'aimerais mieux prendre sa place. Abandonner mon œuvre? Ah ! c'est que tu ne sais pas quelle est cette œuvre et quel est mon but ! Sans quoi... »

Il but de nouveau.

« Excellente eau-de-vie, mais, pour me remettre le cœur d'aplomb, je préfèrerais du rhum. Tu n'en as pas, Conrad?

— Le reste d'un petit flacon...

— Donne. »

Ils avaient voilé la lanterne de peur d'être vus, et ils s'assirent tout contre l'arbre, résolus au silence. Mais cette nouvelle flambée d'alcool leur montait au cerveau. Vorski, très excité, se mit à pérorer.

« Des explications, vous n'en avez pas besoin. Celle qui meurt là, inutile que vous connaissiez son nom. Qu'il vous suffise de savoir que c'est la quatrième des femmes qui devaient mourir en croix, et que le destin l'avait spécialement désignée, elle. Mais il y a une chose que je puis vous dire, à l'heure où le triomphe de Vorski va éclater à vos yeux. J'ai même quelque orgueil à vous l'annoncer, car si tous les événements ont jusqu'ici dépendu de moi et de ma volonté, celui qui va se produire dépend des volontés les plus puissantes, des volontés travaillant pour Vorski ! »

Il redit à plusieurs reprises, comme si ce nom flattait ses lèvres :

« Pour Vorski !... pour Vorski !... »

Et il se releva, l'exubérance de ses pensées l'obligeant à marcher et à gesticuler.

« Vorski, fils de roi, Vorski élu du destin, prépare-toi. Voici ton heure. Ou bien tu n'es que le dernier des aventuriers et le plus criminel de tous les grands criminels que le sang des autres ait souillés, ou bien tu es vraiment le prophète illuminé que les dieux couronnent de gloire. Surhomme ou bandit. Voici l'arrêt du destin. Les battements de cœur de la victime sacrée qu'on immole aux dieux marquent les secondes suprêmes. Écoutez-les, vous deux qui êtes là. »

Escaladant l'échelle, il cherchait à les percevoir, ces pauvres battements d'un cœur épuisé. Mais la tête, inclinée à gauche, l'empêchait de coller son oreille contre la poitrine, et il n'osait y toucher. Un souffle inégal et rauque rompait seul le silence.

Il dit tout bas :

« Véronique, tu m'entends?... Véronique... Véronique... »

Après un moment d'hésitation, il continua :

« Il faut que tu saches... oui, ça m'épouvante moi-même ce que je fais. Mais c'est le destin... Tu te rappelles la prédiction? « Ta femme mourra sur la croix. » Mais ton nom lui-même, Véronique, c'est cela qu'il évoque !... Souviens-toi que sainte Véronique essuya la figure du Christ avec un linge, et que sur ce linge resta marquée l'image sacrée du sauveur... Véronique, tu m'entends, Véronique?... »

Il redescendit en hâte, arracha le flacon de rhum aux mains de Conrad et le vida d'un coup.

Alors, il fut pris d'une sorte de délire qui le fit divaguer pendant quelques instants dans une langue que ses acolytes ne comprirent point. Puis il se mit à provoquer l'ennemi invisible, à provoquer les dieux, à lancer des imprécations et des blasphèmes.

« Vorski est le plus fort. Vorski domine le destin. Il faut que les éléments et les puissances mystérieuses lui obéissent. Tout se passera comme il l'a décidé, et le grand secret lui sera annoncé dans les formes mystiques et selon les préceptes de la cabale. Vorski est attendu comme le prophète. Vorski sera accueilli avec des cris de joie et d'extase, et quelqu'un que j'ignore et que je ne fais qu'entrevoir, viendra au-devant de lui avec des palmes et des bénédictions. Qu'il se prépare celui-là ! Qu'il surgisse des ténèbres et qu'il monte de l'enfer ! Voici Vorski ! Qu'au son des cloches et

qu'au chant des alléluias, le signal fatidique se produise à la face du ciel, pendant que la terre s'entr'ouvre et projette des tourbillons de flammes. »

Il garda le silence comme s'il eût épié dans l'espace les signes qu'il prédisait. D'en haut tombait le râle désespéré de la mourante. L'orage grondait au loin, et les nuages noirs étaient déchirés par les éclairs. On eût dit que toute la nature répondait à l'appel du bandit.

Ses discours grandiloquents et sa mimique de cabotin impressionnaient vivement ses acolytes.

Otto murmura :

« Il me fait peur.

— C'est le rhum, prononça Conrad. Mais tout de même il annonce des choses effrayantes.

— Des choses qui rôdent autour de nous, déclama Vorski dont l'oreille enregistrait les moindres bruits, des choses qui font partie de l'heure présente et qui nous ont été léguées par la suite des siècles. C'est comme un enfantement prodigieux. Et, je vous le dis à tous les deux, vous allez en être les témoins déconcertés. Otto et Conrad, préparez-vous également : la terre va trembler, et, à l'endroit même où Vorski doit conquérir la Pierre-Dieu, une colonne de feu s'élèvera vers le ciel.

— Il ne sait plus ce qu'il dit, marmonna Conrad.

Et le revoilà sur l'échelle, souffla Otto. Tant pis s'il reçoit une flèche ! »

Mais l'exaltation de Vorski ne connaissait plus de bornes. La fin approchait. Exténuée par la souffrance, la victime agonisait.

D'un ton très bas, pour n'être entendu que par elle, puis d'une voix de plus en plus forte, Vorski reprit :

« Véronique... Véronique... tu achèves ta mission... tu arrives au bout de la montée... Gloire à toi ! Une part te revient dans mon triomphe... Gloire à toi ! Ecoute? Tu entends déjà, n'est-ce pas? Le canon du tonnerre approche. Mes ennemis sont vaincus, tu n'as plus de secours à espérer ! Voici le dernier battement de ton cœur... Voici ta dernière plainte... *Eli, Eli, lamma sabacthani!*... « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée? »

Il riait comme un fou, comme on rit de la plus folâtre aventure. Puis il y eut un silence. Les grondements de tonnerre s'interrompirent. Vorski se pencha et, soudain, il vociféra, du haut de son échelle :

« *Eli, Eli, lamma sabacthani!* les dieux l'ont abandonnée... La mort a fait son œuvre. La dernière des quatre femmes est morte. Véronique est morte ! »

Il se tut de nouveau, puis hurla deux fois :

« Véronique est morte ! Véronique est morte ! »

De nouveau, il y eut un grand silence attentif.

Et tout à coup le sol trembla, non pas d'une commotion produite par le tonnerre, mais d'une convulsion intérieure, profonde, venue des entrailles mêmes de la terre, et qui se répercuta à diverses reprises comme un bruit dont l'écho se propage à travers les bois et les collines.

Et, presque en même temps, tout près d'eux, à l'autre bout du demi-cercle de chênes, un jet de feu jaillit et monta vers le ciel, dans un tourbillon de fumée où fusaient des flammes rouges, jaunes ou violettes.

Vorski ne prononça pas une parole. Ses compagnons demeuraient confondus. A la fin l'un d'eux balbutia :

« C'est le vieux chêne pourri, celui que la foudre a déjà brûlé. »

En effet, bien que l'incendie se fût éteint presque aussitôt, tous trois gardaient la vision fantastique du vieux chêne, tout embrasé, transparent et vomissant des flammes et des vapeurs multicolores...

« C'est ici l'entrée qui conduit à la Pierre-Dieu, dit gravement Vorski. Le destin a parlé comme je vous l'avais annoncé, et il parlé contraint par moi, qui fus son serviteur et qui suis son maître. »

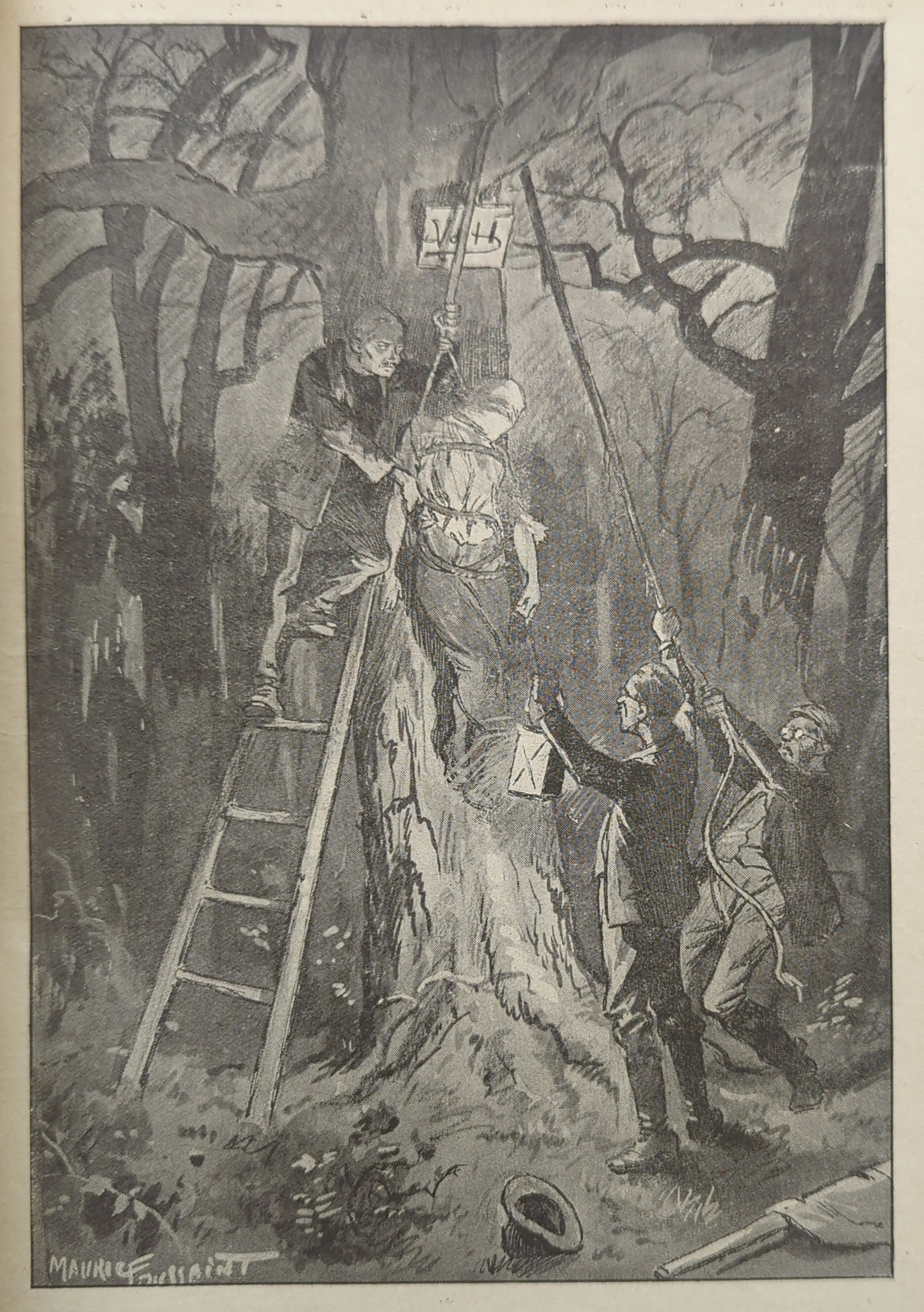
Il s'avança, la lanterne à la main. Ils furent surpris de voir que l'arbre n'offrait aucune trace d'incendie et que la masse de feuilles sèches, maintenue comme dans une cave par l'écartement des quelques branches inférieures, n'avait pas flambé.

« Un miracle encore, dit Vorski. Tout est miracle incompréhensible.

— Qu'allons-nous faire? demanda Conrad.

— Pénétrer dans l'issue qui nous est indiquée. Apporte l'échelle, Conrad, et avec la main fouille dans ce tas de feuilles. L'arbre est creux et nous verrons bien...

— Si creux que soit un arbre, dit



TOUT EN MAINTENANT LA VICTIME DEBOUT, ILS TIRÈRENT SUR LA CORDE. VORSKI REÇUT LA MALHEUREUSE, ET L'ATTACHA SUR LE FUT DE L'ARBRE (p. 24.)


V. H
MAURICE TOUSSAINT

Otto, il y a toujours des racines, et je ne puis guère admettre un passage à travers les racines.

— Encore une fois, nous verrons bien. Remue les feuilles, Conrad... enlève-les...

— Non, répliqua nettement Conrad.

— Comment non? Et pourquoi?

— Rappelez-vous Maguennoc? Rappelez-vous qu'il a voulu toucher à la Pierre-Dieu et qu'il a dû se couper la main.

— Mais ce n'est pas ici la Pierre-Dieu! ricana Vorski.

— Qu'en savez-vous? Maguennoc parlait toujours de la porte de l'enfer. N'est-ce pas cela qu'il désignait ainsi? »

Vorski haussa les épaules.

« Et toi, tu as peur aussi, Otto? »

Otto ne répondit pas, et Vorski non plus n'avait pas hâte de risquer l'épreuve car il finit par dire :

— Ma foi, rien ne presse. Attendons le petit jour. Nous abattrons l'arbre à coups de hache, ce qui nous montrera, mieux que tout, à quoi nous avons affaire et comment il nous faut procéder.

Il en fut ainsi convenu. Mais, comme le signal avait été perçu par d'autres que par eux et qu'il ne fallait pas se laisser devancer, ils résolurent de s'établir en face même de l'arbre, sous l'abri que leur offrait la table immense du Dolmen-aux-Fées.

« Otto, ordonna Vorski, va nous chercher au Prieuré de quoi boire, et ramène également une hache, des cordes, tout ce qui est nécessaire. »

La pluie commençait à tomber avec une violence extrême. Ils s'installèrent aussitôt sous le dolmen, et, tour à tour, chacun prit la garde, tandis que les autres dormaient.

Nul incident ne marqua cette nuit. La tempête fut d'une grande violence. On entendait le mugissement des vagues. Puis, tout s'apaisa peu à peu. Au petit jour, ils attaquaient le chêne qui bientôt, tiré par les cordes, s'abattait.

Ils s'aperçurent alors qu'à l'intérieur même de l'arbre, parmi les détritus et les pourritures, une sorte de canal avait été pratiqué, qui se prolongeait au milieu du bloc de sable et de pierres amalgamés autour des racines.

A l'aide d'une pioche, ils déblayèrent le terrain. Tout de suite, des marches apparurent, il y eut un éboulement, et ils virent un escalier qui suivait la paroi verticale d'une muraille et qui descendait dans les ténèbres. La lueur de la lanterne fut projetée. Une grotte s'ouvrait au-dessous d'eux.

Vorski se risqua le premier. Les autres le suivirent prudemment.

L'escalier qui, d'abord, se composait de marches en terre soutenues par des cailloux, était ensuite creusé à même le roc. La grotte où ils débouchèrent n'avait rien de particulier et semblait plutôt un vestibule d'accès. Elle communiquait, en effet, avec une sorte de crypte, à voûte arrondie, dont les murs étaient faits d'une grossière maçonnerie de pierres sèches.

Tout autour se dressaient, comme des statues informes, douze petits menhirs dont chacun portait le squelette d'une tête de cheval. Vorski toucha l'une de ces têtes : elle tomba en poussière.

« Nul n'est entré dans cette crypte, dit-il, depuis plus de vingt siècles. Nous sommes les premiers hommes qui en foulent le sol, les premiers qui regardent les vestiges du passé qu'elle contient. »

Il ajouta avec une emphase croissante :

« C'était la chambre mortuaire d'un grand chef. On enterrait avec lui ses chevaux favoris, et ses armes également... Tenez, voici des haches, un couteau de silex... et nous retrouvons aussi la trace de certaines pratiques funéraires, comme le prouvent ce monceau de charbons de bois, et de ce côté, ces ossements calcinés... »

L'émotion altérait sa voix. Il murmura :

« Je suis le premier qui pénètre ici... J'étais attendu. Un monde endormi s'éveille à mon approche. »

Conrad l'interrompit :

« Il y a une autre issue, une autre communication et l'on aperçoit comme une clarté tout au loin. »

Un couloir étroit les conduisait, en effet, dans une autre chambre, par où ils atteignirent une troisième salle.

Les trois cryptes étaient identiquement pareilles. Mêmes maçonneries, mêmes pierres debout, mêmes squelettes de chevaux.

« Trois tombes de grands chefs, dit Vorski. Il est évident qu'elles précèdent la tombe d'un roi, et qu'ils étaient les gardiens de ce roi, après en avoir été, de son vivant, les compagnons. Sans doute est-ce la prochaine crypte... »

Il n'osait s'y aventurer, non par peur, mais par excès de trouble et par un sentiment de vanité exaspérée, dont il savourait la jouissance.

« Je vais savoir, déclamait-il ; Vorski touche au but, et il n'a plus qu'à étendre la main pour être payé royalement de ses peines et de ses batailles. La Pierre-Dieu est là. Durant des siècles et des siècles, on a voulu violer le secret de l'île et personne n'y a réussi. Vorski est venu et la Pierre-Dieu lui appartient. Qu'elle se montre donc à moi et me donne la puissance qui m'est promise. Entre elle et Vorski, rien... rien que ma volonté. Et je veux ! Le prophète a surgi du fond des ténèbres. Le voilà. S'il est, dans ce royaume des morts, un fantôme qui soit chargé de me conduire vers la pierre divine et de me poser sur la tête la couronne d'or, que ce fantôme se dresse ! Voici Vorski. »

Il entra.

Cette quatrième salle était beaucoup plus grande et formait un dôme à calotte un peu déprimée. Au milieu de cette dépression, il y avait un trou circulaire, pas plus large que le trou laissé par un tuyau très mince, et d'où tombait une colonne de lumière à demi voilée qui formait un disque très net sur le sol.

Le centre de ce disque était occupé par un petit billot composé de pierres agencées les unes contre les autres. Et, sur ce billot, comme en exposition, un bâton de métal.

Pour le reste, la crypte ne différait pas des premières, comme elles ornées de menhirs et de têtes de cheval, offrant comme elles des vestiges de sacrifices.

Vorski ne quittait pas des yeux le bâton de métal. Chose étrange, ce métal brillait, comme si nulle poussière ne l'eût couvert. Vorski avança la main.

« Non, non, fit vivement Conrad.

— Et pourquoi?

— C'est peut-être cela que Maguennoc a touché et qui lui a brûlé la main.

— Tu es fou.

— Cependant...

— Eh ! je ne crains rien, » déclara Vorski en saisissant l'objet.

C'était un sceptre de plomb travaillé fort grossièrement, mais qui révélait pourtant un certain effort artistique. Sur le manche s'enroulait un serpent, tantôt incrusté dans le plomb et tantôt en relief. La tête, énorme et disproportionnée, de ce serpent, formait le pommeau et se hérissait de clous d'argent et de petits cailloux verts transparents comme des émeraudes.

« Est-ce la Pierre-Dieu? » murmura Vorski.

Il maniait l'objet et l'examinait en tous sens avec une crainte respectueuse, et il ne tarda pas à s'apercevoir que le pommeau branlait de façon imperceptible. Il le remua, le tourna à droite, puis à gauche, et, finalement, il y eut un déclenchement : la tête du serpent se dévissait.

A l'intérieur, un vide était ménagé. Dans ce vide, une pierre... une pierre menue, de couleur rougeâtre, avec des veines jaunes qui ressemblaient à des veines d'or.

« C'est elle ! oh ! c'est elle ! » prononça Vorski, bouleversé.

« N'y touchez pas! répéta Conrad, plein d'effroi.

— Ce qui a brûlé Maguennoc ne brûlera pas Vorski, » répondit-il gravement.

Et par forfanterie, débordant d'orgueil et de joie, il gardait la pierre mystérieuse au fond de sa main fermée qu'il serrait de toutes ses forces.

« Qu'elle me brûle, j'y consens! Qu'elle entre dans ma chair j'en serai heureux. »

Conrad lui fit un signe et mit un doigt sur sa bouche.

Tu entends quelque chose?

— Oui, fit l'autre.

— Moi également », affirma Otto.

De fait, on entendait un bruit rythmé, égal comme cadence, mais avec des hauts et des bas, et toute une sorte de musique irrégulière.

« Mais, c'est tout près d'ici! marmonna Vorski. . On dirait même que c'est dans la salle. »

C'était dans la salle, ils en acquirent bientôt la certitude, et c'était, ils ne pouvaient guère en douter, un bruit qui avait toute l'apparence d'un ronflement.

Conrad, qui avait risqué cette hypothèse, fut le premier à en rire. Mais Vorski lui dit :

« Ma foi, je me demande si tu n'as pas raison... c'est bien un ronflement... Il y a donc quelqu'un ici?

— Ça vient de ce côté, fit Otto, de ce coin d'ombre. »

La clarté n'allait pas au delà des menhirs. Derrière s'ouvraient autant de petites chapelles obscures. Vorski projeta dans l'une d'elles la lueur de sa lan-

terne, et, aussitôt, laissa échapper un cri de stupeur.

« Quelqu'un... oui... il y a quelqu'un... regardez.... »

Les deux complices s'avancèrent. Sur un tas de moellons, qui s'amoncelaient dans un angle de la paroi, un homme dormait, un vieillard à barbe blanche et à longs cheveux blancs. La peau de sa figure et la peau de ses mains étaient sillonnées de mille rides. Un cercle bleuâtre encadrait ses paupières closes. Un siècle au moins avait passé sur lui.

Une tunique de lin rapiécée et déchirée le revêtait jusqu'aux pieds. Autour du cou, et descendant assez bas sur la poitrine, il avait un chapelet de ces boules sacrées que les Gaulois appelaient des œufs de serpent, et qui sont des oursins. A portée de sa main, une belle hache de jadéite montrait des signes indéchiffrables. Par terre, alignés, des silex tranchants, des grands anneaux plats, deux pendeloques de jaspe vert, deux colliers en émail bleu cannelé.

Le vieillard ronflait toujours.

Vorski murmura :

« Le miracle continue... C'est un prêtre... un prêtre comme ceux d'autrefois... du temps des Druides.

— Et alors? demanda Otto.

— Alors, il m'attend ! »

Conrad exprima un avis brutal.

« Moi, je propose qu'on lui casse la tête avec sa hache. »

Mais Vorski se mit en colère.

« Si tu touches seulement à l'un de ses cheveux, tu es un homme mort.

— Cependant...

— Cependant, quoi?

— C'est peut-être un ennemi... c'est peut-être celui que nous avons poursuivi hier soir... Rappelez-vous... la tunique blanche.

— Tu n'es qu'un idiot ! A son âge, crois-tu que c'est lui qui nous aurait fait courir de la sorte? »

Il se pencha et saisit doucement le bras du vieillard, en disant :

« Réveillez-vous... c'est moi... »

Aucune réponse. L'homme ne se réveillait pas.

Vorski insista.

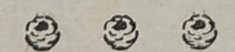
L'homme se remua sur son lit de cailloux, dit quelques mots, et se rendormit.

Vorski, un peu impatienté, renouvela sa tentative, mais avec plus de force et en élevant la voix :

« Eh bien, quoi, voyons ! nous ne pouvons pourtant pas traîner ici plus longtemps. Allons ! »

Il imprima une secousse plus énergique au vieillard. Celui-ci eut un geste d'irritation, repoussa l'importun, se cramponna quelques instants au sommeil, puis, à la fin, excédé, il se retourna et grogna, d'un ton furieux :

« Ah ! la barbe ! »



IV

LE VIEUX DRUIDE.

Les trois complices, qui connaissaient à merveille toutes les finesses de la langue française et n'ignoraient aucun terme d'argot, ne se trompèrent pas un instant sur le vrai sens de cette exclamation imprévue. Ils furent stupéfaits.

Vorski interrogea Conrad et Otto.

« Hein? Que dit-il? »

— Oui, oui, vous avez bien entendu... c'est cela... » répondit Otto.

A la fin, Vorski fit une nouvelle tentative sur l'épaule de l'inconnu, lequel se retourna sur sa couche, s'étira, bâilla, parut se rendormir, et soudain, vaincu, proféra, en s'asseyant à demi :

« Enfin, quoi ! on ne peut donc plus roupiller à son aise dans cette boîte-là? »

Un jet de lumière l'aveugla, et il marmotta, effaré :

« Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'on me veut? »

Vorski posa la lanterne sur un ressaut de la paroi et son visage apparut ainsi en pleine clarté. Le vieillard, qui continuait d'exhaler sa mauvaise humeur en plaintes incohérentes, regarda son interlocuteur, se calma peu à peu, prit même une expression aimable, presque souriante, et, tendant la main, s'écria :

« Ah çà ! mais c'est donc toi, Vorski? Comment vas-tu, vieille branche? »

Vorski eut un haut-le-corps. Qu'il fût connu du vieillard et que celui-ci l'appelât par son nom, cela ne l'étonnait pas outre mesure, puisqu'il avait la conviction, en quelque sorte mystique, qu'il était attendu comme un prophète. Mais, pour un prophète, pour un missionnaire illuminé et vêtu de gloire, qui se présente devant un inconnu que couronne la double majesté de l'âge et du rang sacerdotal, il était pénible d'être accueilli sous la désignation de « vieille branche ».

Hésitant, inquiet, ne sachant à qui il avait affaire, il demanda :

« Qui êtes-vous? pourquoi êtes-vous ici? comment êtes-vous venu? »

Et, comme l'autre le contemplait d'un air surpris, il répéta plus fortement :

« Répondez donc, qui êtes-vous?

— Ce que je suis? repartit le vieillard avec une voix éraillée et chevrotante, ce que je suis? par Teutatès, dieu des Gaulois, c'est toi qui me poses une pareille question? Alors, tu ne me reconnais pas? Voyons, rappelle-toi... ce bon Ségenax... hein ! tu te souviens?... le père de Velléda?... ce bon Ségenax, magistrat vénéré chez les Rhédons, de qui Chateaubriand parle au tome premier de ses *Martyrs?* Ah ! je vois que ta mémoire se rafraîchit.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ! s'écria Vorski.

— Je ne chante pas ! J'explique ma présence ici et les tristes événements qui m'y ont amené jadis. Dégoûté par la conduite scandaleuse de Velléda, qui avait « fauté » avec le sinistre Eudore, je suis entré, comme qui dirait aujourd'hui, à la Trappe, c'est-à-dire que j'ai passé brillamment mon bachot ès druide. Depuis, à la suite de quelques frasques, — oh ! presque rien... trois ou quatre bordées vers la capitale où m'attiraient Mabille et, plus tard le Moulin-Rouge, — depuis, j'ai dû accepter la petite place que j'occupe ici, un poste de tout repos, comme tu vois .. gardien de la Pierre-Dieu... un poste d'embusqué, quoi ! »

La stupeur et l'inquiétude de Vorski augmentaient à chaque parole. Il consulta ses compagnons.

« Cassez-lui la tête, répétait Conrad, c'est mon idée, et je n'en démords pas.

— Et toi, Otto?

— Moi, je dis qu'il faut se méfier.

— Evidemment, il faut se méfier. »

Mais le vieux Druide entendit le mot. S'aidant d'un bâton sur lequel il s'appuyait, il se leva et cria :

« Qu'est-ce que ça signifie? Se méfier de moi ! Elle est raide, celle-là ! Me traiter de fumiste ! Tu n'as donc pas vu ma hache, et, sur le manche de cette hache, le dessin de la croix gammée? Hein, la croix gammée, le signe solaire cabalistique par excellence. Et ça ! qu'est-ce que c'est? (Il montrait son chapelet

d'oursins). Hein ! qu'est-ce que c'est? des crottes de lapin? Vous en avez du culot ! Appeler des crottes de lapin des œufs de serpent, « des œufs qu'ils finissent par former de la bave et de l'écume de leurs corps mêlés, et qu'ils rejettent en l'air au milieu de sifflements. » C'est Pline lui-même qui l'a dit ! Tu ne vas pas aussi traiter Pline de fumiste, j'espère? En voilà un client ! Se méfier de moi, alors que j'ai tous mes diplômes de vieux Druide, toutes mes patentes, tous mes brevets, tous mes certificats signés par Pline et par Chateaubriand. Quel culot ! Non, vrai, tu en trouveras des vieux Druides de mon espèce, authentiques, de l'époque, avec leur patine ancienne et leur barbe séculaire ! Moi, un fumiste ! moi qui possède toutes les traditions et qui jongle avec les coutumes d'antan ! Veux-tu que je te danse le pas du vieux Druide, tel que je l'ai dansé devant Jules César? Le veux-tu? »

Et sans attendre la réponse, le vieillard, jetant son bâton, se mit à esquisser des entrechats fantaisistes et des gigues échevelées avec une souplesse tout à fait extraordinaire. Et c'était le spectacle le plus cocasse que de le voir sauter et tourniquer, le dos ployé, les bras ballants, les jambes fusant à droite et à gauche, de dessous la tunique, la barbe suivant les évolutions du corps qui se trémoussait, tandis que la voix chevrotante annonçait successivement les diverses reprises :

« Le pas du vieux Druide ou les Délices de Jules César. Ohé !... La danse du gui sacré, vulgairement appelée danse de Saint-Guy !... La valse des œufs de serpent, avec musique de Pline... Ohé ! ohé ! plus de spleen !... La Vorska, ou tango des trente cercueils !... L'hymne du prophète rouge ! Alléluia ! Alléluia ! Gloire au prophète ! »

Quelques moments encore il continua ses bonds endiablés, puis, brusquement, il s'arrêta devant Vorski, et, gravement :

« Assez de bavardage ! Parlons sérieusement. Je suis chargé de te remettre la Pierre-Dieu. Maintenant que tu es convaincu, es-tu prêt à prendre livraison de la marchandise? »

Les trois complices étaient absolument ahuris. Vorski ne savait que faire, impuissant à comprendre ce que c'était que ce damné personnage.

« Eh ! fichez-moi la paix ! s'écria-t-il avec colère. Que voulez-vous? Quel est votre but?

— Comment, mon but? Mais je viens de te le dire : te remettre la Pierre-Dieu.

— Mais de quel droit? A quel titre? »

Le vieux Druide hocha la tête.

« Oui, je saisis la chose... ça ne se passe pas du tout comme tu croyais. Evidemment, n'est-ce pas? tu arrives ici tout frétillant, heureux et fier de l'œuvre accomplie. Juge un peu... de la fourniture pour trente cercueils, quatre femmes en croix, des naufrages, du sang plein tes mains, des crimes plein tes poches. Tout ça, ce n'est pas de la petite bière, et tu t'attendais à une réception imposante, avec cérémonie officielle, pompes solennelles, chœurs antiques, théories d'eubages et de bardes, ostensoirs, sacrifices humains, enfin du chichi, le grand jeu gaulois !... Et, au lieu de cela, un pauvre diable de Druide qui roupille dans un coin et qui t'offre tout crûment la marchandise. Quelle chute, messeigneurs ! Que veux-tu, Vorski? on fait ce qu'on peut et chacun agit selon ses moyens. Je ne roule pas sur l'or, moi, et je t'ai déjà avancé, outre le blanchissage, de quelques tuniques blanches, treize francs quarante pour feux de bengale, jets de flammes, et tremblement de terre nocturne. »

Vorski tressauta, hors de lui, comprenant soudain. « Qu'est-ce que vous dites ? Comment ! c'était...

— Pour sûr que c'était moi ! Qui voulais-tu que ce fût? Saint-Augustin? A moins que tu n'aies supposé une intervention divine et qu'hier soir, dans l'île, les dieux aient pris soin de t'envoyer un archange vêtu d'une tunique blanche pour te conduire au chêne creux !... Vraiment, tu exagères. »

Vorski serra les poings. Ainsi l'homme vêtu de blanc, qu'il avait poursuivi la veille, n'était autre que cet imposteur !

« Ah ! gronda-t-il, je n'aime pas beaucoup qu'on se paye ma tête !

— Qu'on se paye ta tête ! s'écria le vieillard. Tu en as de bonnes, mon petit. Et qui donc m'a traqué comme une bête fauve, que j'en étais à bout de souffle? Et qui donc m'a collé deux balles dans ma tunique numéro un? En voilà un client ! Ça m'apprendra à faire le zèbre !

— Assez, assez, proféra Vorski, exaspéré. Assez ! Pour la dernière fois qu'est-ce que vous me voulez?

— Je m'esquinte à te le dire. Je suis chargé de te remettre la Pierre-Dieu.

— Chargé par qui ?

— Ah ! ça, je n'en sais fichtre rien, par exemple ! J'ai toujours vécu avec cette idée qu'il apparaîtrait un jour à Sarek un nommé Vorski, prince germain, qui abattrait ses trente victimes, et à qui je devais faire un signal convenu lorsque sa trentième victime rendrait le dernier soupir. Alors, comme je suis esclave de la consigne, j'ai préparé mon petit baluchon, j'ai acheté, chez un quincaillier de Brest, deux feux de bengale à trois francs soixante-quinze centimes pièce, plus quelques pétards de choix, et, à l'heure dite, je me perchais dans mon observatoire, un rat de cave à la main, tout prêt. Quand tu as gueulé, du haut de ton arbre: « Elle est morte ! Elle est morte ! » j'ai pensé que c'était le bon moment, j'ai allumé mes bengales, et, avec mes pétards, j'ai secoué les entrailles de la terre. Voilà. Tu est fixé. »

Vorski avança, les poings levés. Ce flux de paroles, ce flegme imperturbable, cette faconde, cette voix goguenarde et tranquille, tout cela le mettait hors de lui.

« Un mot de plus, et je t'assomme, cria-t-il. J'en ai assez !

— T'appelles-tu Vorski?

— Oui, et après?

— Es-tu prince germain?

— Oui, oui, et après?

— As-tu abattu tes trente victimes?

— Oui ! oui ! oui !

— Eh bien ! alors tu es mon homme. J'ai une Pierre-Dieu à te remettre, je te la remettrai, coûte que coûte. C'est comme ça que je suis, moi. Il faut que tu la bouffes, ta pierre à miracles.

— Mais je m'en moque de la Pierre-Dieu ! hurla Vorski en trépignant. Et je me moque de toi. Je n'ai besoin de personne. La Pierre-Dieu ! Mais je l'ai, elle est à moi, je la possède.

— Montre voir.

— Et ça, qu'est-ce que c'est? fit Vorski en sortant de sa poche la petite bille trouvée dans le pommeau.

— Ça ? demanda le vieillard d'un air surpris. Où as-tu pêché ça?

— Dans le pommeau de ce sceptre, que j'ai eu l'idée de dévisser.

— Et qu'est-ce que c'est?

— C'est un fragment de la Pierre-Dieu.

— Tu es fou.

— Alors, qu'est-ce que c'est, selon toi?

— Ça, c'est un bouton de culotte.

— Hein?

— Un bouton de culotte.

— La preuve?

— Un bouton de culotte dont la tige est cassée, un bouton de culotte comme en emploient les nègres du Sahara. J'en ai toute une parure.

— La preuve, sacrédieu !

— C'est moi qui l'y ai mis.

— Pourquoi faire?

— Pour remplacer la pierre précieuse, que Maguennoc avait chipée, celle qui l'a brûlé, et qui l'a forcé à se couper la main. »

Vorski se tut. Il était désorienté. Il ne savait plus quel parti prendre et quelle conduite, tenir à l'égard de ce singulier adversaire.

Le vieux Druide se rapprocha de lui, et, doucement, d'un air paternel :

« Non, vois-tu, mon petit, tu n'en sortiras pas sans moi. Moi seul ai la clef de la serrure et le mot du coffre. Pourquoi hésites-tu?

— Je ne vous connais pas.

— Enfant ! Si je te proposais quelque chose d'indélicat et qui soit incompatible avec ton honneur, je comprendrais tes scrupules. Mais mon offre est de celles qui ne sauraient froisser la conscience la plus chatouilleuse. Hein? ça colle? Non? Pas encore? Mais, par Teutatès, qu'est-ce qu'il te faut, incrédule Vorski? Un miracle, peut-être? Seigneur, pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt? Mais des miracles, j'en ponds treize à la douzaine. Tous les matins, en prenant mon café au lait, j'accomplis mon petit miracle. Pense donc, un Druide ! Des miracles? mais j'en ai plein ma boutique. Je ne sais plus où m'asseoir. Qu'est-ce que tu préfères? Rayon de résurrection? Rayon des cheveux qui repoussent? de l'avenir dévoilé? Tu n'as que l'embarras du choix. Tiens, à quelle heure ta trentième victime a-t-elle exhalé son dernier soupir?

— Est-ce que je sais !

— Onze heures cinquante-deux. Ton émotion fut si forte que ta montre en a été arrêtée. Regarde. »

C'était absurde. Le choc produit par l'émotion n'a aucun effet sur la montre de celui qui a subi cette émotion. Cependant, malgré lui, Vorski tira sa montre : elle marquait onze heures cinquante-deux. Il essaya de la remonter, elle était cassée.

Le vieux Druide, sans lui laisser le temps de reprendre haleine, continua :

« Ça t'épate, hein? Rien de plus simple, cependant, et de plus facile pour un Druide un peu à la hauteur. Un Druide voit l'invisible. Bien plus, il le fait voir à qui ça lui chante. Vorski, veux-tu voir ce qui n'existe pas? Quel est ton nom? Je ne parle pas de ton nom de Vorski, mais de ton vrai nom, du nom de ton papa?

— Silence là-dessus, commanda Vorski. C'est un secret que je n'ai révélé à personne.

— Alors, pourquoi l'écris-tu?

— Je ne l'ai jamais écrit.

— Vorski, le nom de ton père est inscrit au crayon rouge, à la page quatorze du petit carnet que tu portes sur toi. Regarde. »

Machinalement, comme un automate dont les gestes sont réglés par une volonté étrangère, Vorski sortit de la poche intérieure de son gilet un portefeuille qui contenait un cahier de pages blanches cousues ensemble. Il les feuilleta jusqu'à la quatorzième, puis marmotta avec un effroi inexprimable :

« Est-ce possible! qui a écrit cela? Et vous connaissez ce qui est écrit?...

— Veux-tu que je te le prouve?

— Silence encore une fois! Je vous défends...

— A ta guise, mon vieux. Moi, ce que j'en fais, c'est pour t'édifier. Et ça me coûte si peu! Quand je commence à opérer des miracles, je ne peux plus m'arrêter. Encore un, histoire de rigoler. Tu portes à ton cou, sous ta chemise, au bout d'une chaînette d'argent, un médaillon?

— Oui, fit Vorski dont les yeux brillaient de fièvre.

— Ce médaillon forme un cadre, vide de la photographie qu'il encerclait autrefois?

— Oui, oui... un portrait représentant...

— Représentant ta mère, je le sais, et que tu as perdu.

— Que j'ai perdu l'an dernier.

— Dis plutôt que *tu crois* l'avoir perdu, ce portrait.

— Allons donc! le médaillon est vide.

— *Tu crois* qu'il est vide. Il ne l'est pas. Regarde.

Toujours d'un mouvement mécanique, les yeux écarquillés, Vorski défit le bouton de sa chemise et tira la chaînette. Le médaillon apparut. Il y avait dans un cercle d'or un portrait de femme.

« C'est elle... c'est elle... murmura-t-il, bouleversé.

— Pas d'erreur?

— Non.

— Alors, que dis-tu de tout cela, hein? C'est pas du chiqué... c'est pas du battage. Le vieux Druide est un type d'attaque, et tu vas le suivre, n'est-ce pas?

— Oui. »

Vorski était vaincu. Cet homme le subjuguait. Ses instincts superstitieux, ses croyances ataviques aux puissances mystérieuses, sa nature inquiète et déséquilibrée, tout lui imposait une soumission absolue. Sa défiance persistait, mais ne l'empêchait pas d'obéir. Il demanda :

« Est-ce loin?

— A côté. Dans le grand salon. »

Otto et Conrad avaient écouté le dialogue en témoins abasourdis. Conrad essaya de protester. Mais Vorski lui ferma la bouche.

« Si tu as peur, va-t'en. Du reste, — et il ajouta ces mots avec affectation, — du reste, nous ne marchons que le revolver au poing. A la moindre alerte, feu.

— Feu sur moi? ricana le vieux Druide.

— Feu sur n'importe quel ennemi.

— Eh bien, passe le premier, feu Vorski. »

Et comme l'autre se rebiffait, il éclata de rire.

« Feu Vorski... tu n'as pas l'air de trouver ça drôle? Oh! moi non plus, d'ailleurs... Seulement, il faut bien s'amuser... Eh bien, quoi, tu ne passes pas? »

Il les avait amenés tout au bout de la crypte, dans une masse d'ombre où la lanterne leur montra une fente creusée au pied de la muraille et qui s'enfonçait en descendant.

Après une hésitation, Vorski passa. Il dut ramper à genoux et sur les mains dans ce couloir étroit et tortueux, d'où il déboucha, une minute plus tard, au seuil d'une grande salle.

Les autres le rejoignirent. Le vieux Druide déclara solennellement :

« La salle de la Pierre-Dieu. »

Elle était profonde et majestueuse, pareille, comme dimensions et comme

forme, à l'esplanade au-dessous de laquelle elle s'étendait. Le même nombre de pierres debout, qui semblaient les colonnes d'un temple immense, se dressaient aux mêmes endroits et composaient les mêmes alignements que les menhirs, de l'esplanade — pierres taillées de la même façon à coups de hache ignorante et sans nul souci d'art ou de symétrie. Le sol était fait de dalles énormes et irrégulières, coupées par un système de rigoles et sur lesquelles s'étalaient, venus d'en haut et distants les uns des autres, des cercles de lumière éclatante.

Au centre, sous le jardin de Maguennoc, un échafaud de pierres sèches s'élevait, haut de quatre ou cinq mètres. Là-dessus un dolmen aux deux jambes robustes portait une table de granit en forme d'ovale allongé.

« C'est *elle?* » articula Vorski d'une voix étranglée. Sans répondre directement, le vieux Druide prononça :

« Qu'en dis-tu? Ils avaient le chic pour construire, nos ancêtres? Et quelle ingéniosité! Quelles précautions contre les regards indiscrets et contre toutes les recherches profanes. Sais-tu d'où vient la lumière? Car nous sommes dans les entrailles de l'île, et pas de fenêtres sur l'espace. La lumière vient des menhirs supérieurs, lesquels sont percés du haut en bas d'un canal qui va en s'évasant et qui dispense la clarté à pleins flots. A midi, avec le soleil, c'est féerique. Toi qui es un artiste, tu hurlerais d'admiration.

— C'est bien *elle*, alors? répéta Vorski.

— En tout cas, c'est une pierre sacrée, affirma le vieux Druide, impassible, puisqu'elle dominait le lieu des sacrifices souterrains, les plus importants de tous. Mais il y en a une autre en-dessous, que protège le dolmen, et que tu ne vois pas d'ici, et c'est sur elle que l'on immolait les victimes de choix. Le sang coulait de l'échafaud et s'en allait par toutes ces rigoles jusqu'aux falaises, jusqu'à la mer. »

Vorski demanda, de plus en plus agité.

« Alors, c'est celle-là? Avançons.

— Pas besoin de bouger, dit le vieillard avec un calme horripilant, ce n'est pas encore celle-là. Il y en a une troisième, et, cette troisième, pour l'apercevoir, il te suffit de relever un peu la tête.

— Où? vous êtes sûr que c'est elle.

— Parbleu! Regarde bien... au-dessus de la table supérieure, oui, dans la voûte même qui forme le plafond et qui semble une mosaïque de grandes dalles... N'est-ce pas? tu la reluques d'ici? une dalle qui fait bande à part... allongée comme la table inférieure et taillée comme elle... On dirait les deux sœurs... Mais il n'y en a qu'une de bonne, ayant la marque de fabrique... »

Vorski était déçu. Il s'attendait à une présentation plus compliquée, à une cachette plus mystérieuse.

« La Pierre-Dieu, cela? dit-il, mais elle n'a rien de particulier.

— De loin, non, mais de près, tu verras... Il y a des veines de couleur, des filons rutilants, un grain spécial... enfin quoi, la Pierre-Dieu. D'ailleurs, elle ne vaut pas tant par sa matière que par ses propriétés miraculeuses.

— De quels miracles s'agit-il? questionna Vorski.

— Elle donne mort ou vie, comme tu sais, et elle donne bien d'autres choses.

— Lesquelles?

— Fichtre! tu m'en demandes trop. Je n'en sais rien, moi.

— Comment! vous ignorez... »

Le vieux Druide se pencha et, en confidence :

« Ecoute, Vorski, je t'avouerai que je me suis un peu vanté, et que mon rôle, tout en étant d'une importance capitale, — gardien de la Pierre-Dieu, c'est un poste de première ligne, — que mon rôle est limité par une puissance en quelque sorte supérieure à la mienne.

— Quelle puissance?

— Celle de Velléda. »

Vorski l'observa, de nouveau inquiet.

« Velléda?

— Ou du moins, celle que j'appelle Velléda, la dernière Druidesse, et dont je ne connais pas le vrai nom.

— Où se trouve-t-elle?

— Ici.

— Ici?

— Oui, sur la pierre du sacrifice. Elle dort.

— Comment! elle dort.

— Elle dort depuis des siècles, depuis toujours. Moi, je ne l'ai jamais vue qu'endormie, d'un sommeil chaste et paisible. Comme la Belle au bois dormant, Velléda attend celui que les dieux ont désigné pour la réveiller, et celui-là...

— Celui-là?



« AH ! ÇA MAIS, C'EST DONC TOI, VORSKI ? COMMENT VAS-TU ? » (p. 32.)

— Celui-là c'est toi, Vorski. »

Vorski fronça les sourcils. Qu'est-ce que c'était que cette histoire invraisemblable? et où donc voulait en venir l'énigmatique personnage?

Le vieux Druide continua :

« Ça te chiffonne, on dirait? Voyons, c'est pas une raison parce que tu as les mains rouges et trente cercueils sur le dos pour que tu n'aies pas le droit d'être promu prince Charmant. Tu es trop modeste, mon petit. Tiens, veux-tu que je te dise quelque chose? Velléda est merveilleusement belle, mais d'une beauté surhumaine. Ah! mon gaillard, tu t'allumes? Non? pas encore? »

Vorski hésitait. Vraiment il sentait le danger grandir autour de lui, et monter comme une vague qui s'enfle et qui va déferler. Mais le vieillard ne lâchait pas prise.

« Un dernier mot, Vorski, — et je te parle bas pour que tes compagnons ne m'entendent point, — lorsque tu as enveloppé ta mère dans un linceul, tu lui as laissé à l'index, selon sa volonté formelle, une bague qui ne la quittait jamais, bague magique, faite d'une grosse turquoise qu'entourait un rang de petites turquoises serties dans des gaines d'or. Est-ce que je me trompe?

— Non, souffla Vorski, bouleversé, non, mais j'étais seul, et c'est un secret que personne n'a connu...

— Vorski, si cette bague se trouve à l'index de Velléda, auras-tu confiance? et croiras-tu que, du fond de sa tombe, ta mère ait délégué Velléda pour te recevoir et pour te remettre elle-même la pierre miraculeuse? »

Vorski marchait déjà vers le tumulus. Rapidement, il monta les premières marches. Sa tête dépassa le niveau de la plate-forme.

« Ah ! fit-il en chancelant, la bague... la bague est à son doigt. »

Entre les deux piliers du dolmen, étendue sur la table du sacrifice et recouverte jusqu'aux pieds d'une robe immaculée, la Druidesse reposait. Son buste et son visage étaient tournés de l'autre côté, et un voile ramené sur son front cachait ses cheveux. Son beau bras, presque nu, pendait le long de la table. L'index portait une bague de turquoise.

« C'est bien la bague maternelle? dit le vieux Druide.

— Oui, sans aucun doute. »



Vorski en hâte avait traversé l'espace qui le séparait du dolmen, et, courbé, presque agenouillé, il examinait les turquoises.

« Le nombre y est... l'une d'elle est fendue... une autre disparaît à moitié sous la feuille d'or qu'on a rabattue.

— Ne prends pas tant de précautions, dit le vieillard, elle n'entend pas, et ta voix ne peut la réveiller. Relève-toi, plutôt, et passe ta main légèrement sur son front. C'est la caresse magnétique qui doit la sortir de sa torpeur. »

Vorski se releva. Il hésitait cependant à toucher cette femme. Elle lui inspirait une crainte et un respect insurmontables.

« N'approchez pas, vous deux, dit le vieux Druide à Otto et à Conrad. Les yeux de Velléda, en s'ouvrant, ne doivent se poser que sur Vorski et n'être frappés par aucun autre spectacle... Eh bien, Vorski, tu as peur?

— Je n'ai pas peur.

— Seulement, tu n'es pas dans ton assiette. C'est plus facile d'assassiner que de ressusciter, hein? Allons, un peu de biceps! Ecarte son voile et touche son front. La Pierre-Dieu est à ta portée. Agis, et tu es maître du monde. »

Vorski agit. Debout contre l'autel du sacrifice, il dominait la druidesse. Il se pencha sur le buste immobile. La tunique blanche s'élevait et s'abaissait au rythme régulier de la respiration. D'une main indécise, il écarta le voile, puis s'inclina davantage afin que son autre main pût effleurer le front découvert.

Mais, à ce moment, son geste demeura pour ainsi dire en suspens, et il resta là sans bouger, comme un homme qui ne comprend pas et qui cherche vainement à comprendre.

« Eh bien, quoi, mon gros, s'écria le Druide, tu as l'air médusé. Encore du grabuge? Quelque chose qui ne va pas? Faut-il que je t'aide? »

Vorski ne répondit pas. Il regardait éperdument, avec une expression de stupeur et d'effroi qui se changeaient peu à peu en une folle épouvante. Des gouttes de sueur découlèrent de son crâne. Ses yeux hagards semblaient contempler la plus horrible des visions.

Le vieillard éclata de rire.

« Jésus-Marie, que tu es laid! Pourvu que la dernière Druidesse ne soulève pas ses divines paupières et n'aperçoive pas ton affreuse binette! Dormez, Velléda. Dormez votre pur sommeil sans rêves. »

Vorski mâchonnait des paroles inachevées où grondait une colère croissante. A coups d'éclairs, une partie de la vérité l'illuminait. Un mot lui montait aux lèvres, qu'il refusait de prononcer, comme s'il avait peur en le prononçant, de donner la vie à un être qui n'était plus, à cette femme morte, oui, morte, bien qu'elle respirât, et qui ne pouvait pas ne pas être morte, puisqu'il l'avait tuée. A la fin, cependant, et malgré lui, il articula, et chaque syllabe lui coûtait d'intolérables souffrances :

« Véronique... Véronique...

— Tu trouves donc qu'elle lui ressemble? ricana le vieux Druide. Ma foi, peut-être as-tu raison... il y a un air de famille... Hein! si tu n'avais pas mis l'autre en croix de tes propres mains, et si tu n'avais pas recueilli toi-même son dernier soupir, tu serais prêt à jurer que les deux femmes ne font qu'une même et unique personne et que Véronique d'Hergemont est vivante, et qu'elle n'est même pas blessée... pas même une cicatrice... pas seulement la marque des cordes autour des poignets... Mais regarde donc, Vorski, quel visage paisible! quelle sérénité réconfortante! Ma parole, je commence à croire que tu t'es trompé et que tu as mis en croix une autre femme! Réfléchis... Allons bon! voilà que tu t'en prends à moi! Venez à mon secours, ô Teutatès. Le prophète va me démolir. »

Vorski s'était redressé, et maintenant faisait face au vieux Druide. Sa figure, façonnée pour la haine et la rage, n'avait jamais sûrement exprimé plus de haine et de rage... Le vieux Druide n'était pas seulement l'homme qui, depuis une heure, se jouait de lui comme d'un enfant, il était l'homme qui avait accompli l'œuvre la plus extraordinaire, et qui lui apparaissait soudain comme l'ennemi le plus implacable et le plus dangereux. D'un tel homme, il fallait se débarrasser sur-le-champ, puisque l'occasion s'en présentait.

« Je suis cuit, dit le vieillard. A quelle sauce vas-tu me manger? Non d'une bique, quel ogre!... Au secours!... à l'assassin! Oh! les doigts de fer qui vont m'étrangler! A moins que ce ne soit le poignard? ou bien la corde? Non, c'est le revolver. J'aime mieux ça, c'est plus propre. Vas-y, Alexis. Sur sept balles,

deux ont déjà troué ma tunique numéro un. Reste cinq. Vas-y, Alexis. »

Chaque parole exaspérait la colère de Vorski. Il avait hâte d'en finir, et il commanda :

« Otto... Conrad... vous êtes prêts?... »

Il tendit le bras. Les deux acolytes braquèrent également leurs armes. A quatre pas devant eux, le vieillard demandait grâce en riant.

« Je vous en prie, mes bons messieurs, ayez pitié d'un pauvre diable... Je ne recommencerai plus... Je serai sage comme une... image... Mes bons messieurs... » Vorski répéta :

« Otto... Conrad... attention!... Je compte... Une... deux... trois... Feu! »

Les trois détonations retentirent à la fois. Le Druide fit une pirouette, puis se remit d'aplomb, vis-à-vis de ses adversaires et cria, d'une voix tragique :

« Touché! Traversé de part en part! C'est la mort sans phrases!... Capout, le vieux Druide!... Funeste dénouement! Ah! le pauvre vieux Druide qui aimait tant bavarder!

— Feu! hurla Vorski. Mais tirez donc, imbéciles! Feu!

— Feu! Feu! répétait le Druide. Pan! pan! Pan! pan! Mouche au cœur!... Double mouche!... Triple mouche! A toi, Conrad, pan! pan!... A toi, Otto. »

Les détonations crépitaient et se répercutaient dans la grande salle sonore. Les complices se démenaient devant leur cible, ahuris et furieux, tandis que l'invulnérable vieillard dansait et gigotait, tantôt presque accroupi, tantôt bondissant avec une agilité stupéfiante.

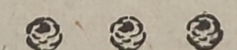
« Crebleu, ce que l'on rigole au fond des cavernes! Et ce que t'es bête, mon Vorski! Sacré prophète, va! Quelle couche! Non, mais comment as-tu pu avaler tout ça? les feux de bengale! les pétards, et puis le bouton de culotte! et puis la bague de ta vieille mère! Bougre de veau! Quelle pochetée! »

Vorski s'arrêta. Il comprenait que les trois revolvers avaient été déchargés, mais comment? Par quel prodige inouï? Qu'y avait-il au fond de toute cette aventure fantastique? Quel était ce démon qui se dressait en face de lui?

Il jeta son arme inutile et regarda le vieillard. Allait-il l'empoigner, l'étouffer entre ses bras? Il regarda aussi la femme, prêt à se jeter sur elle. Mais, visiblement, il ne se sentait pas de taille à affronter plus longtemps ces deux êtres bizarres qui lui paraissaient situés en dehors du monde et de la réalité.

Alors, rapidement, il tourna sur lui-même et, appelant ses acolytes, il reprit le chemin des cryptes, poursuivi par les quolibets du vieux Druide :

« Allons, bon! voilà qu'il se trotte! Et la Pierre-Dieu, que veux-tu que j'en fasse? Non, mais ce qu'il détale! T'as donc le feu au derrière? Taïaut! Taïaut! Va donc, eh! prophète... »



V

LA SALLE DES SACRIFICES SOUTERRAINS.

Vorski n'avait jamais eu peur, et peut-être, en prenant la fuite, n'obéissait-il pas à un sentiment de peur réelle. Mais il ne savait plus ce qu'il faisait. Dans l'effarement de son cerveau c'était un tourbillon d'idées contradictoires et incohérentes où dominait l'intuition d'une défaite irrémédiable et, en quelque manière, surnaturelle.

Croyant aux sortilèges et aux prodiges, il avait l'impression que l'homme du Destin qu'était Vorski se trouvait déchu de sa mission et remplacé par un nouvel élu du Destin. Il y avait, l'une en face de l'autre, deux forces miraculeuses, l'une émanant de lui, Vorski, l'autre émanant du vieux Druide, et la seconde absorbait la première. La résurrection de Véronique, la personnalité du vieux Druide, les discours, les plaisanteries, les pirouettes, les actes, l'invulnérabilité de ce personnage funambulesque, tout cela lui semblait magique et fabuleux, et créait, dans ces cavernes des temps barbares, une atmosphère spéciale qui le détraquait et l'étouffait.

Il avait hâte de remonter à la surface de la terre. Il voulait respirer et voir. Et ce qu'il voulait voir, avant tout, c'était l'arbre dénudé de branches auquel il avait attaché Véronique et sur lequel Véronique avait expiré.

« Car elle est bien morte, grinçait-il, en rampant au creux de l'étroit passage qui communiquait avec la troisième et la plus grande des cryptes... Elle est bien morte... Je sais ce que c'est que la mort... La mort, j'ai tenu ça souvent entre mes mains et je ne m'y trompe pas. Alors, comment ce démon a-t-il pu la ressusciter? »

Il s'arrêta brusquement près du billot où il avait ramassé le sceptre.

« A moins que... » dit-il.

Conrad qui le suivait, s'écria :

« Dépêchez-vous donc au lieu de bavarder. »

Vorski se laissa entraîner, mais, tout en marchant, il continuait :

« Veux-tu que je te dise mon idée, Conrad? Eh bien, la femme qu'on nous a montrée et qui dormait, ce n'était pas *elle*. Vivait-elle seulement, celle-là? Ah! ce vieux sorcier est capable de tout. Il aura modelé quelque image... une poupée de cire à laquelle il aura donné la ressemblance.

— Vous êtes fou. Marchez donc!

— Je ne suis pas fou. Cette femme ne vivait pas. Celle qui est morte sur l'arbre est bien morte. Et tu la retrouveras là-haut, je t'en réponds. Des miracles, oui, mais pas un tel miracle!... »

N'ayant plus leur lanterne, les trois complices se heurtaient aux murs et aux pierres droites. Leurs pas résonnaient de voûte en voûte. Conrad ne cessait de grogner.

« Je vous avais prévenu... il fallait lui casser la tête. »

Otto, lui, se taisait, essoufflé par la course.

Ils arrivèrent ainsi, en tâtonnant, au vestibule qui précédait la crypte d'entrée, et ils furent assez surpris de constater que cette première salle était obscure, bien que le passage qu'ils y avaient creusé à la partie supérieure, sous les racines du chêne mort, eût dû répandre une certaine clarté...

« C'est bizarre, dit Conrad.

— Bah! répliqua Otto, il s'agit seulement de trouver l'escalier qui s'accroche au mur. Tiens, j'y suis. voilà une marche... et puis la suivante... »

Il escalada ces marches, mais presque aussitôt fut arrêté.

« Pas moyen d'avancer... on dirait qu'il y a eu un éboulement.

— Impossible! objecta Vorski. D'ailleurs, attends... j'oubliais... j'ai mon briquet. »

Il alluma ce briquet, et un même cri de colère leur échappa à tous les trois : tout le haut de l'escalier et la moitié de la salle étaient ensevelis sous un amas de pierres et de sable, au milieu duquel avait glissé le tronc du chêne mort. Aucune chance de fuite ne leur restait.

Vorski eut un moment de défaillance et s'écroula sur les marches.

« Nous sommes fichus... C'est ce damné vieillard qui a combiné cela... ce qui prouve qu'il n'est pas seul. »

Il se lamenta, déraisonnant, et sans forces pour continuer une lutte trop inégale. Mais Conrad se fâcha :

« Mais, enfin, je ne vous reconnais plus, Vorski.

— Il n'y a rien à faire contre ce bonhomme-là.

— Rien à faire? Il y a d'abord, ce que je vous ai répété vingt fois, à lui tordre le cou. Ah ! si je ne m'étais pas retenu !...

— Tu n'aurais même pas pu y toucher. Est-ce que nos balles l'ont atteint?

— Nos balles... nos balles... murmura Conrad... tout ça est rudement louche. Passez-moi votre briquet... j'ai un autre revolver qui vient du Prieuré et que j'avais chargé moi-même hier matin. Je vais bien voir. »

Il examina l'arme et ne tarda pas à se rendre compte que les sept cartouches logées dans le barillet avaient été remplacées par sept cartouches sans balles et qui, naturellement, ne pouvaient tirer qu'à blanc.

« Voilà toute l'explication, dit-il, et votre vieux Druide n'a rien d'un sorcier. Si nos revolvers avaient été réellement chargés, on l'abattait comme un chien. »

Mais l'explication redoubla l'effarement de Vorski.

« Et comment les aurait-il déchargés? A quelle minute a-t-il pu prendre nos armes dans nos poches, puis les remettre après les avoir rendues inoffensives? Je n'ai pas quitté mon revolver un instant.

— Moi non plus, avoua Conrad.

— Et je défie qu'on y touche sans que je m'en aperçoive. Alors?... Alors, n'est-ce pas la preuve que ce démon-là jouit d'une puissance particulière? Quoi ! il faut voir les choses telles qu'elles sont. C'est un homme qui a des secrets à lui... et il dispose de moyens... de moyens.. »

Conrad haussa les épaules.

« Vorski, cette affaire vous a démoli... Vous touchiez au but, et vous lâchez tout au premier obstacle. Vous n'êtes plus qu'une loque. Eh bien, moi, je ne baisse pas la tête comme vous. Fichus? et pourquoi? S'il nous poursuit, nous sommes trois.

— Il ne viendra pas. Il nous laissera ici, et il nous enfermera comme dans un terrier sans issue.

— Alors, s'il ne vient pas, je retourne là-bas, moi ! J'ai mon couteau, ça suffit.

— Tu as tort, Conrad.

— En quoi ai-je tort? Je vaux un autre homme, surtout ce vieux-là, et il n'a pour l'aider qu'une femme endormie.

— Conrad, ce n'est pas un homme, et, elle, ce n'est pas une femme. Méfie-toi.

— Je me méfie, mais je marche.

— Tu marches... tu marches... mais quel est ton plan?

— Je n'ai pas de plan. Ou plutôt, je n'en ai qu'un, qui est de supprimer ce bonhomme-là.

— Tout de même, fais attention... Ne l'attaque pas de front, mais tâche de le surprendre...

— Parbleu ! dit Conrad, en s'en allant, je ne suis pas assez bête pour m'offrir à ses coups. Soyez tranquille, je le tiens, le bougre ! »

L'audace de Conrad réconforta Vorski.

« Après tout, dit-il quand son complice fut parti, il a raison. Si ce vieux Druide ne nous a pas poursuivis, c'est qu'il a d'autres idées en tête. Il ne s'attend sûrement pas à un retour offensif, et Conrad peut fort bien le surprendre. Qu'en dis-tu, Otto? »

« Il n'y a qu'à patienter, » dit Otto.

Un quart d'heure s'écoula. Vorski reprenait de plus en plus son aplomb. Il avait fléchi par réaction, après des espoirs trop grands suivis d'une déception trop lourde, et aussi parce que l'ivresse provoquait chez lui de la lassitude et de l'abattement. Mais le désir de combat le surexcitait de nouveau, et il tenait à en finir avec son adversaire.

« Qui sait même, disait-il, si Conrad ne l'a déjà pas mis hors de combat?... »

Il passait maintenant à une confiance exagérée, qui témoignait de son déséquilibre, et tout de suite il voulut repartir.

« Allons, Otto, c'est la fin du voyage. Un vieux bonhomme à supprimer, et ça y est. Tu as ton poignard? Inutile, d'ailleurs. Mes deux mains suffiront.

— Et s'il a des amis, ce Druide?

— Nous verrons bien. »

Il reprit encore une fois le chemin des cryptes, avançant avec précaution, et surveillant le débouché des passages qui communiquaient de l'une à l'autre. Aucun bruit ne parvenait jusqu'à eux. La lueur de la troisième crypte les guidait.

« Conrad a dû réussir, remarqua Vorski, sans quoi il n'aurait pas engagé la lutte et se serait replié vers nous. »

Otto approuva. « Evidemment, c'est bon signe de ne pas le voir. Le vieux Druide a dû passer un mauvais quart d'heure. Conrad est un gaillard. »

Ils entrèrent dans la troisième crypte. Les choses étaient à leur place, le spectre sur le billot, et le pommeau, que Vorski avait dévissé, un peu plus loin à terre. Mais, comme il jetait les yeux vers le trou d'ombre où dormait le vieux Druide, lors de leur arrivée, il fut stupéfait de revoir le bonhomme, non pas exactement au même endroit, mais entre le trou d'ombre et l'issue du couloir.

« Sacrédieu ! qu'est-ce qu'il fait? balbutia-t-il, déjà troublé par cette présence insolite. Non, mais on dirait qu'il dort ! »

Le vieux Druide semblait dormir en effet. Seulement pourquoi diable dormait-il dans cette attitude, à plat ventre, les bras allongés en croix, et le nez sur le sol?

Est-ce qu'un homme qui se défie, ou qui tout au moins sait qu'un danger peut l'atteindre, s'offre ainsi aux coups de l'ennemi? Et pourquoi, — le regard de Vorski perçait peu à peu les ténèbres de l'arrière crypte, — pourquoi la tunique blanche était-elle maculée de taches qui paraissaient rouges... qui étaient rouges. Aucun doute n'était possible. Pourquoi

Otto dit à voix basse :

« Il a une drôle de pose. »

Vorski avait la même pensée, et il précisa :

« Oui, une pose de cadavre.

— Une pose de cadavre, approuva Otto. Le mot est exact. »

Après un instant, Vorski recula d'un pas.

« Oh ! fit-il, est-ce croyable?

— Quoi? demanda l'autre.

— Entre les deux épaules... regarde...

— Eh bien?

— Le couteau...

— Quel couteau? Celui de Conrad?

— Celui de Conrad, affirma Vorski... Le poignard de Conrad... je le reconnais.... planté droit entre les deux épaules. »

Et il ajouta frissonnant :

« Les taches rouges viennent de là... c'est du sang... du sang qui coule de cette blessure.

— En ce cas, observa Otto, il est mort?

— Il est mort... oui, le vieux Druide est mort... Conrad l'aura surpris, et il l'a tué... Le vieux Druide est mort ! »

Vorski resta indécis un assez long moment, prêt à se jeter sur le corps inerte et à le frapper à son tour. Mais il n'osait pas plus le toucher mort que vivant, et tout ce qu'il eut le courage de faire, ce fut de se précipiter et d'arracher l'arme hors de la plaie.

« Ah ! bandit, s'écria-t-il, tu as ce que tu mérites, et Conrad est un rude type. Conrad, sois sûr que je ne t'oublierai pas.

— Où peut-il être Conrad?

— Dans la salle de la Pierre-Dieu. Ah ! Otto, j'ai hâte de retrouver la femme que le vieux Druide avait placée là et de lui régler son compte, à elle aussi !

— Vous croyez donc que c'est une femme vivante? ricana Otto.

— Et bien vivante encore !... comme l'était le vieux Druide. Ce sorcier n'était qu'un charlatan qui pouvait avoir des trucs à lui, mais aucun pouvoir réel... La preuve, la voici !...

— Charlatan, soit, objecta le complice. Mais tout de même, par ses signaux, il vous a indiqué l'endroit de ces grottes. Or, dans quel but? Et que faisait-il ici? Connaissait-il vraiment le secret de la Pierre-Dieu, le moyen de la conquérir et son emplacement exact?

— Autant d'énigmes, tu as raison, dit Vorski, lequel préférait ne pas examiner de trop près les détails de l'aventure, mais autant d'énigmes qui trouveront leur solution d'elles-mêmes, et dont je ne me préoccupe pas pour l'instant, puisque ce n'est plus cet horripilant personnage qui me les pose. »

Pour la troisième fois, ils franchirent l'étroit couloir de communication. Vorski pénétra dans la grande salle en vainqueur, la tête haute et le regard assuré. Plus d'obstacles, plus d'ennemi. Que ce fût la Pierre-Dieu que l'on voyait suspendue entre les dalles de la voûte, ou que la Pierre-Dieu fût ailleurs, nul doute qu'il ne la découvrît. Restait cette femme mystérieuse qui avait l'apparence de Véronique, mais qui ne pouvait pas être Véronique et dont il allait démasquer la véritable personnalité.

« Si toutefois elle y est encore, murmura-t-il. Et je soupçonne fort qu'elle n'y est plus. Elle jouait son rôle dans les combinaisons obscures du vieux Druide, et le vieux Druide me croyant écarté... »

Il avança et monta quelques marches.

La femme était là.

Elle était là, couchée sur la table inférieure du dolmen, entourée de voiles

Otto approuva. « Evidemment, c'est bon signe de ne pas le voir. Le vieux Druide a dû passer un mauvais quart d'heure. Conrad est un gaillard. »

Ils entrèrent dans la troisième crypte. Les choses étaient à leur place, le spectre sur le billot, et le pommeau, que Vorski avait dévissé, un peu plus loin à terre. Mais, comme il jetait les yeux vers le trou d'ombre où dormait le vieux Druide, lors de leur arrivée, il fut stupéfait de revoir le bonhomme, non pas exactement au même endroit, mais entre le trou d'ombre et l'issue du couloir.

« Sacrédieu ! qu'est-ce qu'il fait? balbutia-t-il, déjà troublé par cette présence insolite. Non, mais on dirait qu'il dort ! »

Le vieux Druide semblait dormir en effet. Seulement pourquoi diable dormait-il dans cette attitude, à plat ventre, les bras allongés en croix, et le nez sur le sol?

Est-ce qu'un homme qui se défie, ou qui tout au moins sait qu'un danger peut l'atteindre, s'offre ainsi aux coups de l'ennemi? Et pourquoi, — le regard de Vorski perçait peu à peu les ténèbres de l'arrière crypte, — pourquoi la tunique blanche était-elle maculée de taches qui paraissaient rouges... qui étaient rouges. Aucun doute n'était possible. Pourquoi

Otto dit à voix basse :

« Il a une drôle de pose. »

Vorski avait la même pensée, et il précisa :

« Oui, une pose de cadavre.

— Une pose de cadavre, approuva Otto. Le mot est exact. »

Après un instant, Vorski recula d'un pas.

« Oh ! fit-il, est-ce croyable?

— Quoi? demanda l'autre.

— Entre les deux épaules... regarde...

— Eh bien?

— Le couteau...

— Quel couteau? Celui de Conrad?

— Celui de Conrad, affirma Vorski... Le poignard de Conrad... je le reconnais.... planté droit entre les deux épaules. »

Et il ajouta frissonnant :

« Les taches rouges viennent de là... c'est du sang... du sang qui coule de cette blessure.

— En ce cas, observa Otto, il est mort?

— Il est mort... oui, le vieux Druide est mort... Conrad l'aura surpris, et il l'a tué... Le vieux Druide est mort ! »

Vorski resta indécis un
ment, prêt à se jeter sur
et à le frapper à son tour
pas plus le toucher mort
tout ce qu'il eut le cou
fut de se précipiter et d'
hors de la plaie.

« Ah ! bandit, s'écria
tu mérites, et Conrad e
Conrad, sois sûr que je
— Où peut-il être Co
— Dans la salle de la
Otto, j'ai hâte de retro
que le vieux Druide avai
lui régler son compte, à
— Vous croyez donc
femme vivante? ricana O
— Et bien vivante enc
l'était le vieux Druide. Ce
qu'un charlatan qui pos
trucs à lui, mais aucun
La preuve, la voici !...
— Charlatan, soit, obj
plice. Mais tout de même
gnaux, il vous a indiqué
ces grottes. Or, dans quel
faisait-il ici? Connaissait-il
secret de la Pierre-Dieu, le
conquérir et son emplacem
— Autant d'énigmes,
Vorski, lequel préférait ne
de trop près les détails
mais autant d'énigmes qu
leur solution d'elles-mêmes
ne me préoccupe pas pour l'
que ce n'est plus cet hom
nage qui me les pose. »
Pour la troisième fois,
l'étroit couloir de communi
pénétra dans la grande sa
queur, la tête haute et le
Plus d'obstacles, plus d'e
fût la Pierre-Dieu que l'o
pendue entre les dalles de
que la Pierre-Dieu fût aille
qu'il ne la découvrît. Rest
mystérieuse qui avait l'app
ronique, mais qui ne pouvai
ronique et dont il allait
véritable personnalité.
« Si toutefois elle y est
mura-t-il. Et je soupçonne
n'y est plus. Elle jouait son
combinaisons obscures du
et le vieux Druide me croy
Il avança et monta quelq
La femme était là.
Elle était là, couchée sur
rieure du dolmen, entou

comme auparavant. Le bras ne pendait plus vers le sol. Il n'y avait que la main qui émergeât des voiles. Au doigt, la bague de turquoises.

Otto lui dit .

« Elle n'a pas bougé, elle dort toujours.

— Peut-être dort-elle, en effet, prononça Vorski. Je vais l'observer. Laisse-moi faire. »

Il approcha. Il n'avait pas lâché le couteau de Conrad, et peut-être est-ce cela qui lui donna l'idée de tuer, car son regard se baissa vers l'arme, et il sembla se rendre compte seulement alors qu'il la tenait et qu'il pouvait s'en servir.

Il n'était plus qu'à trois pas de la femme quand il s'aperçut que celui des deux poignets qui se trouvait découvert était tout meurtri et comme marbré de taches noires, lesquelles provenaient évidemment de l'étreinte des cordes. Or, le vieux Druide lui avait fait remarquer, une heure auparavant, que les poignets n'offraient aucune trace de meurtrissure !

Ce détail le bouleversa de nouveau, d'abord en lui prouvant que c'était bien la femme, mise en croix par lui, que l'on avait détachée et qui était sous ses yeux, et ensuite parce qu'il rentrait soudain dans le domaine des miracles. Tour à tour le bras de Véronique lui apparaissait sous deux aspects différents, bras de femme vivante et intacte, bras de victime inerte et torturée.

Sa main tremblante serra le poignard, s'y accrochant pour ainsi dire comme si c'était l'arme même du salut. Dans son esprit confus surgissait une fois de plus l'idée de frapper, non pas pour tuer, puisque cette femme devait être morte, mais pour frapper l'ennemi invisible qui s'acharnait après lui, et pour conjurer d'un seul coup tous les maléfices.

Il leva le bras. Il choisit la place. Sa figure prit son expression la plus sauvage et s'illumina de la joie du crime. Et brusquement il s'abattit et frappa, comme un fou, au hasard, dix fois, vingt fois, avec un déchaînement frénétique de tous ses instincts.

« Tiens meurs, bégayait-il... meurs encore... et que ce soit fini... Tu es le mauvais génie qui s'oppose à moi... et je t'anéantis... Meurs donc pour que je sois libre !... Meurs pour que je sois le seul maître !... »

Il s'arrêta, afin de reprendre son souffle. Il était exténué. Et tandis que ses yeux hagards contemplaient, sans le voir, l'affreux spectacle du corps lacéré, il eut l'impression étrange qu'une ombre s'interposait entre lui et la lumière du soleil qui descendait de l'ouverture supérieure.

« Sais-tu ce que tu me rappelles? » fit une voix.

Il fut interdit. Cette voix n'était point celle d'Otto. Et elle continua, pendant qu'il restait la tête baissée et tenant stupidement son poignard planté dans le corps de la morte.

« Sais-tu ce que tu me rappelles, Vorski? Tu me rappelles les taureaux de mon pays, — apprends que je suis espagnol et grand amateur de courses. Eh bien ! ces taureaux, quand ils ont embroché quelque pauvre vieux carcan hors d'usage, ils reviennent de temps à autre vers le cadavre, le retournent, l'embrochent encore, le tuent et le retuent sans cesse. Tu es comme eux, Vorski. Tu vois rouge. Pour te défendre contre l'ennemi vivant, tu t'acharnes après l'ennemi qui ne vit plus, et c'est la mort elle-même que tu t'efforces de tuer. Quelle brute tu fais ! »

Vorski leva la tête.

Un homme était debout devant lui, appuyé contre un des piliers du dolmen. Cet homme, de taille moyenne, assez mince, bien découplé, avait l'air encore jeune malgré ses cheveux grisonnants autour des tempes. Il portait une vareuse gros-bleu à boutons d'or et une casquette de marin à visière noire.

— Pas la peine de chercher, dit-il. Tu ne me connais pas. Don Luis Perenna, grand d'Espagne (1), seigneur de beaucoup de pays et prince de Sarek. Oui, ne t'étonne pas; prince de Sarek c'est un titre que je viens de m'offrir et auquel j'ai quelque droit. »

Vorski le regardait sans comprendre. L'homme poursuivit :

« Tu ne sembles pas très familier avec le nobiliaire espagnol. Pourtant, rappelle-toi... je suis le monsieur qui devait venir au secours de la famille d'Hergemont et des habitants de Sarek... celui que ton fils François attendait avec une foi si naïve... Hein? tu y es? Tiens, ton compagnon, le fidèle Otto, paraît se rappeler, lui... Mais peut-être mon autre nom te dirait quelque chose... Il est avan-

(1) Voir *Le Triangle d'or*.

tageusement connu... Lupin?... Arsène Lupin? »

Vorski l'observait avec une terreur croissante et un doute qui se précisait à chaque parole et à chaque mouvement de ce nouvel adversaire. S'il ne reconnaissait ni l'homme ni la voix de cet homme, il se sentait dominé par une volonté dont il avait déjà éprouvé la puissance, et fouetté par la même sorte d'ironie implacable. Mais était-ce possible?

« Tout est possible, même ce à quoi tu penses, reprit don Luis Perenna. Mais, je le répète, quelle brute tu fais! Comment! tu poses au grand bandit, à l'aventurier d'envergure, et tu n'es même pas fichu de t'y retrouver dans tes crimes! Tant qu'il s'est agi de tuer au petit bonheur, tu as été droit ton chemin. Mais, au premier caillou, tu perds la boule. Vorski tue, mais qui a-t-il tué? il n'en sait rien. Véronique d'Hergemont est-elle morte ou vivante? Est-elle liée sur le chêne où tu l'as crucifiée? Ou bien étendue ici sur la table du sacrifice? L'as-tu tuée là-haut ou dans cette salle? Mystère. Tu n'as même pas eu l'idée, avant de frapper, de regarder qui tu frappais. L'essentiel pour toi, c'est de frapper à tour de bras; de te griser à la vue et à l'odeur du sang, et, avec de la chair vivante, de faire une abominable bouillie. Mais regarde donc, idiot. Quand on tue, on n'a pas peur de tuer, et on ne cache pas le visage de sa victime. Regarde, idiot. »

Lui-même se pencha sur le cadavre, et défit le voile qui entourait la tête.

Vorski avait fermé les yeux. Agenouillé, le buste écrasé contre les jambes de la morte, il restait immobile et les paupières obstinément closes.

« Ça y est, hein? ricana don Luis. Si tu n'oses pas regarder, c'est que tu as deviné, ou que tu vas deviner, n'est-ce pas, misérable ? N'est-ce pas, ton cerveau d'imbécile est en train de faire le compte? Il y avait dans l'île de Sarek deux femmes, et il n'y en avait que deux, Véronique et l'autre... L'autre qui s'appelait Elfride? n'est-ce pas, je ne me trompe pas?... Elfride et Véronique... tes deux épouses... l'une la mère de Raynold, l'autre la mère de François... et alors si ce n'est pas la mère de François que tu as attachée sur la croix, et que tu viens de frapper, c'est la mère de Raynold... Si ce n'est pas Véronique la femme qui est là et dont les poignets sont meurtris par le supplice, c'est Elfride. Pas d'erreur possible... Elfride, ton épouse et ta complice... Elfride, ton âme damnée... Et tu le sais tellement bien que tu aimes mieux me croire sur parole plutôt que de risquer un coup d'œil sur le visage livide de cette morte-là, de ta complice obéissante et torturée par toi. Capon, va! »

Vorski, en effet, avait caché sa tête dans son bras replié. Il ne pleurait pas! Vorski ne pouvait pleurer. Cependant, ses épaules étaient agitées de secousses, et il y avait dans son attitude l'expression du désespoir le plus farouche.

Cela dura assez longtemps. Puis le frissonnement des épaules cessa. Néanmoins, Vorski ne bougeait pas.

« Vrai, tu me fais pitié, mon pauvre vieux, reprit don Luis. Tu y tenais donc tant que cela à ton Elfride? Une habitude, hein? Un fétiche? Que veux-tu, on n'est pas bête à ce point là, non plus! On sait ce qu'on fait! On se renseigne! On réfléchit, que diable! Or, toi, tu nages dans le crime comme un nouveau-né qui se jetterait à l'eau. Rien d'étonnant à ce que tu t'enfonces et à ce que tu coules. Ainsi le vieux Druide est-il mort ou vivant? Conrad lui a-t-il planté son poignard dans le dos, ou bien est-ce moi qui joue le rôle de ce diabolique individu? Bref, y a-t-il un vieux Druide et un grand d'Espagne, ou bien ces deux personnages ne font-ils qu'un? Tout cela, pour toi, mon pauvre enfant, c'est la bouteille à l'encre. Il faudrait pourtant s'expliquer. Veux-tu que je t'aide? »

Si Vorski avait agi sans réfléchir, il fut facile de voir, quand il releva la tête, qu'il avait pris le temps de la réflexion et qu'il savait fort bien à quelle résolution désespérée les circonstances l'acculaient. Il était certes prêt à s'expliquer, comme l'y conviait don Luis, mais le poignard en main et avec la volonté implacable de s'en servir. Doucement, les yeux fixés sur les yeux de don Luis, et sans cacher ses intentions, il avait dégagé l'arme et il se redressait.

« Prends garde, fit don Luis, ton couteau est truqué comme ton revolver. C'est du papier d'argent. »

Plaisanteries inutiles. Rien ne pouvait précipiter ou ralentir l'élan raisonné qui poussait Vorski vers le combat suprême. Il fit le tour de la table sacrée et se planta devant don Luis.

« C'est bien toi, dit-il qui, depuis quel-



« ÉCOUTE POUR LA DERNIÈRE FOIS, LES BOUTS-RIMÉS DU FRÈRE THOMAS (p. 57.)

ques jours te mets en travers de tous mes plans?

— Depuis vingt-quatre heures, pas davantage. Il y a vingt-quatre heures que je suis arrivé à Sarek.

— Et tu es résolu à aller jusqu'au bout?

— Plus loin, si possible.

— Pourquoi? Dans quel intérêt?

— En amateur, et parce que tu me dégoûtes.

— Donc pas d'accord possible?

— Non.

— Tu refuserais d'entrer dans mon jeu?

— Tu parles !

— Tu serais de moitié.

— J'aime mieux tout.

— C'est-à-dire que la Pierre-Dieu?...

— La Pierre-Dieu m'appartient. »

Toute autre parole était vaine. Un adversaire de ce calibre-là doit être supprimé, sinon il vous supprime. Il fallait choisir entre les deux dénouements : il n'en existait pas un troisième.

Don Luis restait impassible, toujours adossé au pilier. Vorski le dominait de la tête, et en même temps Vorski avait cette impression profonde que, sous tous les rapports, comme force, comme musculature, comme poids, il lui était également supérieur. Dans ces conditions comment eût-il hésité? Et d'ailleurs il semblait inadmissible que don Luis pût seulement essayer de se défendre ou d'esquiver le coup avant que le poignard se fût abattu. Fatalement sa mise en garde, s'il ne bougeait pas à l'instant, se produirait trop tard. Or, il ne bougeait pas. Vorski frappa donc en toute certitude, comme on frappe une proie condamnée d'avance.

Pourtant, — et cela se passa si vite et d'une manière si inexplicable qu'il n'aurait pu dire à la suite de quelles péripéties il succomba, — pourtant, trois ou quatre secondes après, il était couché à terre, désarmé, vaincu, les deux jambes comme rompues par un coup de bâton, et le bras droit inerte et douloureux jusqu'à le faire crier.

Don Luis ne prit même pas la peine de le ligoter. Un pied sur le grand corps impuissant, il prononça, à demi-courbé .

« Pour le moment pas de discours. Je t'en réserve un de ma façon que tu jugeras un peu longuet, mais qui te prouvera que je connais l'aventure depuis A jusqu'à Z, c'est-à-dire beaucoup mieux



que toi. Un seul point obscur, et tu vas l'éclaicir. Où est ton fils François d'Hergemont? »

Comme il ne recevait pas de réponse, il répéta :

« Où est François d'Hergemont? »

Sans doute Vorski estima-t-il que le hasard mettait entre ses mains un atout imprévu, et que la partie n'était pas perdue, car il garda un silence obstiné.

« Tu refuses de répondre? demanda don Luis. Une fois... deux fois... trois fois... tu refuses? Parfait ! »

Il siffla légèrement.

Quatre hommes surgirent d'un coin de la salle, quatre hommes au visage basané et qui avaient le type des Arabes du Maroc. Comme don Luis, ils portaient des vareuses et des casquettes de matelots, à visière vernie.

Un cinquième personnage arriva presque aussitôt, un officier français mutilé, dont la jambe droite se terminait par un pilon.

« Ah ! c'est vous, Patrice? fit don Luis »

Il présenta selon l'étiquette :

« Le capitaine Patrice Belval (1), mon meilleur ami. M. Vorski, Boche. »

Puis il reprit :

« Rien de neuf, mon capitaine? Vous n'avez pas retrouvé François?

— Non.

— D'ici une heure nous l'aurons retrouvé, et nous partirons. Tous nos hommes sont au bateau?

— Oui.

— Et tout va bien par là?

— Très bien. »

Il ordonna aux quatre Marocains :

« Emballez-moi le Boche, et montez-le jusqu'au dolmen d'en haut. Inutile de l'attacher, il est incapable d'un geste. Ah ! une minute. »

Il se pencha à l'oreille de Vorski.

« Avant de partir, regarde bien la Pierre-Dieu, entre les dalles du plafond. Le vieux Druide ne t'a pas menti. C'est bien la pierre miraculeuse que l'on cherche depuis des siècles... et que j'ai découverte moi, de loin... par correspondance. Fais-lui tes adieux, Vorski ! Tu ne la reverras jamais, si tant est que tu doives jamais revoir quelque chose en ce bas monde. »

Il fit un signe.

Vivement les quatre Marocains se saisirent de Vorski et l'emportèrent dans le fond de la salle, du côté opposé au couloir de communication.

Don Luis se tourna vers Otto, lequel avait assisté immobile à toute la scène :

« Je vois que tu es un garçon raisonnable, Otto, et que tu comprends la situation. Tu ne te mêleras de rien?

— De rien.

— Alors on te laissera tranquille. Tu peux nous suivre sans crainte. »

Il passa son bras sous le bras du capitaine, et ils s'en allèrent en causant.

On sortait de la salle de la Pierre-Dieu par une série de trois autres cryptes dont chacune se trouvait à un niveau plus élevé que celle qui la précédait, et dont la dernière aboutissait également à un vestibule. A l'extrémité de ce vestibule une échelle était plantée contre une paroi, dans laquelle on avait pratiqué récemment une ouverture en défonçant une frêle maçonnerie de sable et de chaux.

Par là ils débouchèrent en plein air, au milieu d'un sentier abrupt, coupé de marches, qui tournait en montant dans le roc, et qui les conduisit à l'endroit de la falaise où François avait mené Véronique la veille au matin. C'était la montée de la Poterne. D'en haut, on apersevait, suspendue à deux bras de fer, la barque sur laquelle Véronique et son fils avaient dû s'enfuir. Non loin, dans une petite baie, s'allongeait la silhouette effilée d'un sous-marin.

Tournant le dos à la mer, don Luis et Patrice Belval poursuivirent leur chemin vers l'hémicycle de chênes et s'arrêtèrent près du Dolmen-aux-Fées. Les Marocains les y attendaient. Ils avaient assis Vorski au pied de l'arbre même où sa dernière victime était morte. A cet arbre, il ne restait plus comme témoignage de l'abominable supplice que l'inscription V. d'H.

« Pas trop fatigué, Vorski? demanda don Luis. Les jambes vont mieux? »

Vorski haussa les épaules d'un air méprisant.

« Oui, je sais, reprit don Luis, tu as confiance dans ta carte suprême. Pourtant tu devrais savoir que, moi aussi, j'ai quelques atouts, et que je joue avec une certaine maîtrise. L'arbre qui est derrière toi te le prouve surabondamment. Veux-tu un autre exemple? Tandis que tu t'embrouilles dans tes crimes

(1) Voir *Le Triangle d'or.*

et que tu ne connais plus le nombre de tes morts, moi je les ressuscite. Regarde celui-ci qui vient du Prieuré? Tu le vois? Il porte comme moi la vareuse à boutons d'or... C'est une de tes victime, hein? Tu l'avais enfermé dans une des cellules de torture pour le jeter à la mer, et c'est ton chérubin de Raynold qui l'y a précipité sous les yeux de Véronique. Tu te rappelles? Stéphane Maroux?... Il est mort n'est-ce pas? Eh bien, pas du tout... D'un coup de ma baguette magique, je le ranime. Et le voici. Et je lui donne la main. Et je lui parle... »

De fait il s'était avancé vers le nouveau venu, lui serrait la main, et lui disait :

« Vous voyez, Stéphane, je vous avais averti qu'à midi tapant tout serait fini, et qu'on se retrouverait au Dolmen. Il est midi tapant. »

Stéphane semblait en excellente santé. Aucune trace de blessure. Vorski le regardait avec épouvante, et balbutia :

« Le professeur... Stéphane Maroux...

— Lui-même, dit don Luis. Que veux-tu? Là encore tu as agi comme un crétin. L'adorable Raynold et toi, vous jetez un homme à la mer et vous n'avez même pas l'idée de vous pencher et de vous rendre compte de ce qu'il devient. Moi je le recueille... Et ne t'épate pas, mon bon... Ce n'est que le début et j'ai encore quelques tours dans mon sac. Pense donc, je suis l'élève du vieux Druide !... Et alors Stéphane, où en sommes-nous ? Vos recherches ?

— Inutiles.

— François?

— Impossible de le retrouver.

— Et Tout-Va-Bien, vous l'avez lancé sur la piste de son maître comme c'était convenu?

— Oui, mais il m'a simplement conduit par la Poterne jusqu'à la barque de François.

— Il n'y a pas de cachette de ce côté.

— Aucune. »

Don Luis garda le silence et se mit à marcher de long en large devant le dolmen. Il avait l'air d'hésiter au dernier moment, avant de s'engager dans la série d'actes qu'il avait résolus.

Enfin, s'adressant à Vorski, il lui dit :

« Je n'ai pas de temps à perdre. D'ici deux heures il faut que j'aie quitté l'île. Combien me vends-tu la liberté immédiate de François? »

Vorski répliqua :

« François s'est battu en duel avec Raynold, et il a eu le dessous.

— Tu mens, c'est François qui l'a emporté.

— Qu'en sais-tu? Tu les as vus combattre?

— Non ! sans quoi je serais intervenu. Mais je sais qui fut le vainqueur.

— Personne que moi ne le sait. Ils étaient masqués.

— Alors si François est mort, tu es perdu. »

Vorski réfléchit.

L'argument était péremptoire. Il prononça, interrogeant à son tour :

« Bref, qu'est-ce que tu m'offres?

— La liberté.

— Et avec ça?

— Rien.

— Si, la Pierre-Dieu.

— Jamais ! »

L'exclamation de don Luis fut violente, accompagnée d'un geste coupant, et il l'expliqua :

« Jamais ! La liberté, au pis aller, oui, et parce que tel que je te connais et dénué de toute ressource, tu iras te faire prendre ailleurs. Mais, la Pierre-Dieu, ce serait le salut, la richesse, la puissance, le pouvoir de faire le mal...

— C'est justement pour cela que j'y tiens, dit Vorski, et, en me confirmant ce qu'elle vaut, tu me rends plus exigeant en ce qui concerne François.

— Je trouverai François. C'est une question de patience, et, s'il le faut, je resterai deux ou trois jours de plus.

— Tu ne le retrouveras pas, et, si tu le retrouves, il sera trop tard.

— Pourquoi?

— François n'a pas mangé depuis hier. »

Cela fut dit froidement, méchamment. Il y eut un silence et don Luis reprit :

« En ce cas, parle, si tu ne veux pas qu'il meure.

— Que m'importe? Tout plutôt que de manquer à ma tâche et de m'arrêter dans le chemin que je suis. J'atteins au but : tant pis pour ceux qui s'interposent entre ce but et moi.

— Tu mens. Tu ne laisseras pas mourir cet enfant, qui est le tien.

— J'ai bien laissé mourir l'autre. »

Patrice et Stéphane eurent un geste d'horreur, tandis que don Luis riait franchement.

« A la bonne heure ! Pas d'hypocrisie avec toi. Des arguments nets et pro-

bants. Nom d'un chien ! est-ce beau un Boche qui étale son âme ! Quel magnifique mélange de vanité et de cruauté, de cynisme et de mysticisme ! Un Boche a toujours une mission à remplir, alors même qu'il se contente de cambrioler ou d'assassiner. Or, toi, tu es plus qu'un Boche, tu es un Superboche ! »

Et il ajouta, toujours en riant :

« Aussi c'est comme un Superboche que je veux te traiter. Une dernière fois, consens-tu à me dire où est François?

— Non.

— C'est bien. »

Très calmement, il se retourna vers les quatre Marocains.

« Allez-y, les enfants. »

Ce fut l'affaire d'un instant. Avec une précision de gestes vraiment extraordinaire, et comme si l'acte eût été décomposé en un certain nombre de mouvements, appris et répétés d'avance à la façon d'un exercice militaire, ils ramassèrent Vorski, l'attachèrent à la corde qui pendait de l'arbre, le hissèrent sans s'occuper de ses cris, de ses menaces et de ses hurlements, et le lièrent solidement comme il avait lié sa victime.

« Gueule, mon bonhomme, prononça paisiblement don Luis, gueule tant que tu voudras ! Tu ne peux réveiller que les sœurs Archignat et que ceux des trente cercueils ! Gueule, si ça t'amuse. Mais pour Dieu, que tu es laid ! Quelle grimace ! »

Il recula de quelques pas, pour mieux juger du spectacle.

« A merveille ! tu fais très bon effet et tout est bien au point... Jusqu'à l'inscription V. d'H : Vorski de Hohenzollern ! car je suppose que, comme fils de roi, tu es allié à cette noble maison. Et maintenant, Vorski, tu n'as plus qu'à prêter une oreille attentive ; je vais te servir le petit discours promis. »

Vorski se convulsait sur l'arbre et tâchait de briser ses liens. Mais, comme tout effort ne servait qu'à augmenter sa souffrance, il se tint tranquille, et, pour exhaler sa rage, il se mit à jurer et à blasphémer atrocement, tout en apostrophant don Luis :

« Voleur ! assassin ! c'est toi l'assassin ! c'est toi qui condamne François ! François a été blessé par son frère, sa blessure est mauvaise et peut s'envenimer... »

Stéphane et Patrice intervinrent auprès de don Luis... Stéphane avait peur.

« Est-ce qu'on sait? dit-il. Avec un pareil monstre, tout est possible. Et si l'enfant est malade?...

— Des balivernes ! du chantage ! affirma don Luis. L'enfant se porte bien.

— Etes-vous sûr?

— Assez bien, en tout cas, pour pouvoir attendre une heure. Dans une heure, le Superboche aura parlé. Il ne résistera pas plus longtemps. La pendaison délie la langue.

— Et s'il ne résiste pas du tout?

— Comment cela?

— Oui, s'il y passe à son tour? un effort trop violent, une rupture d'anévrisme, un caillot de sang?

— Eh bien?

— Eh bien, sa mort nous priverait du seul espoir que nous ayons d'être renseignés sur la retraite de François. »

Mais don Luis fut inflexible.

« Il ne mourra pas ! s'écria-t-il, un type comme Vorski ne meurt pas d'un coup de sang ! Non, non, il parlera. D'ici une heure il parlera. Juste le temps de placer mon discours ! »

Malgré lui, Patrice Belval se mit à rire.

« Vous avez donc un discours à placer?

— Et quel discours ! s'exclama don Luis. Toute l'aventure de la Pierre-Dieu ! Un traité d'histoire, une vue d'ensemble qui va des temps préhistoriques aux trente crimes du Superboche ! Bigre, on n'a pas tous les jours l'occasion de faire une pareille conférence, et je ne la raterais pas pour un empire ! En chaire, don Luis, et vas-y de ton boniment ! »

Il se planta devant Vorski.

« Veinard ! tu es aux premières loges, toi, tu n'en perdras pas une goutte. Hein ! ça fait plaisir, un peu de lumière dans ces ténèbres? Depuis le temps qu'on patauge, on éprouve le besoin d'une direction vigoureuse. Moi, je t'assure que je commence à ne plus m'y reconnaître... Pense donc ! Une énigme qui dure depuis des siècles et des siècles, et que tu n'as fait qu'embrouiller !

— Bandit ! Voleur ! grinça Vorski.

— Des insultes ! et pourquoi? Si tu n'es pas à ton aise, parle-nous de François.

— Jamais ! il mourra.

— Mais non. Tu parleras. Je te permets de m'interrompre. Pour m'arrêter, tu n'auras qu'à siffler un petit air : « J'ai du bon tabac » ou bien « Maman, les

p'tits bateaux qui vont sur l'eau ». Aussitôt, j'enverrai aux recherches et, si tu n'as pas menti, on te laissera tranquille ici, Otto te détachera, et vous pourrez filer avec la barque de François. C'est convenu? »

Il se tourna vers Stéphane Maroux et vers Patrice Belval.

« Asseyez-vous, mes amis, car ce sera un peu long, mais pour être éloquent, j'ai besoin d'auditeurs... des auditeurs qui seront des juges aussi.

— Nous ne sommes que deux, dit Patrice.

— Vous êtes trois.

— Avec qui?

— Voici le troisième. »

C'était Tout-Va-Bien. Il arrivait au petit trot, sans plus se hâter qu'à l'ordinaire. Il fit fête à Stéphane, remua la queue devant don Luis, d'un air qui disait : « Toi, je te connais, nous sommes copains... » et prit place sur son derrière, comme quelqu'un qui ne veut déranger personne.

« Parfait, Tout-Va-Bien, s'écria don Luis, tu éprouves, toi aussi, le désir de te renseigner sur l'aventure. Cette curiosité t'honore, et tu seras content de moi. »

Don Luis paraissait enchanté. Il avait un auditoire, un tribunal. Vorski se tordait sur son arbre. L'heure était vraiment délicieuse.

Il esquissa un semblant d'entrechat qui aurait pu rappeler à Vorski les pirouettes du vieux Druide, et, se redressant, il salua légèrement, fit le geste du conférencier qui porte un verre d'eau à ses lèvres, puis appuya ses deux mains sur une table imaginaire, et enfin commença, d'une voix posée :

« Mesdames, Messieurs,

« Le vingt-cinq juillet sept cent trente-deux avant Jésus-Christ...

❀ ❀ ❀

VI

LA DALLE DES ROIS DE BOHÈME.

Don Luis s'était interrompu après avoir prononcé ce début de phrase, et il savourait l'effet produit. Le capitaine Belval, qui connaissait son ami, riait de bon cœur. Stéphane demeurant soucieux. Tout-Va-Bien n'avait pas bronché.

Don Luis Perenna reprit :

« Je vous avouerai dès l'abord, mesdames et messieurs, que si j'ai mis tant de précision dans mes dates, c'est un peu pour vous épater. Au fond, à quelques siècles près, je ne saurais dire la date exacte à laquelle se passe la scène que je vais avoir l'honneur de vous narrer. Mais ce que je puis certifier, c'est qu'elle se passe dans le pays d'Europe qui s'appelle aujourd'hui la Bohême, et à l'endroit même où s'élève actuellement la petite ville industrielle de Joachimsthal. Voilà des précisions, j'espère. Donc, le matin de ce jour-là, une grande agitation régnait au sein d'une de ces tribus Celtes établies depuis un siècle ou deux entre les bords du Danube et les sources de l'Elbe, parmi les forêts Herciniennes. Aidés de leurs femmes, les guerriers achevaient de plier les tentes, de réunir les haches sacrées, les arcs et les flèches, de ramasser les poteries, les ustensiles de bronze et d'airain, de charger les chevaux et les bœufs.

« Les chefs se multipliaient et veillaient aux moindres détails. Il n'y avait ni désordre ni tumulte. On partit de bonne heure dans la direction d'un affluent de l'Elbe, l'Eger, où l'on arriva vers la fin de la journée. Là, des barques attendaient sous la garde d'une centaine des meilleurs guerriers envoyés d'avance. Une de ces barques attirait l'attention par sa masse et par la richesse de sa décoration. Un long voile couleur d'ocre était tendu d'un bord à l'autre. Sur le banc d'arrière, le chef des chefs, le roi, si vous préférez, monta et prononça un discours dont je vous ferai grâce parce que je ne veux pas raccourcir le mien, mais qui peut se résumer ainsi : « La « tribu émigrait pour échapper aux con- « voitises des peuplades voisines. Il est « toujours triste de quitter les lieux où « l'on a vécu. Mais qu'importait aux « hommes de la tribu puisqu'ils emme- « naient leur bien le plus précieux, l'hé- « ritage sacré de leurs ancêtres, la divi- « nité qui les protégeait et qui faisait « d'eux des hommes redoutables et « grands parmi les plus grands, en un « mot la Pierre qui recouvrait la tombe « de leur roi.

« Et le chef des chefs, d'un geste solennel, tira le voile couleur d'ocre et découvrit un bloc de granit en forme de dalle, de deux mètres environ sur un mètre, d'aspect grenu, de couleur sombre, avec quelques paillettes qui luisaient dans la masse.

« Il n'y eut qu'un cri parmi la foule des hommes et des femmes, et tous, les bras tendus, ils tombèrent à plat ventre, le nez à même la poussière.

« Alors le chef des chefs saisit un sceptre de métal au pommeau précieux qui reposait sur le bloc de granit, le brandit et déclama :

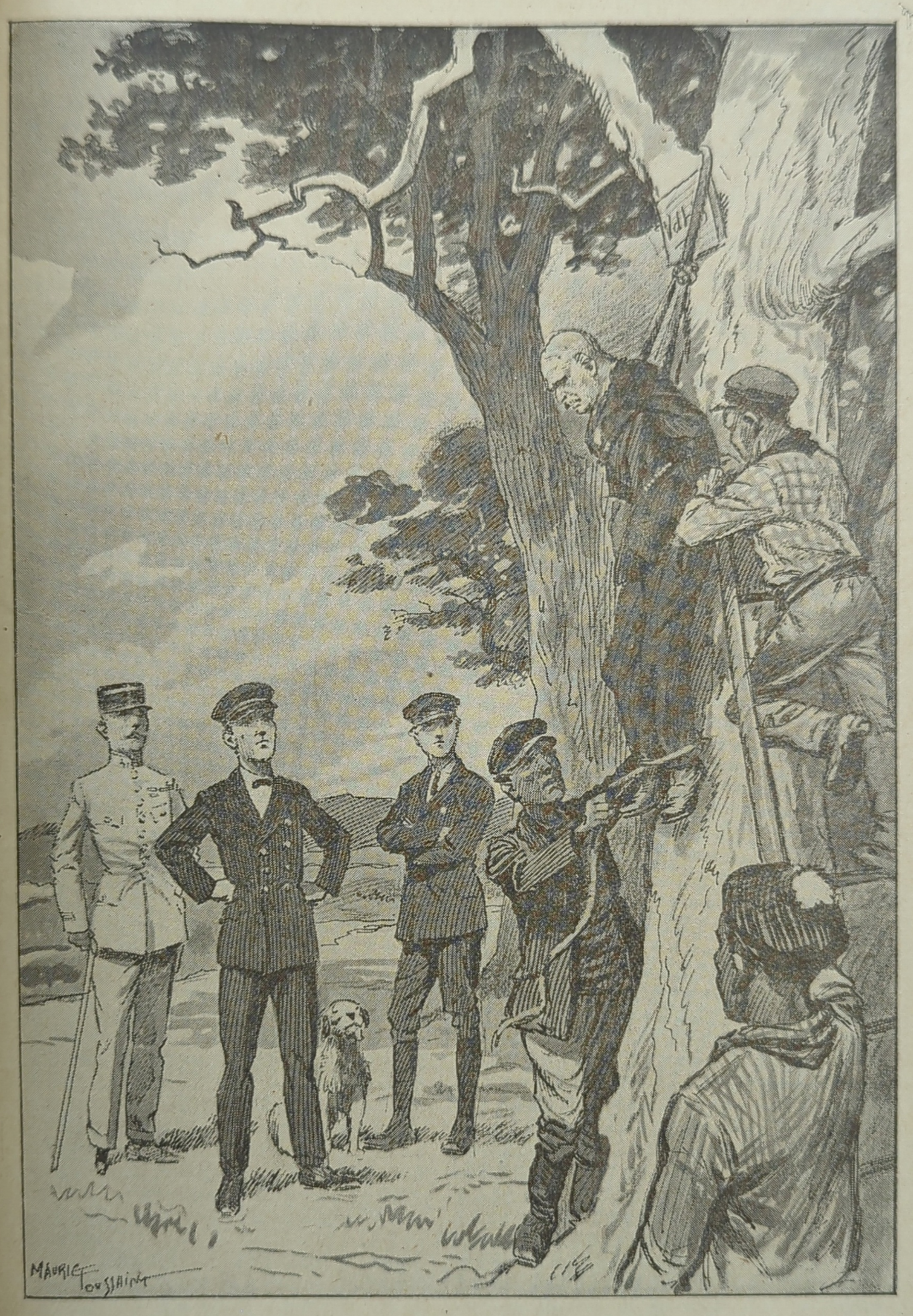
« Le bâton tout puissant ne me quit- « tera pas avant que la Pierre miracu- « leuse soit en sûreté. Le bâton tout puis- « sant est né de la Pierre miraculeuse. « Il contient aussi le feu du ciel, qui « donne la vie ou la mort. Si la Pierre « miraculeuse fermait la tombe de mes « pères, le bâton tout puissant ne quit- « tait pas leurs mains aux jours de mal- « heurs ou de victoire ! Que le feu du « ciel nous conduise ! Que le Dieu du « soleil nous éclaire ! » Il dit, et toute la tribu décampa. »

Don Luis fit une pause et répéta avec satisfaction :

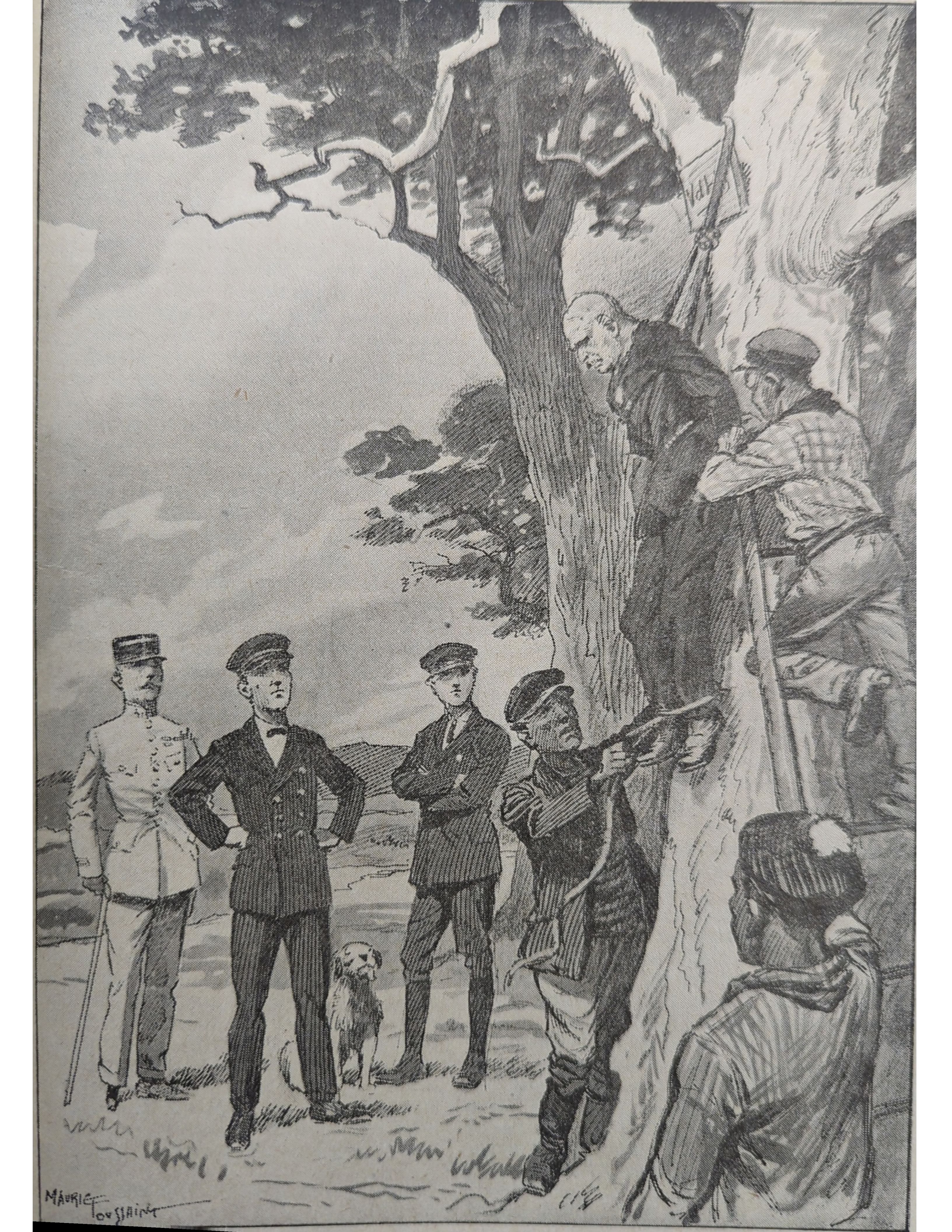
« Il dit, et toute la tribu décampa. »

Patrice Belval s'amusait beaucoup, et Stéphane, gagné par son hilarité, commençait à se dérider. Mais don Luis les interpella :

« Pas la peine de rire ! tout cela est très sérieux. Ce n'est pas une histoire pour petits enfants qui croient aux trucs et aux tours de passe-passe, mais une histoire réelle et dont tous les détails don-



ILS RAMASSÈRENT VORSKI, L'ATTACHÈRENT A LA CORDE QUI PENDAIT DE L'ARBRE,
ET LE HISSÈRENT SANS S'OCCUPER DE SES CRIS (p. 48.)


MAURICE TOUSSAINT

neront lieu, vous le verrez, à des explications précises, naturelles, et en quelque sorte scientifiques... Oui, scientifiques, je ne crains pas le mot, mesdames et messieurs... Nous sommes ici sur le terrain de la science, et Vorski lui-même regrettera sa jovialité et son scepticisme. »

Second verre d'eau. Don Luis reprit :

« Durant des semaines et des mois, la tribu suivit le cours de l'Elbe et, un soir, sur le coup de neuf heures et demie, elle arriva au bord de la mer, dans le pays qui fut plus tard le pays des Frisons. Elle y resta des semaines et des mois, sans y trouver la sécurité nécessaire, ce qui la décida à un nouvel exode.

« Exode maritime, cette fois. Trente barques prient la mer, — remarquez ce chiffre de trente, qui était celui des familles composant la tribu, — et, durant des semaines et des mois, ils errèrent de rivage en rivage, s'établirent en Scandinavie, puis chez les Saxons, furent chassés, repartirent et naviguèrent encore. Et je vous le dis, en vérité, c'est un spectacle étrange, émouvant et grandiose, que le spectacle de cette tribu vagabonde, traînant à sa remorque la pierre tombale de ses rois, et cherchant le refuge certain, inaccessible et définitif, où elle pourra cacher son idole, la mettre à l'abri des entreprises ennemies, en célébrer le culte, et s'en servir pour assurer sa propre puissance.

« La dernière étape fut l'Irlande, et c'est là qu'un jour, après avoir habité la verte Erin durant un demi-siècle ou peut-être un siècle, après que leurs mœurs eurent pris quelque adoucissement au contact de populations déà moins barbares, le petit fils ou l'arrière-petit-fils du grand chef, grand chef lui-même, reçut un des émissaires qu'il entretenait dans les pays voisins. Celui-là venait du continent. Il avait découvert le refuge merveilleux. C'était une île presque inabordable que gardaient trente rochers et où veillaient trente monuments de granit.

« Trente ! nombre fatidique ! Comment ne pas voir là un appel et un ordre des divinités mystérieuses? Les trente barques furent remises à flot et l'expédition commença.

« Elle réussit. On prit l'île d'assaut. On extermina purement et simplement les indigènes. La tribu s'installa, et la pierre tombale du roi de Bohême fut mise en place... à l'endroit même qu'elle occupe aujourd'hui et que j'ai fait voir au camarade Vorski. Ici, une petite parenthèse et quelques considérations historiques de la plus haute portée. Ce sera bref.

D'un ton de professeur, don Luis expliqua :

« L'île de Sarek, de même que toute la France et que la partie occidentale de l'Europe, était habitée depuis des milliers d'années par ceux qu'on appelle les Ligures, descendants immédiats des hommes des cavernes dont ils avaient conservé en partie les mœurs et les habitudes. Puissants constructeurs, cependant, que ces Ligures, qui, aux époques de la pierre polie, et subissant peut-être l'influence des grandes civilisations de l'Orient, avaient dressé leurs formidables blocs de granit et bâti leurs colossales chambres funéraires.

« Ce fut là ce que trouva notre tribu et dont elle s'accommoda si bien, un système de cavernes et de grottes naturelles, aménagées par la main patiente de l'homme, et un groupe de monuments énormes qui frappaient les imaginations mystiques et superstitieuses des Celtes.

« Ainsi donc, après la première phase, celle des pérégrinations, s'ouvre, pour la Pierre-Dieu, la période de repos et de culte que nous appelons la période druidique. Elle dure de mille à quinze cents ans. La tribu se fondit dans les tribus voisines et vécut probablement sous la tutelle de quelque roi breton. Mais, peu à peu, l'influence avait passé des chefs aux prêtres, et ces prêtres, c'est-à-dire les Druides, prenaient une autorité qui s'accentua au cours des générations suivantes.

« J'affirme que cette autorité leur vint de la pierre miraculeuse. Certes, ils étaient les prêtres d'une religion reconnue par tous, et les éducateurs de la jeunesse gauloise (nul doute, entre nous, que les cellules des Landes-Noires n'aient été celles d'un couvent ou plutôt d'une sorte d'université druidique); certes, obéissant aux pratiques du temps, ils présidaient aux sacrifices humains, dirigeaient la cueillette du gui, de la verveine et de toutes les plantes magiques. Mais, avant tout, dans l'île de Sarek, ils étaient les gardiens et les maîtres de la Pierre qui donnait la vie et la mort. Placée au dessus de la salle des sacrifices souterrains, elle était alors indubitablement visible à l'air libre, et j'ai tout lieu de croire qu'à ce moment le Dolmen-aux-

Fées, que nous voyons ici, s'élevait à l'endroit que l'on nomme le Calvaire-Fleuri et abritait la Pierre-Dieu. C'est là que les malades, les infirmes et les enfants chétifs s'étendaient et recouvraient la santé. C'est sur la dalle sainte que les femmes stériles devenaient fécondes, sur la dalle sainte que les vieillards sentaient renaître leurs forces.

« Pour moi, elle domine tout le passé légendaire et fabuleux de la Bretagne. Elle est le centre d'où rayonnent toutes les superstitions, toutes les croyances, toutes les inquiètudes et tous les espoirs. Par elle, ou par la vertu du sceptre magique que brandissait l'archidruide et qui, selon sa volonté, brûlait les chairs ou guérissait les plaies, les belles histoires se lèvent spontanément, histoires des chevaliers de la Table-Ronde, ou histoires de Merlin l'Enchanteur. Elle est au fond de toutes les brumes, au cœur de tous les symboles. Elle est le mystère et la clarté, la grande énigme et la grande explication... »

Don Luis avait prononcé ces dernières paroles avec une certaine exaltation. Il sourit.

« Ne t'emballe pas, Vorski. Réservons notre enthousiasme pour le récit de tes crimes. Actuellement, nous en sommes à l'apogée de l'époque druidique, époque qui se continua bien au delà des Druides, pendant les longs siècles où, après leur disparition, la pierre miraculeuse fut exploitée par les sorciers et les devins. Et nous arrivons ainsi à la troisième période, la période religieuse, c'est-à-dire, vraisemblablement, à la décadence progressive de tout ce qui faisait la richesse de Sarek, pèlerinages, fêtes commémoratives, etc.

« L'Eglise, en effet, ne pouvait s'accomoder de ce fétichisme grossier. Dès qu'elle en eut le pouvoir, elle dut lutter contre le bloc de granit qui attirait tant de fidèles et perpétuait une si détestable religion. La lutte était inégale, le passé succomba. Le Dolmen fut transporté où nous sommes, la dalle des roi de Bohême fut ensevelie sous une couche de terre, et un calvaire s'éleva à l'endroit même des miracles sacrilèges.

« Et par là-dessus, le grand oubli !

« Entendons-nous. Oubli des pratiques. Oubli des rites et de ce qui constituait l'histoire d'un culte disparu. Mais non pas oubli de la Pierre-Dieu. On ne savait plus où elle était. On arriva même à ne plus savoir ce que c'était. Mais on ne cessa point d'en parler et de croire à l'existence de quelque chose que l'on appelait la Pierre-Dieu. De bouche en bouche, de génération en génération, on se repassa des récits fabuleux et terribles, qui s'écartaient de plus en plus de la réalité, qui formaient une légende de plus en plus vague, de plus en plus effroyable, d'ailleurs, mais qui entretenait dans les imaginations le souvenir et surtout le nom de la Pierre-Dieu.

« Il était logique, étant donnée cette persistance d'une idée dans les mémoires, cette survivance d'un fait dans les annales d'un pays, que, de temps à autre, quelque curieux essayât de reconstituer la vérité prodigieuse. Deux de ces curieux, le frère Thomas, qui appartenait à l'ordre des Bénédictins, vers le milieu du quinzième siècle, et le sieur Maguennoc, de nos jours, ont joué un rôle important. Le frère Thomas est un poète et un enlumineur sur lequel nous n'avons que peu de renseignements, un très mauvais poète, à en juger par ses vers, mais un enlumineur naïf et non sans talent, qui a laissé une sorte de missel où il a chanté son séjour à l'abbaye de Sarek et dessiné les trente dolmens de l'île, le tout accompagné de pièces, de citations religieuses et de prédictions à la façon de Nostradamus. C'est ce missel, découvert par le sieur Maguennoc, qui contenait la fameuse page des femmes en croix et de la prophétie relative à Sarek; c'est ce missel que, moi-même, j'ai retrouvé et consulté, cette nuit, dans la chambre de Maguennoc.

« Bizarre personnage que ce Maguennoc, petit-fils attardé des sourciers d'autrefois, et que je soupçonne fort d'avoir joué plus d'une fois les revenants. Soyez sûrs que le Druide à tunique blanche que l'on prétendait avoir vu au sixième jour de la lune, moissonnant le gui, n'était autre que Maguennoc. Lui aussi connaissait les bonnes recettes, les plantes qui guérissent, la façon dont on travaille la terre pour que d'énormes fleurs y poussent. Une chose certaine, c'est qu'il a exploré les cryptes mortuaires et la salle des sacrifices, que c'est lui qui a dérobé la pierre magique enfermée dans le pommeau du sceptre, et qu'il entrait dans ces cryptes par l'ouverture que nous venons de franchir, au milieu du sentier de la Poterne dont, chaque fois, il était obligé de replacer l'écran

de moellons et de cailloux. C'est également lui qui a communiqué à M. d'Hergemont la page du missel. Maintenant, lui a-t-il confié le résultat de ses dernières explorations, et que savait au juste M. d'Hergemont? cela importe peu. Un autre personnage surgit, qui, désormais, incarne l'affaire et réclame toute l'attention, un missionnaire envoyé par le destin pour résoudre l'énigme séculaire, pour exécuter les ordres des puissances mystérieuses, et pour empocher la Pierre-Dieu... J'ai nommé Vorski. »

Don Luis avala son troisième verre d'eau, et, faisant signe au complice :

« Otto, dit-il, donne-lui tout de même à boire, s'il a soif. Tu as soif, Vorski? »

Sur son arbre, Vorski semblait épuisé, à bout d'efforts et de résistance. Stéphane et Patrice intervinrent de nouveau, craignant un dénouement rapide.

« Mais non, mais non, s'écria don Luis, il est d'aplomb et tiendra jusqu'à ce que j'aie fini mon discours, ne fût-ce que par envie de savoir. N'est-ce pas, Vorski, ça te passionne?

— Voleur ! assassin ! balbutia le misérable.

— A la bonne heure ! Par conséquent tu refuses toujours d'indiquer la retraite de François?

— Assassin... Bandit...

— Reste donc, mon vieux. A ta guise. Un peu de souffrance, rien n'est meilleur pour la santé. Et puis tu as tellement fait souffrir les autres, vieille canaille ! »

Don Luis prononça ces mots avec dureté et avec un accent de colère imprévu chez cet homme qui avait déjà vu tant de forfaits et lutté contre tant de criminels. Mais celui-là n'était-il pas hors de toute proportion?

Don Luis reprit :

« Il y a environ trente-cinq ans, une femme de grande beauté, qui venait de Bohême, mais qui était d'origine hongroise, acquit dans les villes d'eaux qui foisonnent autour des lacs de Bavière, une réputation rapide comme diseuse de bonne aventure, tireuse de cartes, chiromancienne, devineresse et médium. Elle attira sur elle l'attention du roi Louis II, l'ami de Wagner, le bâtisseur de Bayreuth, sorte de fou couronné, célèbre par ses fantaisies extravagantes. La liaison du fou et de la voyante dura quelques années; liaison agitée, violente, interrompue par les caprices du roi, et qui se termina tragiquement, le soir mystérieux où Louis II de Bavière se précipita de sa barque dans le lac de Starnberg. Y eut-il réellement, comme le veut la version officielle, accès de démence ou suicide? ou bien, crime comme on l'a prétendu? Et pourquoi ce suicide? Et pourquoi ce crime? Questions qui n'auront jamais de réponse. Mais un fait demeure : la Bohémienne accompagnait Louis II dans sa promenade sur le lac, et le lendemain, expulsée, dépouillée de ses bijoux et de ses valeurs, elle était conduite à la frontière.

« De cette aventure elle rapportait un jeune monstre, âgé de quatre ans, et qui avait nom Alexis Vorski, lequel jeune monstre vécut avec sa mère non loin du village de Joachimsthal, en Bohême, et plus tard fut instruit par elle dans toutes les pratiques de la suggestion à l'état de veille, de l'extra-lucidité et de l'escroquerie. Caractère d'une violence inouïe, mais esprit très faible, en proie à des hallucinations et à des cauchemars, croyant aux sortilèges, aux prédictions, aux rêves, aux puissances occultes, il prenait les légendes pour l'histoire et les mensonges pour la réalité. Une des nombreuses légendes des montagnes surtout l'avait frappé : elle évoque le pouvoir fabuleux d'une pierre, qui, dans la nuit des temps, fut enlevée par des mauvais génies et qui doit être ramenée un jour par le fils d'un roi. Les paysans vous montrent encore le vide que laissa cette pierre au flanc d'une colline.

« C'est toi, le fils de roi, lui disait sa « mère. Et si tu retrouves la pierre dé- « robée, tu échapperas au poignard qui « te menace, et toi-même tu seras roi. »

« Cette prédiction saugrenue et une autre, non moins baroque, par laquelle la Bohémienne annonçait que l'épouse de son fils périrait sur la croix et que lui-même mourrait de la main d'un ami, furent de celles qui influèrent le plus directement sur Vorski lorsque sonna l'heure fatidique. Et j'en arrive tout de suite à cette heure fatidique, sans parler davantage de ce que nous ont révélé à tous les trois nos conversations d'hier et de cette nuit et de ce que nous avons pu reconstituer. A quoi bon, en effet, reprendre en détail le récit que vous avez fait à Véronique d'Hergemont, Stéphane, dans votre cellule? A quoi bon vous mettre au courant, vous Patrice, toi Vorski, et toi Tout-Va-Bien, d'événements connus de vous, comme ton ma-

riage, Vorski, — ou plutôt tes deux mariages, avec Elfride d'abord, puis avec Véronique d'Hergemont, — comme l'enlèvement de François par son grand-père, comme la disparition de Véronique, comme les recherches que tu fis pour la retrouver, comme ta conduite au moment de la guerre et ton existence dans les camps de concentration? Simples broutilles à côté des événements qui vont se produire. Nous avons élucidé l'histoire de la Pierre-Dieu. C'est l'aventure moderne, entrelacée par toi, Vorski, autour de la Pierre-Dieu, que nous allons débrouiller.

« Au début, elle se présente ainsi. Vorski est enfermé dans un camp de concentration situé près de Pontivy, en pleine Bretagne. Il ne s'appelle plus Vorski, mais Lauterbach. Quinze mois plus tôt, après une première évasion, et au moment où le conseil de guerre allait le condamner à mort pour espionnage, il s'est échappé, a vécu dans la forêt de Fontainebleau, a retrouvé un de ses anciens domestiques, nommé Lauterbach, Allemand comme lui et comme lui fugitif, l'a tué, lui a passé ses vêtements, et l'a maquillé de façon à lui donner son apparence à lui, Vorski. La justice militaire, trompée, fit enterrer le faux Vorski à Fontainebleau. Quant au Vorski véritable, il avait la malchance d'être arrêté une fois encore, sous son nouveau nom de Lauterbach, et interné au camp de Pontivy.

« Voilà pour Vorski. D'autre part, Elfride, sa première femme, la complice redoutable de tous ses crimes, Allemande elle aussi (je possède sur elle et sur leur passé commun quelques détails qui importent peu, et dont je trouve intutile de faire mention). Elfride, dis-je, sa complice, est cachée avec leur fils Raynold dans les cellules de Sarek. Il l'y a laissée avec l'ordre d'espionner M. d'Hergemont et d'arriver par lui jusqu'à Véronique d'Hergemont. Les raisons qui font agir cette misérable, je les ignore. Dévouement aveugle, peur de Vorski, instinct du mal, haine contre la rivale qui l'a remplacée, n'importe ! elle a subi le plus effroyable châtiment. Parlons seulement du rôle qu'elle a joué, sans essayer de comprendre comment elle a eu le courage de vivre trois ans sous terre, ne sortant que la nuit, volant sa nourriture et celle de son fils, et attendant patiemment le jour où elle pourrait servir et sauver son seigneur et maître.

« J'ignore aussi la série des faits qui lui ont permis d'entrer en action, et, de même, la manière dont Vorski et Elfride ont pu communiquer. Mais ce que je sais de la façon la plus certaine, c'est que l'évasion de Vorski fut préparée longuement et minutieusement par sa première femme. Tous les détails en furent réglés. Toutes les précautions furent prises. Le quatorze septembre de l'année dernière, Vorski s'évadait, emmenant avec lui deux acolytes avec lesquels il s'était lié pendant sa captivité, et qu'il avait pour ainsi dire enrôlés, le sieur Otto et le sieur Conrad.

« Voyage facile. A chaque croisement, une flèche, accompagnée d'un numéro d'ordre et surmontée des initiales V. d'H. (initiales évidemment choisies par Vorski) indiquait la route à suivre. De temps à autre, dans une cabane abandonnée, sous une pierre, au creux d'une meule de foin, des vivres. On passa par Guémené, le Faouët, Rosporden, et l'on aboutit à la plage de Beg-Meil.

« Là, Elfride et Raynold vinrent, de nuit, chercher les trois fugitifs avec le canot automobile d'Honorine et les conduisirent au pied des cellules druidiques de la Lande-Noire. Ils y montèrent. Leurs logements étaient prêts, et, comme vous l'avez vu, suffisamment confortables. L'hiver passa et, de jour en jour, le plan très vague encore de Vorski prit des contours plus exacts.

« Chose bizarre, lors de son premier séjour à Sarek avant la guerre, il n'avait pas entendu parler du secret de l'île. C'est Elfride qui lui raconta, dans ses lettres écrites à Pontivy, la légende de la Pierre-Dieu. Vous pouvez juger de l'effet produit sur un homme comme Vorski par une telle révélation. La Pierre-Dieu, n'était-ce pas la pierre miraculeuse dérobée au sol de son pays, la pierre qui devait être découverte par le fils d'un roi et qui, dès lors, lui donnerait la puissance et la royauté? Tout ce qu'il apprit plus tard le confirma dans cette conviction. Mais le grand fait qui domine son existence souterraine à Sarek, ce fut, au cours du dernier mois, la découverte de la prophétie du frère Thomas. De cette prophétie, des bribes traînaient déjà de droite et de gauche, qu'il avait pu recueillir, lorsque, le soir, posté sous les fenêtres des chaumières ou sur les toits des granges, il écoutait

les entretiens des paysans. De mémoire d'homme, on a toujours, à Sarek, redouté des événements effroyables, concordant avec la découverte et la disparition de la pierre invisible. Il a toujours été question également de naufrages et de femmes mises en croix. Et, d'ailleurs, Vorski ne connaît-il pas l'inscription du Dolmen-au-Fées... les trente victimes promises aux trente cercueils, le supplice de quatre femmes, la Pierre-Dieu qui donne vie ou mort? Que de coïncidences troublantes pour un esprit aussi faible que le sien !

« Mais la prophétie elle-même, trouvée par Maguennoc dans le missel enluminé, voilà le point essentiel de toute l'affaire. Rappelons-nous que Maguennoc avait arraché la fameuse page et que M. d'Hergemont, qui dessinait volontiers, l'avait copiée plusieurs fois en donnant malgré lui, à la femme principale, le visage de sa fille Véronique. C'est de l'original lui-même et de l'une de ces copies que Vorski eut connaissance, une nuit qu'il aperçut Maguennoc en train de les regarder à la lueur de sa lampe. Aussitôt, dans l'ombre, au hasard de son crayon, il put transcrire sur son carnet les quinze vers de l'inappréciable document. Maintenant, il savait tout et comprenait tout. Une clarté aveuglante l'éblouissait. Tous les éléments épars se rassemblaient en un bloc et formaient une vérité solide et compacte. Aucun doute possible : cette prophétie le concernait ! cette prophétie, c'était lui qui avait mission de la réaliser !

« Je le répète : tout est là. A partir de cet instant, un phare illumina la route de Vorski. Il eut en main le fil d'Ariane. La prophétie, ce fut pour lui le texte irrécusable. Ce fut une des Tables de la Loi. Ce fut la Bible. Et pourtant, quelle stupidité, quelle incommensurable bêtise dans ces vers alignés à l'aventure, sans d'autre raison que la rime ! Pas une phrase qui porte la marque de l'inspiration ! Pas une étincelle ! Pas une trace de cette folie sacrée qui soulevait la pythonisse de Delphes,ou qui provoquait les visions délirantes d'un Jérémie ou d'un Ezéchiel ! Rien. Des syllabes, des rimes. Rien, moins que rien. Mais assez pour illuminer le doux Vorski et le brûler d'un enthousiasme de néophyte !

« Stéphane, Patrice, écoutez la prophétie du frère Thomas ! A dix pages différentes de son carnet, le Superboche l'a inscrite afin de la porter dix fois contre sa chair et de la graver au fond de son être. Voici l'un de ces feuillets. Stéphane, Patrice, écoutez ! Ecoute, fidèle Otto. Et toi-même, Vorski, pour la dernière fois écoute les bouts rimés du frère Thomas ! Je lis :

« Dans l'île Sark, en l'an quatorze et trois,
« Il y aura naufrages, deuils et crimes,
« Flèches, poison, gémissements, effrois,
« Chambres de mort, quatre femmes en croix,
« Pour les trente cercueils trente victimes.

« Devant sa mère, Abel tuera Caïn. »
« Le père alors, issu d'Alamanis,
« Prince cruel aux ordres du destin,
« Par mille morts et par lente agonie,
« Ayant occis l'épouse, un soir de juin,

« Flamme et fracas jailliront de la terre
« Au lieu secret où gît le grand trésor,
« Et l'homme enfin retrouvera la pierre,
« Jadis volée aux Barbares du Nord,
« La Pierre-Dieu qui donne vie ou mort. »

Don Luis Perenna avait commencé sa lecture d'un ton emphatique, en faisant valoir l'imbécilité des mots et la banalité du rythme. Il la termina sourdement, d'une voix sans timbre qui se prolongea en un silence d'angoisse. L'aventure entière apparaissait dans toute son horreur.

Il reprit :

« Vous comprenez bien l'enchaînement des faits, n'est-ce pas? Stéphane, vous qui fûtes une des victimes et qui avez connu ou connaissez les autres victimes? Vous aussi, Patrice? Au quinzième siècle, un pauvre moine, à l'imagination détraquée, au cerveau hanté de visions infernales, exhale ses cauchemars en une prophétie que nous qualifierons de « loufoque », qui ne repose sur aucune donnée sérieuse, dont chaque détail est amené par les nécessités de la rime ou de la césure, et qui, certainement dans l'esprit du poète, et au point de vue de la réalité, n'a pas plus de valeur que si le poète avait tiré des mots au hasard du fond de son escarcelle. L'histoire de la Pierre-Dieu, les traditions et les légendes, rien de tout cela ne lui apporte le moindre élément de prédiction. Cette prédiction, il l'extrait de lui-même, le brave homme, sans penser à mal, et simplement pour mettre un texte quelconque en marge du dessin diabolique qu'il a minutieusement enluminé. Et il en est si content qu'il prend la peine, avec la pointe d'un instrument, d'en graver quelques hémistiches sur un des blocs du Dolmen-aux-Fées.

« Or, quatre siècles plus tard, la page

prophétique tombe entre les mains d'un Superboche, maniaque du crime, vaniteux et fou. Qu'y voit-il, le Superboche? Une fantaisie amusante et puérile? Une boutade insignifiante? Pas du tout. Il y voit un document du plus haut intérêt, un de ces documents comme en peuvent étudier les plus superboches de ses compatriotes, avec cette différence que ce document-là est d'origine merveilleuse. C'est l'Ancien et le Nouveau Testament, le Livre Saint, qui explique et qui commente la loi de Sarek! C'est l'Evangile même de la Pierre-Dieu. Et cet Evangile le désigne, lui, Vorski, lui, le Superboche, comme le Messie chargé d'accomplir les décrets providentiels.

« Pour Vorski, aucune erreur là-dessus. Certes, l'affaire lui plaît puisqu'il s'agit de voler la fortune et le pouvoir. Mais cette question reste au second plan. Il obéit surtout à l'élan mystique d'une race qui se croit prédestinée et qui se flatte d'obéir toujours à des missions, mission de régénérer autant que mission de piller, de brûler et d'assassiner. Et sa mission, Vorski la lit en toutes lettres dans la prophétie du frère Thomas. Le frère Thomas dit explicitement ce qu'il faut faire, et le nomme, lui, Vorski, de la façon la plus nette, comme étant l'homme du Destin. N'est-il pas fils de roi c'est-à-dire « prince d'Alamanie »? Ne vient-il pas du pays même où la Pierre fut volée aux « Barbares du Nord »? N'a-t-il pas une femme promise, elle aussi, par les prédictions des voyantes, au supplice de la croix? N'a-t-il pas deux fils, l'un doux et gracieux comme Abel, l'autre dur, méchant et indomptable comme Caïn?

« Ces preuves lui suffisent. Désormais il a en poche son ordre de mobilisation, sa feuille de route. Les dieux lui ont marqué le point précis vers lequel il doit marcher : il marche. Il y a bien sur son chemin quelques personnes vivantes. Tant mieux! Cela fait partie du programme. C'est à dater du moment où toutes ces personnes vivantes seront supprimées, et supprimées de la façon indiquée par le frère Thomas, que la besogne sera achevée, que la Pierre-Dieu sera délivrée, et que Vorski, instrument du Destin, sera couronné roi. Donc, retroussons nos manches, prenons notre bon couteau de boucher, et à l'œuvre! Vorski va transporter dans la vie réelle les cauchemars de frère Thomas! »

❀ ❀ ❀

VII

PRINCE CRUEL AUX ORDRES DU DESTIN.

Don Luis s'adressa de nouveau à Vorski :

« Nous sommes bien d'accord, camarade? Tout ce que je dis est l'expression exacte de la vérité, n'est-ce pas? »

Vorski avait fermé les yeux, sa tête demeurait penchée, et les veines de son front étaient démesurémentt grossies. Pour couper court à toute intervention de Stéphane, don Luis s'écria :

« Tu parleras, mon vieux ! Hein, la douleur commence à devenir sérieuse? Le cerveau chavire? Rappelle-toi... un coup de sifflet... « Maman, les p'tits bateaux »... et j'interromps mon discours... Tu ne veux pas? Tu n'es pas encore mûr? Tant pis. Et vous, Stéphane, ne craignez rien pour François. Je réponds de tout. Mais pas de pitié pour ce monstre, je vous en prie? Ah ! non, mille fois non ! N'oublions pas qu'il a tout préparé et tout combiné, froidement et librement ! N'oublions pas... Mais je m'emballe. Inutile. »

Don Luis déplia la feuille du carnet où Vorski avait inscrit la prophétie, et poursuivit en la tenant sous ses yeux :

« Ce qu'il me reste à dire a moins d'importance, la grande explication générale étant donnée. Mais il faut bien, cependant, entrer dans quelques détails, démonter le mécanisme de l'affaire imaginée et construite par Vorski, et finalement arriver au rôle joué par notre sympathique vieux Druide... Ainsi donc nous voici au mois de juin. C'est l'époque fixée pour l'exécution des trente victimes. Evidemment, elle a été fixée par le frère Thomas parce que juin rime avec Caïn et avec destin; de même que l'année quatorze et trois s'accouple avec effrois et croix ; de même que le frère Thomas s'est arrêté au nombre de trente victimes parce que c'est le nombre des écueils et des dolmens de Sarek. Mais, pour Vorski, la consigne est formelle. En juin 17, il faut trente victimes. On les aura... On les aura, à condition, cependant, que les vingt-neuf habitants de Sarek — nous verrons tout à l'heure que Vorski a sous la main sa trentième victime — veuillent bien rester dans l'île et attendre leur immolation. Or, voilà que, soudain, Vorski apprend le départ d'Honorine et de Maguennoc. Honorine reviendra à temps. Mais Maguennoc? Vorski n'hésite pas : il lance sur ses traces Elfride et Conrad avec ordre de le tuer et d'attendre. Il hésite d'autant moins qu'il suppose, d'après certaines paroles entendues, que Maguennoc a emporté avec lui la pierre précieuse, le bijou miraculeux auquel on ne peut toucher, mais qu'on doit laisser dans son étui de plomb. (C'est l'expression même de Maguennoc.)

« Elfride et Conrad partent donc. Dans une auberge, un matin, Elfride mêle du poison à la tasse de café qu'avale Maguennoc. (La prophétie n'annonce-t-elle pas qu'il y aura empoisonnement?) Maguennoc reprend sa route. Mais, au bout de quelques heures, il est pris de souffrances intolérables et meurt, presque instantanément, sur le bord du talus. Elfride et Conrad accourent, fouillent et vident les poches. Rien. Pas de bijou. Pas de pierre précieuse. Les espérances de Vorski ne se sont pas réalisées. Tout de même le cadavre est là. Qu'en faire? On le jette provisoirement dans une cabane à moitié démolie, où quelques mois auparavant ont déjà passé Vorski et ses complices. C'est là que Véronique d'Hergemont le découvre... et c'est là qu'elle ne le retrouve plus une heure après, Elfride et Conrad, qui surveillent aux alentours, l'ayant fait disparaître et l'ayant caché, toujours provisoirement, dans les caves d'un petit château abandonné.

« Et d'un. En passant, notons que les prédictions de Maguennoc relativement à l'ordre dans lequel seront exécutées les trente victimes — à commencer par lui — ne reposent sur rien. La prophétie n'en parle pas. En tout cas, Vorski agit au petit bonheur. A Sarek, il enlève François et Stéphane Maroux, puis, autant par précaution que pour traverser



« ALORS, MURMURA FRANÇOIS, C'EST VOUS QUE J'ATTENDAIS ? » (p. 66.)

l'île sans attirer l'attention et pour pénétrer plus facilement au Prieuré, il endosse les vêtements de Stéphane, tandis que Raynold revêt ceux de François. La tâche, d'ailleurs, est facile. Il n'y a dans la maison qu'un vieillard, M. d'Hergemont, et une femme, Marie Le Goff. Dès qu'ils seront supprimés, on fouillera les chambres, et principalement celle de Maguennoc. Qui sait, en effet, se demande Vorski, — lequel ignore encore le résultat de l'expédition d'Elfride, — qui sait si Maguennoc n'a pas laissé au Prieuré le bijou miraculeux?

« Première victime, la cuisinière Marie Le Goff, que Vorski saisit à la gorge et frappe d'un coup de couteau. Mais il arrive qu'un flot de sang inonde le visage du bandit. Pris de peur, en proie à l'une de ces crises de lâcheté auxquelles il est sujet, il s'enfuit après avoir déchaîné Raynold contre M. d'Hergemont.

« Entre l'enfant et le vieillard, la lutte est longue. Elle se poursuit à travers la maison, et, par un hasard tragique, s'achève sous les yeux de Véronique d'Hergemont. M. d'Hergemont est tué. Au même moment Honorine arrive. Elle tombe. Quatre victimes.

« Les événements se précipitent. Au cours de la nuit, la panique commence. Les habitants de Sarek, affolés, voyant que les prédictions de Maguennoc s'accomplissent, et que l'heure de la catastrophe qui menace leur île depuis si longtemps va sonner, décident de partir. C'est ce qu'attendent Vorski et son fils. Postés sur le canot automobile qu'ils ont dérobé, ils s'élancent vers les fugitifs, et c'est la chasse abominable, le grand coup annoncé par le frère Thomas :

« *Il y aura naufrages, deuils et crimes.* »

« Honorine, qui assiste au spectacle et dont le cerveau est déjà fort ébranlé, devient folle et se jette du haut de la falaise.

« Là-dessus, quelques jours d'accalmie durant lesquels Véronique d'Hergemont explore, sans être inquiétée, le Prieuré de l'île de Sarek. En effet, le père et le fils, après leur chasse fructueuse, laissant seul Otto, qui passe son temps à boire dans les cellules, sont partis sur le canot pour chercher Elfride et Conrad, pour ramener le cadavre de



Maguennoc et le jeter à l'eau en vue de Sarek, puisque Maguennoc a son domicile marqué et obligatoire parmi les trente cercueils.

« A ce moment, c'est-à-dire lorsqu'il revient à Sarek, Vorski en est au chiffre de vingt-quatre. Stéphane et François, surveillés par Otto, sont captifs. Restent quatre femmes réservées au supplice, dont les trois sœurs Archignat, toutes trois enfermées dans leur cellier. C'est leur tour. Véronique d'Hergemont essaye bien de les délivrer : trop tard. Guettées par la bande, visées par Raynold, qui est un habile tireur à l'arc, les sœurs Archignat sont atteintes par les flèches (les flèches, ordre de la prophétie) et tombent aux mains de l'ennemi. Le soir même, elles sont accrochées à trois chênes, non sans que Vorski les eût au préalable allégées des cinquante billets de mille qu'elles cachaient sur elles. Résultat : Vingt-neuf victimes. Qui sera la trentième? Qui sera la quatrième femme? »

Don Luis fit une pause et reprit :

« Sur cette question, la prophétie est très claire, et cela en deux endroits qui se complètent :

« *Devant sa mère, Abel tuera Caïn.* »

« Et, quelques vers après :

« *Ayant occis l'épouse un soir de juin.* »

« Vorski, lui, dès qu'il avait eu connaissance du document, avait interprété les deux vers à sa façon. Ne pouvant, en effet, à cette époque, disposer de Véronique, qu'il a vainement cherchée par toute la France, il biaise avec les ordres du destin. La quatrième femme torturée sera bien une épouse, mais sa première épouse, Elfride. Et cela n'ira pas absolument à l'encontre de la prophétie, car il peut s'agir, à la rigueur, de la mère de Caïn aussi bien que de la mère d'Abel. Et notons que l'autre prédiction qui lui fut faite jadis, à lui personnellement, ne désignait pas davantage celle qui devait mourir : « La femme de Vorski périra sur la croix. » Quelle femme? Elfride.

« Donc la chère et dévouée complice périra. Gros crève-cœur pour Vorski! Mais ne faut-il pas obéir au dieu Moloch? et si Vorski, pour accomplir sa tâche, s'est décidé à sacrifier son fils Raynold, il serait inexcusable s'il ne sacrifiait pas sa femme Elfride. Et ainsi tout ira bien.

« Mais brusquement, coup de théâtre. Tandis qu'il poursuit les sœurs Archignat, il aperçoit et il reconnaît Véronique d'Hergemont!

« Comment un homme comme Vorski n'aurait-il pas vu là encore une faveur des puissances supérieures? La femme qu'il n'a jamais oubliée lui est envoyée à l'instant même où elle doit prendre sa place dans la grande aventure. On la lui donne comme une proie merveilleuse qu'il va pouvoir immoler... ou conquérir. Quelle perspective! Et comme le ciel s'illumine de clartés imprévues! Vorski en perd la tête. Il se croit de plus en plus le messie, l'élu, le missionnaire, l'homme qui est « aux ordres du Destin ». Il se rattache à la lignée des grands prêtres, gardiens de la Pierre-Dieu. Il est druide, archidruide, et, comme tel, la nuit où Véronique d'Hergemont a brûlé le pont — cette nuit qui est la sixième après la lune — il va couper le gui sacré avec une faucille d'or!

« Et le siège du Prieuré commence. Je n'insiste pas. Véronique d'Hergemont vous a tout raconté, Stéphane, et nous connaissons ses souffrances, le rôle que joue le délicieux Tout-Va-Bien, la découverte du souterrain et des cellules, la lutte autour de François, la lutte autour de vous, Stéphane, que Vorski a emprisonné dans une des cellules de torture appelées par la prophétie « *Chambres de mort* ». Vous y êtes surpris avec Mme d'Hergemont. Le jeune monstre Raynold vous rejette à la mer. François et sa mère s'échappent. Malheureusement, Vorski et sa bande ont pu arriver jusqu'au Prieuré. François est pris. Sa mère le rejoint... Et puis, et puis, ce sont les scènes les plus tragiques, sur lesquelles je n'insiste pas davantage, l'entrevue entre Vorski et Véronique d'Hergemont, le duel entre les deux frères, entre Abel et Caïn sous les yeux mêmes de Véronique d'Hergemont. La prophétie ne l'exige-t-elle pas?

« *Devant sa mère, Abel tuera Caïn.* »

« Et la prophétie exige également qu'elle souffre au delà de toute expression et que Vorski soit un raffiné du mal. « Prince cruel », il met un masque aux deux combattants, et, comme Abel est sur le point d'être vaincu, lui-même il blesse Caïn pour que ce soit Caïn qui soit tué.

« Le monstre est fou. Il est fou, et il

est ivre. Le dénouement approche. Il boit, il boit, car le soir même c'est le supplice de Véronique d'Hergemont.

« *Par mille morts et par lente agonie,*
« *Ayant occis l'épouse*...

« Les mille morts, Véronique les a subies, et l'agonie sera lente. Voici l'heure. Souper, cortège funèbre, préparatifs, érection de l'échelle, établissement des cordes, et puis... et puis le vieux Druide ! »

Don Luis n'avait pas prononcé ces deux mots qu'il éclata de rire.

« Ah ! là, par exemple, ça devient drôle. A partir de ce moment le drame côtoie la comédie, et le burlesque se mêle au macabre. Ah ! ce vieux Druide, quel sacré pistolet ! Pour vous, Stéphane, et pour vous, Patrice, qui fûtes dans la coulisse, l'histoire n'a plus d'intérêt. Mais pour Vorski... Quelles passionnantes révélations !... Dis donc, Otto, appuie l'échelle contre le tronc d'arbre de manière que ton patron puisse poser les pieds sur l'échelon supérieur. Bien. Hein, ça te soulage, Vorski? Note que mon attention ne vient pas d'un sentiment de pitié absurde. Non. Mais j'ai un peu peur que tu ne tournes de l'œil, et, de plus, je tiens à ce que tu sois en bonne posture pour écouter la confession du vieux Druide. »

Nouvel éclat de rire. Décidément le vieux Druide excitait l'hilarité de don Luis.

« L'arrivée du vieux Druide, dit-il, apporte dans l'aventure l'ordre et la raison. Ce qui était décousu et lâche se resserre. L'incohérence dans le crime devient la logique dans le châtiment. Ce n'est plus l'obéissance aux bouts rimés du frère Thomas, mais la soumission au bon sens, la méthode rigoureuse d'un homme qui sait ce qu'il veut et qui n'a pas de temps à perdre. Vraiment, le vieux Druide mérite toute notre admiration.

« Le vieux Druide, que nous pourrions appeler indifféremment, tu t'en doutes, n'est-ce pas? don Luis Perenna ou Arsène Lupin, ne savait pas grand'chose de l'histoire lorsque le périscope de son sous-marin, le *Bouchon--de-Cristal*, émergea en vue des côtes de Sarek hier vers midi.

— Pas grand'chose? s'écria malgré lui Stéphane Maroux.

— Autant dire rien du tout, affirma don Luis.

— Comment ! mais tous ces détails sur le passé de Vorski, toutes ces précisions sur ce qu'il a fait à Sarek, sur ses projets, sur le rôle d'Elfride, sur l'empoisonnement de Maguennoc?

— Tout cela, déclara don Luis, je l'ai appris ici même, depuis hier.

— Mais par qui? nous ne vous avons pas quittés?

— Croyez-moi, quand je vous dis que le vieux Druide, en abordant hier sur les côtes de Sarek, ne savait rien du tout. Mais le vieux Druide a la prétention d'être, au moins autant que toi, Vorski, favorisé des dieux. Et, de fait, tout de suite, il eut la chance d'apercevoir, sur une petite plage isolée, l'ami Stéphane, qui, lui, avait eu la chance de tomber dans une poche d'eau assez profonde et, ainsi, d'échapper au sort que ton fils et toi lui réserviez. Sauvetage, conversation. En une demi-heure, le vieux Druide était renseigné. Aussitôt, recherches... Il finit par atteindre les cellules, où il trouve dans la tienne, Vorski, une tunique blanche nécessaire à son emploi ; puis, sur un bout de papier, une copie, écrite par toi, de la prophétie. A merveille. Le vieux Druide connaît le plan de l'ennemi.

« Il suit d'abord le tunnel par où François et sa mère se sont enfuis, mais ne peut passer à cause de l'éboulement produit. Il retourne sur ses pas et débouche aux Landes-Noires. Exploration de l'île. Rencontre d'Otto et de Conrad. L'ennemi brûle la passerelle. Il est six heures du soir. Comment atteindre le Prieuré? « Par la montée de la Poterne, dit Stéphane. » Le vieux Druide regagne le *Bouchon-de-Cristal*. On contourne l'île sous la direction de Stéphane, qui connaît toutes les passes — et d'ailleurs le *Bouchon-de-Cristal*, mon cher Vorski, est un sous-marin docile, qui se glisse partout, et que le vieux Druide a fait construire d'après ses propres plans — et enfin on accoste à l'endroit où est accrochée la barque de François. Là, rencontre de Tout-Va-Bien, qui dort au-dessous de la barque même. Présentation du vieux Druide. Sympathie immédiate. On se met en route. Mais à mi-chemin de la montée, Tout-Va-Bien bifurque. La paroi de la falaise est comme rapiécée à cet endroit par des moellons en équilibre. Au milieu de ces moellons, un trou, un

trou que Maguennoc a pratiqué, le vieux Druide s'en est rendu compte depuis, pour pénétrer dans la salle des sacrifices souterrains et dans les cryptes mortuaires. Ainsi le vieux Druide se trouve au cœur de toute l'intrigue, maître en-dessus et en-dessous. Seulement, il est huit heures du soir.

« Pour François, pas d'inquiétude immédiate. La prophétie annonce « *Abel tuera Caïn* ». Mais Véronique d'Hergemont, qui doit périr « *un soir de juin* », a-t-elle subi l'abominable torture? Arriverait-on trop tard pour la secourir?

Don Luis se tourna vers Stéphane :

— Vous vous rappelez, Stéphane, les angoisses par lesquelles le vieux Druide et vous avez passé, et votre joie lorsque vous avez découvert l'arbre préparé avec l'inscription : V. d'H. Sur cet arbre, nulle victime encore. Véronique sera sauvée, et, de fait, on entend un bruit de voix qui vient du Prieuré. C'est le cortège sinistre. Parmi les ténèbres qui s'épaississent, il monte lentement le long des pelouses. La lanterne s'agite. Une halte. Vorski pérore. Le dénouement approche. Bientôt ce sera l'assaut et ce sera la délivrance de Véronique.

« Mais là, il se place un incident qui va t'amuser, Vorski... Oui, une étrange découverte que nous faisons, mes amis et moi... la découverte d'une femme qui rôde autour du Dolmen et qui, à notre rencontre, se cache. On s'empare d'elle. A la lueur d'une lampe électrique, Stéphane la reconnaît. Sais-tu qui s'était, Vorski? Je te le donne en cent. Elfride ! Oui, Elfride, ta complice, celle que tu voulais tout d'abord mettre en croix ! C'est curieux, n'est-ce pas? Très surexcitée, à demi-folle, elle nous raconte qu'elle avait consenti au duel des deux enfants, sur la promesse que son fils serait vainqueur et tuerait le fils de Véronique. Mais tu l'as enfermée dès le matin, et, le soir, quand elle a réussi à s'échapper, c'est le cadavre de son fils Raynold qu'elle a découvert. Maintenant elle vient assister au supplice de la rivale qu'elle déteste, puis se venger de toi, et te tuer, mon pauvre vieux.

« Parfait ! le vieux Druide approuve, et, tandis que tu approches du Dolmen et que Stéphane te guette, il continue à interroger Elfride. Mais soudain, ne voilà-t-il pas qu'en entendant ta voix, Vorski, ne voilà-t-il pas que la gueuse se rebiffe? Revirement imprévu ! La voix du maître la soulève d'une ardeur sans pareille. Elle veut te voir, t'avertir du péril, te sauver, et, subitement, elle se jette sur le vieux Druide un poignard à la main. Le vieux Druide est contraint de l'assommer à moitié pour se défendre, et, aussitôt, en face de cette moribonde, il discerne le parti qu'il peut tirer de l'événement. En un clin d'œil, la vilaine créature est attachée. C'est toi-même qui la châtieras, Vorski, et elle subira le sort que tu lui avais préalablement réservé. Le vieux Druide passe alors sa tunique à Stéphane, lui donne ses instructions, tire une flèche de ton côté dès que tu arrives, et pendant que tu cours à la poursuite d'une tunique blanche, il procède à l'escamotage et substitue Elfride à Véronique, la première épouse à la seconde. Comment? Ça ne te regarde pas. Toujours est-il que le tour est joué, et tu sais à quel point il a réussi ! »

Don Luis reprit haleine. On eût dit vraiment, à son ton de confidence familière, qu'il racontait à Vorski une histoire plaisante, une bonne farce, dont Vorski devait être le premier à rire.

« Ce n'est pas tout, continua-t-il. Patrice Belval et quelques-uns de mes Marocains — pour ta gouverne, il y en a dix-huit à bord — ont travaillé dans les salles souterraines. La prophétie n'est-elle pas catégorique? Dès que l'épouse aura rendu le dernier soupir,

« Flamme et fracas jailliront de la terre
« A l'endroit même où gît le grand trésor. »

« Bien entendu, le frère Thomas n'a jamais su où gisait le grand trésor, ni personne au monde. Mais le vieux Druide l'a deviné, et il veut que Vorski ait son signal et lui tombe tout rôti dans le bec comme une alouette. Pour cela, il faut une issue qui débouche près du Dolmen-aux-Fées. Le capitaine Belval la cherche et la trouve, Maguennoc ayant déjà commencé les travaux de ce côté. On déblaie un ancien escalier. On déblaie l'intérieur de l'arbre mort. On prend dans le sous-marin et on place des cartouches de dynamite et des fusées d'avertissement. Et lorsque, du haut de ton perchoir, Vorski, tu clames comme un héraut : « Elle est morte ! « la quatrième femme est morte sur la croix ! » pan ! pan ! coup de tonnerre, flammes et fracas, tout le tremblement... Ça y est, tu es de plus en plus le chéri des dieux, le chouchou du destin, et tu brûles du

noble désir de te jeter dans le tuyau de la cheminée et d'avaler la Pierre-Dieu. Le lendemain, donc, après avoir cuvé ton troix-six et ton rhum, tu rappliques, la bouche en cœur. Tu as tué tes trente victimes, selon les rites du frère Thomas. Tu as surmonté tous les obstacles. La prophétie est accomplie.

« Et l'homme enfin retrouvera la pierre,
« Jadis volée aux Barbares du Nord,
« La Pierre-Dieu qui donne vie ou mort. »

« Le vieux Druide n'a qu'à s'exécuter et à t'offrir la clef du paradis. Mais, tout d'abord, bien entendu, un petit intermède, quelques entrechats et tours de sorcellerie, histoire de rigoler un brin. Et en avant la Pierre-Dieu, que garde la Belle au bois dormant ! »

Don Luis exécuta vivement quelques-uns de ces entrechats pour lesquels il semblait avoir tant de prédilection. Puis il dit à Vorski :

« Mon vieux, j'ai comme une impression confuse que tu en as assez de mon discours et que tu aimerais mieux me révéler tout de suite la retraite de François, plutôt que d'en entendre davantage. Désolé ! il faut cependant bien que tu saches à quoi t'en tenir sur la Belle au bois dormant et sur la présence insolite de Véronique d'Hergemont. Deux minutes suffiront, d'ailleurs. Excuse-moi. »

Et don Luis reprit, laissant désormais de côté le vieux Druide et parlant en son propre nom :

« Oui, pourquoi ai-je transporté Véronique d'Hergemont à cet endroit, après l'avoir arrachée à tes griffes? Ma réponse est bien simple : où voulais-tu que je la transportasse? Dans le sous-marin? Ta proposition est absurde. La mer était démontée cette nuit et Véronique avait besoin de repos? Au Prieuré? Jamais de la vie. C'eût été trop loin du théâtre des opérations et je n'aurais pas été tranquille. En vérité, il n'y avait qu'un endroit à l'abri de la tempête et à l'abri de tes coups, la salle des sacrifices, et c'est pourquoi je l'y apportai, et c'est pourquoi elle dormait là, paisiblement, sous l'influence d'un bon narcotique, quand tu l'as vue. J'avoue encore que le plaisir de te procurer ce petit spectacle était bien pour quelque chose dans ma résolution. Et ce que j'en fus récompensé ! Non, mais rappelle-toi la gueule que tu as faite ! Vision horrible ! Véronique ressuscitée ! La morte vivante ! Vision tellement horrible que tu détales au galop. Mais j'abrège. Tu trouves l'issue bouchée. Sur quoi tu te ravises. Retour offensif de Conrad, lequel m'attaque sournoisement, pendant que je m'occupais du transport de Véronique d'Hergement dans le sous-marin. Conrad reçoit d'un de mes Marocains un coup funeste. Second intermède comique. Conrad affublé de la tunique du vieux Druide est étendu dans une des cryptes, et naturellement ton premier soin est de sauter dessus et de t'acharner après lui. Et, quand tu aperçois le cadavre d'Elfride qui a pris sur la table sacrée la place de Véronique d'Hergemont, vite... tu sautes encore dessus, et tu réduis en bouillie celle que tu as déjà crucifiée. Toujours la gaffe ! Et alors, le dénouement, également dans la note comique. Tu es suspendu au poteau de torture tandis que je t'envoie en pleine figure un discours qui t'achève, et d'où il ressort que, si tu as conquis la Pierre-Dieu par la vertu de tes trente crimes, c'est moi qui en prends possession par ma propre vertu. Voici toute l'aventure, mon bon Vorski. Sauf quelques petits incidents secondaires, ou d'autres, plus importants, que tu n'as pas besoin de connaître, tu en sais aussi long que moi. Confortablement installé, tu as eu tout le temps de réfléchir. J'attends donc ta réponse, au sujet de François, en toute confiance. Allons, vas-y de ta chanson... « Maman, les p'tits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes !... » Ça y est? Tu bavardes? »

Don Luis avait monté quelques échelons. Stéphane et Patrice s'étaient approchés et, anxieusement, prêtaient l'oreille. Il était évident que Vorski allait parler.

Il avait ouvert les yeux et regardait don Luis d'un regard où il y avait à la fois de la haine et de la crainte. Cet homme extraordinaire devait lui apparaître comme un de ceux contre lesquels il est absolument inutile de lutter, et dont il est non moins inutile d'implorer la compassion. Don Luis représentait le vainqueur, et, devant celui qui est le plus fort, on cède ou on s'humilie. D'ailleurs, il était à bout de résistance. Le supplice devenait intolérable. Il dit quelques mots d'une voix inintelligible.

« Un ton plus haut, fit don Luis. Je n'entends pas. Où est François d'Hergemont? »

Il s'éleva sur l'échelle. Vorski balbutia :

« Je serai libre? »

— Sur l'honneur. Nous partirons tous d'ici, sauf Otto, qui te délivrera.

— Tout de suite?

— Tout de suite.

— Alors...

— Alors?

— Voici... François est vivant.

— Bougre de veau, je n'en doute pas. Mais où est-il?

— Attaché dans la barque...

— Celle qui est suspendue au pied de la falaise?

— Oui. »

Don Luis se frappa le front.

« Triple idiot !... Ne fais pas attention, c'est de moi que je parle. Eh oui, j'aurais dû deviner cela ! Est-ce que Tout-Va-Bien ne dormait pas sous cette barque, paisiblement, comme un bon chien qui dort près de son maître ! Est-ce que Tout-Va-Bien, lorsqu'on l'a lancé sur la piste de François, n'a pas conduit Stéphane auprès de cette barque? Vrai ! il y a des fois où les plus habiles agissent comme des ânes ! Mais toi, Vorski, tu savais donc qu'il y avait là une descente et une barque?

— Depuis hier.

— Et toi, malin, tu avais l'intention de filer dessus?

— Oui.

— Eh bien ! tu fileras dessus, Vorski, avec Otto. Je te la laisse. Stéphane ! »

Mais Stéphane Maroux courait déjà vers la falaise escorté de Tout-Va-Bien.

« Délivrez François, Stéphane, cria don Luis. »

Et il ajouta, s'adressant aux Marocains :

« Aidez-le, vous autres. Et mettez le sous-marin en marche. D'ici dix minutes on part. »

Il se retourna du côté de Vorski :

« Adieu, cher ami. Ah ! un mot encore. Dans toute aventure bien ordonnée, il y a une intrigue amoureuse. La nôtre paraît en être dépourvue, car je n'oserais pas faire allusion aux sentiments qui te poussaient vers la sainte créature qui portait ton nom. Cependant, je dois te signaler un très pur et très noble amour. Tu as vu l'empressement avec lequel Stéphane volait au secours de François? Evidemment il aime bien son jeune élève, mais il aime encore plus sa mère. Et, puisque tout ce qui est agréable à Véronique d'Hergemont ne peut que te faire plaisir, je préfère t'avouer qu'il ne lui est pas indifférent, que cet amour admirable a touché son cœur de femme, qu'elle a retrouvé ce matin Stéphane avec une véritable joie, et que tout cela finira par un mariage... dès qu'elle sera veuve, bien entendu. Tu me comprends, n'est-ce pas? Le seul obstacle à leur bonheur c'est toi. Alors, comme tu es un parfait gentleman, tu ne voudras pas... Mais je n'en dis pas plus long. Je compte sur ton savoir-vivre pour mourir le plus tôt possible. Adieu, mon vieux. Je ne te donne pas la main, mais le cœur y est ! Otto, dans dix minutes, et sauf avis contraire, détache ton patron. Vous trouverez la barque au bas de la falaise. Bonne chance, les amis. »

C'était fini. Entre don Luis et Vorski la bataille se terminait sans que l'issue en eût été douteuse un seul instant. Depuis la première minute, l'un des deux adversaires avait tellement dominé l'autre, que celui-ci, malgré toute son audace et son entraînement de criminel, n'avait plus été qu'un pantin désarticulé, grotesque et absurde. Ayant réussi dans l'exécution intégrale de son plan, ayant atteint et dépassé le but, victorieux, maître des événements, il se trouvait tout à coup accroché à l'arbre du supplice et restait là, pantelant et captif, comme un insecte épinglé sur un bouchon de liège.

Sans s'occuper davantage de sa victime, don Luis entraîna Patrice Belval, qui ne put s'empêcher de lui dire :

« Tout de même, c'est donner beau jeu à ces ignobles personnages.

— Bah ! ils ne tarderont pas à se faire pincer ailleurs, ricana don Luis. Que voulez-vous qu'ils fassent?

— Mais, tout d'abord, prendre la Pierre-Dieu.

— Impossible ! Il faut vingt hommes pour cela, un échafaudage, un matériel. Moi-même, j'y renonce actuellement. Je reviendrai après la guerre.

— Mais, voyons, don Luis, qu'est-ce que c'est cette pierre miraculeuse?

— Petit curieux, va, » fit don Luis, sans répondre autrement.

Ils partirent, et don Luis prononça en se frottant les mains :

« J'ai bien manœuvré. Il n'y a pas beaucoup plus de vingt-quatre heures que nous débarquions à Sarek. Et il y avait vingt-quatre siècles que durait

l'énigme. Une heure par siècle. Mes compliments, Lupin.

— Je vous ferais volontiers les miens, don Luis, dit Patrice Belval, mais ils ne valent pas ceux d'un connaisseur comme vous. »

Quand ils arrivèrent sur le sable de la petite grève, la barque de François, déjà descendue, était vide. Plus loin à droite, le *Bouchon-de-Cristal* flottait sur la mer paisible.

François courut à leur rencontre et s'arrêta net à quelques pas de don Luis, le considérant avec des yeux agrandis.

« Alors, murmura-t-il, c'est vous?... c'est vous que j'attendais?...

— Ma foi, fit don Luis en riant, je ne sais pas si tu m'attendais... mais je suis sûr que c'est bien moi...

— Vous... vous... don Luis Perenna... c'est-à-dire...

— Chut, pas d'autre nom... Perenna me suffit... Et puis ne parlons pas de moi, veux-tu? Moi, j'ai été le hasard, le monsieur qui passe et qui tombe à pic. Tandis que toi... Fichtre, mon petit, tu t'en es rudement bien tiré!... Ainsi, tu as passé la nuit dans cette barque?

— Oui, sous la bâche qui la recouvrait, attaché au fond et solidement bâillonné.

— Inquiet?

— Nullement. Il n'y avait pas un quart d'heure que j'étais là que Tout-Va-Bien survenait. Par conséquent!...

— Mais cet homme... ce bandit... de quoi t'avait-il menacé?

— De rien. Après le duel, et pendant que les autres s'occupaient de mon adversaire, il m'avait conduit ici soi-disant pour me ramener à maman et nous embarquer tous deux. Puis, arrivé près de la barque, il m'a empoigné sans un mot.

— Tu le connais, cet homme? tu connais son nom?

— J'ignore tout de lui. Je sais seulement qu'il nous persécutait, maman et moi.

— Pour des raisons que je te dirai, mon petit François. En tout cas, tu n'as plus rien à craindre de lui.

— Oh! vous ne l'avez pas tué?

— Non, mais je l'ai rendu inoffensif. Tout cela te sera expliqué. Mais je crois que, pour l'instant, ce que nous avons de plus pressé c'est de rejoindre ta mère.

— Stéphane m'a dit qu'elle se reposait là, dans le sous-marin, et que vous l'aviez sauvée, elle aussi. Elle m'attend, n'est-ce pas?

— Oui, cette nuit, elle et moi, nous avons causé, et je lui ai promis de te retrouver. J'ai senti qu'elle avait confiance en moi. Tout de même, Stéphane, il vaut mieux que vous alliez en avant et que vous la prépariez... »

...A droite, au bout d'une chaîne de rochers qui formaient comme une jetée naturelle, le *Bouchon-de-Cristal* flottait sur les eaux tranquilles. Une dizaine de Marocains s'agitaient de tous côtés. Deux d'entre eux maintenaient une passerelle que don Luis et François franchirent un instant après.

Dans une des cabines, arrangée en salon, Véronique était étendue sur une chaise longue. Son pâle visage gardait la marque des souffrances inexprimables qu'elle avait endurées. Elle semblait très faible, très lasse. Mais ses yeux pleins de larmes brillaient de joie.

François se jeta dans ses bras. Elle éclata en sanglots sans prononcer une parole.

En face d'eux, Tout-Va-Bien, assis sur son derrière, battait des pattes et les regardait, la tête un peu de côté.

« Maman, dit François, don Luis est là... »

Elle saisit la main de don Luis et l'embrassa longuement, tandis que François murmurait :

« Et vous avez sauvé maman... Vous nous avez sauvés... »

Don Luis l'interrompit :

« Veux-tu me faire plaisir, mon petit François? Eh bien, ne me remercie pas. Si tu as besoin de remercier quelqu'un, tiens, remercie ton ami Tout-Va-Bien. Il n'a pas l'air d'avoir joué un rôle très important dans le drame. Et cependant, en opposition avec le mauvais homme qui vous persécutait, c'est lui qui fut le bon génie, discret, intelligent, modeste et silencieux.

— C'est vous aussi.

— Oh! moi, je ne suis ni modeste ni silencieux, et c'est pour cela que j'admire Tout-Va-Bien. Allons, Tout-Va-Bien, suis-moi et renonce à faire le beau. Tu risquerais d'y passer la nuit, car ils en ont pour des heures à pleurer ensemble, la mère et le fils... »

VIII

LA PIERRE-DIEU.

Le *Bouchon-de-Cristal* filait à la surface. Don Luis causait, entouré de Stéphane, de Patrice et de Tout-Va-Bien.

« Quelle canaille que ce Vorski ! disait-il. J'en ai pourtant vu de ces monstres-là, mais jamais d'un pareil calibre.

— Alors, dans ce cas... objecta Patrice Belval.

— Alors, dans ce cas? répéta don Luis.

— J'en reviens à ce que je vous ai dit. Vous tenez entre vos mains un monstre, et vous le laissez libre ! Sans compter que c'est fort immoral... songez à tout le mal qu'il pourra faire, qu'il fera inévitablement ! N'est-ce pas une lourde responsabilité que vous prenez, celle des crimes qu'il commettra?

— C'est également votre avis Stéphane? demanda don Luis.

— Je ne sais pas trop quel est mon avis, répondit Stéphane, puisque, pour sauver François, j'étais prêt à toutes les concessions. Mais tout de même...

— Tout de même, vous auriez voulu une autre solution?

— Je l'avoue. Tant que cet homme sera vivant et libre, Mme d'Hergemont et son fils auront tout à craindre de lui.

— Mais quelle solution? Contre le salut immédiat de François, je lui ai promis la liberté. N'aurais-je dû lui promettre que la vie, et le livrer à la justice?

— Peut-être, dit le capitaine Belval.

— Soit. Mais dans ce cas, la justice instruisait, finissait par découvrir la véritable identité de l'individu, et ressuscitait le mari de Véronique d'Hergemont et le père de François. Est-ce cela que vous désirez?

— Non, non ! s'écria vivement Stéphane.

— Non, en effet, confessa Patrice Belval, assez embarrassé. Non. Cette solution n'est pas meilleure, mais ce qui m'étonne, c'est que vous, don Luis, vous n'ayez pas trouvé la bonne, celle qui nous eût satisfaits tous.

— Il n'y en avait qu'une, déclara nettement don Luis Perenna, il n'y en avait qu'une.

— Laquelle?

— La mort. »

Il y eut un silence.

Puis don Luis reprit :

« Mes amis, ce n'est pas par simple jeu que je vous ai réunis en tribunal, et ce n'est pas parce que les débats vous semblent terminés que votre rôle de juge est fini. Il continue, et le tribunal n'a pas levé séance. C'est pourquoi je vous demande de répondre franchement : estimez-vous que Vorski mérite la mort?

— Oui, » affirma Patrice.

Et Stéphane approuva :

« Oui, sans aucun doute.

— Mes amis, poursuivit don Luis, votre réponse n'est pas assez solennelle. Je vous supplie de l'exprimer selon les formes et en toute conscience, *comme si vous étiez en face du coupable*. Je le répète : quelle peine méritait Vorski? »

Ils levèrent la main et, l'un après l'autre, ils prononcèrent :

« La mort. »

Don Luis donna un coup de sifflet. Un des Marocains accourut.

« Deux paires de jumelles, Hadgi. »

Quand les instruments furent apportés, don Luis les offrit à Stéphane et à Patrice.

« Nous ne sommes qu'à un mille de Sarek. Regardez vers la pointe, la barque doit être en route.

— Oui, fit Patrice au bout d'un instant.

— Vous voyez, Stéphane?

— Oui, seulement...

— Seulement...

— Il n'y a qu'un passager.

— Qu'un passager, en effet, » déclara Patrice.

Ils posèrent leurs jumelle, et l'un d'eux commença :

« Un seul s'est enfui... Vorski évidemment... Il aura tué son complice Otto. »

Don Luis ricana :

« A moins que son complice Otto ne l'ait tué...



« REGARDEZ VERS LA POINTE : LA BARQUE DOIT ETRE EN ROUTE » (p. 68.)

— Mais... pourquoi dites-vous cela?

— Dame, rappelez-vous la prédiction faite à Vorski, quand il était jeune : « Ta femme périra sur la croix, et toi tu seras tué par un ami. »

— Je ne pense pas qu'une prédiction suffise.

— Aussi ai-je d'autres preuves.

— Lesquelles?

— Mes chers amis, cela fait partie des derniers problèmes que nous devons élucider ensemble. Par exemple, quelle est votre idée sur la façon dont j'ai substitué Elfride Vorski à Mme d'Hergemont? »

Stéphane hocha la tête.

« J'avoue n'avoir pas compris.

— C'est pourtant si simple ! Lorsque, dans un salon, un monsieur quelconque vous fait des tours d'escamotage ou devine vos pensées, vous vous dites, n'est-ce pas? qu'il doit y avoir là-dessous quelque artifice, l'aide d'un compère? Ne cherchez pas plus loin pour moi.

— Hein ! vous aviez un compère?

— Ma foi, oui.

— Mais qui?

— Otto.

— Otto ! mais vous ne nous avez pas quittés ! Vous ne lui avez pas parlé?

— Comment aurais-je pu réussir sans sa complicité? En réalité, j'ai eu, dans cette affaire, deux compères, Elfride et Otto, qui tous deux ont trahi Vorski, soit par vengeance, soit par peur ou par cupidité. Tandis que vous entraîniez Vorski loin du Dolmen-aux-Fées, Stéphane, moi, j'abordais Otto. L'accord fut rapidement conclu, moyennant quelques billets et contre la promesse qu'il sortirait sain et sauf de l'aventure. En outre je lui appris que Vorski avait subtilisé les cinquante mille francs des sœurs Archignat.

— Comment le saviez-vous? demanda Stéphane.

— Par mon compère numéro un, par Elfride, que j'avais continué d'interroger à voix basse, pendant que vous guettiez l'approche de Vorski, et qui me révéla également, en quelques mots rapides, ce qu'elle connaissait du passé de Vorski.

— En fin de compte, vous n'avez vu Otto qu'une fois.

— Deux heures plus tard, après la mort d'Elfride et après le feu d'artifice du chêne creux, seconde entrevue, sous le Dolmen-aux-Fées. Vorski dort, abruti par l'alcool, et Otto monte la garde.



Vous comprenez si j'ai saisi l'occasion pour me documenter sur l'affaire, et pour compléter mes renseignements sur Vorski avec ceux, que, dans l'ombre, et depuis deux ans, Otto n'a cessé de recueillir sur un patron qu'il déteste. Puis il décharge les revolvers de Vorski et de Conrad, ou plutôt il enlève les balles, tout en laissant les douilles. Puis il me passa la montre et le carnet de Vorski, ainsi qu'un médaillon vide et une photographie de la mère de Vorski qu'Otto lui avait subtilisée quelques mois auparavant, — toutes choses qui me servaient le lendemain à jouer au sorcier avec le dit Vorski dans la crypte où il me retrouve. Voilà comme quoi Otto et moi avons collaboré.

— Soit, dit Patrice, mais vous ne lui avez pourtant pas demandé de tuer Vorski?

— Certes non.

— En ce cas qui nous prouve?...

— Croyez-vous que Vorski n'ait pas deviné, à la fin, cette collaboration, qui est une des causes évidentes de sa défaite? Et croyez-vous que le sieur Otto n'ait pas prévu cette éventualité? Soyez-en sûrs, aucun doute à ce propos: Vorski, détaché de son arbre, eût supprimé son complice, autant pour se venger que pour retrouver les cinquante mille francs des sœurs Archignat. Otto a pris les devants. Vorski était là, impuissant, inerte, proie facile. Il l'a frappé. J'irai plus loin. Otto, qui est un lâche, n'a même pas frappé. Il aura tout simplement laissé Vorski sur son arbre. Et, de la sorte, le châtiment est complet. Etes-vous satisfaits, maintenant, mes amis, et votre besoin de justice est-il assouvi? »

Patrice et Stéphane se turent, impressionnés par la vision terrible que don Luis évoquait à leurs yeux.

« Allons, dit-il en riant, j'ai eu raison de ne pas vous obliger à prononcer la sentence là-bas, quand nous étions au pied du chêne, et en face d'un homme vivant! Je vois que mes deux juges auraient quelque peu flanché à cette minute-là.

— Et mon troisième juge aussi, n'est-ce pas, Tout-Va-Bien, toi qui es un sensible et un larmoyant? Et je suis comme vous, mes amis. Nous ne sommes pas de ceux qui condamnent et qui frappent. Mais tout de même, réfléchissez à ce qu'était Vorski, à ses trente crimes et à ses raffinements de cruauté, et félicitez-moi d'avoir choisi comme juge, en dernier ressort, l'aveugle destin, et, comme bourreau responsable, l'exécrable Otto. Que la volonté des dieux soit faite!... »

Les côtes de Sarek s'amincissaient à l'horizon. Elles disparurent dans la brume où se fondaient la mer et le ciel.

Les trois hommes gardaient le silence. Tous trois, ils pensaient à l'île morte, dévastée par la folie d'un homme, à l'île morte où bientôt quelque visiteur trouverait les traces inexplicables du drame, les issues des souterrains, les cellules avec leurs « chambres de mort », la salle de la Pierre-Dieu, les cryptes funéraires, le cadavre de Conrad, le cadavre d'Elfride, les squelettes des sœurs Archignat, et, tout au bout, près du Dolmen-aux-Fées où s'inscrivait la prophétie des trente cercueils et des quatre croix dressées, le grand corps de Vorski, solitaire, lamentable, déchiqueté par les corbeaux et par les oiseaux de nuit...

EPILOGUE

Une villa près d'Arcachon, au joli village des Moulleaux, dont les pins descendent jusqu'à la berge du golfe.

Véronique est assise dans le jardin. Huit jours de repos et de joie ont redonné de la fraîcheur à son beau visage et endormi les mauvais souvenirs. Elle regarde en souriant son fils, qui, debout un peu plus loin, écoute et interroge don Luis Perenna. Elle regarde aussi Stéphane et leurs yeux se rencontrent doucement.

On sent qu'il y a entre eux, par l'affection qu'ils portent l'un et l'autre à l'enfant, un lien qui les unit étroitement, et qui se renforce de leurs pensées secrètes et de leurs sentiments confus. Pas une fois Stéphane n'a rappelé les aveux qu'il a faits dans la cellule des Landes-Noires. Mais Véronique ne les a pas oubliés, et la reconnaissance profonde qu'elle garde à celui qui éleva son fils est mêlée d'une émotion spéciale et d'un trouble dont elle goûte le charme à son insu.

Ce jour-là, don Luis, qui, le soir même où le *Bouchon-de-Cristal* les a tous amenés à la villa des Moulleaux prenait le train pour Paris, est arrivé à l'improviste au moment du déjeuner, en compagnie de Patrice Belval, et, depuis une heure qu'ils sont au jardin, installés dans des rocking-chairs, l'enfant, la figure toute rose d'animation, ne cesse de poser des questions à son sauveur.

« Et alors, qu'avez-vous fait?... Mais comment avez-vous pu savoir?... Et, pour cela, qu'est-ce qui vous a mis sur la voie?...

— Mon chéri, observe Véronique, ne crains-tu pas d'importuner don Luis?

— Non, madame, répond don Luis, qui se lève, s'approche de Véronique et lui parle de façon que l'enfant n'entende point, non, François ne m'importune pas, et je tiens même à répondre à ses questions. Mais j'avoue qu'il m'embarrasse un peu et que je crains quelque maladresse de ma part. Voyons, que sait-il au juste de tout ce drame?

— Ce que j'en sais moi-même, sauf, bien entendu, le nom de Vorski.

— Mais le rôle de Vorski, il le connaît?

— Oui, mais avec certaines atténuations. Vorski est un prisonnier évadé, qui a recueilli les légendes de Sarek, et qui, pour s'emparer de la Pierre-Dieu, a mis à exécution la prophétie qui la concernait, — prophétie dont j'ai caché quelques vers à François.

— Et le rôle d'Elfride? sa haine contre vous? les menaces qu'elle vous a faites?

— Paroles de folie, dont moi-même, ai-je dit à François, je n'ai pas compris le sens.

Don Luis sourit.

— L'explication est un peu sommaire, dit-il, et j'ai idée que François comprend fort bien que certaines parties du drame doivent rester et resteront dans l'ombre pour lui. L'essentiel, n'est-ce pas? c'est qu'il ignore que Vorski était son père.

— Il l'ignore et ne le saura jamais.

— Et alors — et c'est là où je voulais en venir — quel nom portera-t-il lui-même?

— Que voulez-vous dire?

— Oui, de qui se croira-t-il le fils? Car, vous le savez comme moi, la réalité légale se présente ainsi. François Vorski est mort dans un naufrage, ainsi que son grand-père, il y a quatorze ans. Et Vorski est mort, il y a un an, assassiné par un camarade. Légalement ils n'existent plus ni l'un ni l'autre, et alors?...

Véronique hocha la tête en souriant.

— Et alors, je ne sais pas. La situation me semble, en effet, inextricable. Mais tout s'arrangera.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes là.

Il sourit à son tour.

— Je n'ai même plus le bénéfice des actes que j'accomplis et des mesures que je prends. Tout s'arrange à priori. A quoi bon se donner de la peine!

— N'ai-je pas raison?

— Oui, fit-il gravement. Celle qui a

tant souffert ne doit plus subir le moindre ennui. Et rien ne l'atteindra désormais, je vous le jure. Donc voici ce que je vous propose. Vous avez épousé autrefois, contre le gré de votre père, un de vos cousins très éloigné, qui est mort après vous avoir laissé un fils, François. Ce fils, votre père pour se venger, l'a enlevé et conduit à Sarek. Votre père étant mort, le nom d'Hergemont est éteint et rien ne peut rappeler les événements de votre mariage.

— Mais mon nom reste. Légalement, sur les registres de l'état civil, je m'appelle Véronique d'Hergemont.

— Votre nom de jeune fille disparaît sous votre nom de femme.

— Donc sous mon nom de Vorski?

— Non, puisque vous n'avez pas épousé le sieur Vorski, mais un de vos cousins qui s'appelait...:

— Qui s'appelait?

— Jean Maroux. Voici un extrait légalisé de votre acte de mariage avec Jean Maroux, mariage qui est mentionné sur votre état civil, ainsi que l'atteste cette autre pièce.

Véronique regarda don Luis avec stupeur.

— Mais pourquoi?... pourquoi ce nom?

— Pourquoi? Pour que votre fils ne s'appelle plus d'Hergemont, ce qui aurait évoqué les événements d'autrefois, ni Vorski, ce qui aurait évoqué le nom d'un traître. Voici son extrait de naissance, François Maroux.

Elle répéta rouge et confuse :

— Mais pourquoi avez-vous choisi précisément ce nom?

— Cela m'a semblé commode pour François. C'est le nom de Stéphane auprès de qui François continuera longtemps de vivre. On pourra dire que Stéphane était parent de votre mari, et votre intimité à tous sera ainsi expliquée. Tel est mon plan. Il n'offre, soyez en sûre, aucun péril possible. Quand on se trouve en face d'une situation insoluble et douloureuse comme la vôtre, il faut bien employer des moyens particuliers et recourir à des mesures radicales, et, je l'avoue, fort peu légales. C'est ce que j'ai fait sans scrupules, puisque j'ai la bonne chance de disposer de ressources qui ne sont pas à la portée de tous. Vous m'approuvez?

Véronique inclina la tête.

— Oui, oui, dit-elle.

Il se leva à moitié.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, s'il se présente quelques inconvénients, l'avenir se chargera sans doute de les aplanir. Il suffirait, par exemple, — ce n'est pas indiscret, n'est-ce pas? de faire allusion aux sentiments que Stéphane éprouve pour la mère de François? — il suffirait qu'un jour ou l'autre, par raison, par gratitude, la mère de François fût amenée à bien vouloir accueillir l'hommage de ces sentiments; alors, comme tout se trouve simplifié si François porte déjà le nom de Maroux ! Combien le passé sera mieux aboli, aussi bien pour le monde que pour François, qui ne pourront plus pénétrer dans le secret d'événements effacés et que rien ne rappellera. Il m'a semblé que ces motifs avaient quelque poids. Je suis heureux de voir que vous partagez mon avis. »

Don Luis salua Véronique, et sans insister davantage, sans paraître remarquer sa confusion, il se retourna vers François et s'écria :

« Maintenant, mon petit, je suis tout à toi. Et puisque tu ne veux rien laisser dans l'ombre, revenons à la Pierre-Dieu et au bandit qui la convoitait. Oh ! oui, au bandit, répéta don Luis, jugeant qu'il n'y avait aucune raison pour ne point parler de Vorski en toute franchise, et le bandit le plus effroyable que j'aie rencontré, parce qu'il croyait à sa mission... Bref, un malade, un détraqué...

— Eh bien, tout d'abord, ce que je ne comprends pas, fit observer François, c'est que vous avez attendu toute la nuit pour le capturer, alors que ses complices et lui dormaient sous le Dolmen-aux-Fées.

— Très bien, mon petit, s'exclama don Luis en riant, tu as mis le doigt sur un point faible. Si j'avais agi ainsi, le drame finissait douze ou quinze heures plus tôt. Seulement, voilà, aurais-tu été délivré? Le bandit aurait-il parlé et révélé ta retraite? Je ne le pense pas. Pour lui délier la langue il fallait le «cuisiner ». Il fallait l'étourdir, le rendre fou d'inquiétude et d'angoisse, et faire pénétrer en lui par mille preuves, le sentiment de sa défaite irrémédiable. Sans quoi, il se taisait, et nous ne t'aurions peut-être pas retrouvé... Et puis, à ce moment-là, mon plan n'était pas très net, je ne savais pas trop comment aboutir, et ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai pensé, non pas à lui infliger une torture violente, — j'en suis incapable, — mais à l'attacher à cet

arbre où il avait voulu faire mourir ta mère. De sorte que, embarrassé, hésitant, j'ai tout simplement cédé, en fin de compte au besoin quelque peu puéril, je l'avoue à ma confusion, d'aller jusqu'au bout de la prophétie, de voir comment se comporterait le missionnaire en face du vieux Druide, bref, de m'amuser. Que veux-tu, l'aventure était si noire qu'un peu de gaîté m'a semblé nécessaire. Et j'ai bien ri. Voilà ma faute, je m'en accuse et je m'en excuse. »

L'enfant riait aussi. Don Luis, qui le tenait debout entre ses jambes, l'embrassa et répéta :

« Tu m'excuses?

— Oui, mais à la condition que vous répondiez encore. Il me reste deux questions : la première peu importante...

— Parle.

— Il s'agit de la bague. D'où vient-elle cette bague que vous avez mise d'abord au doigt de maman, ensuite au doigt d'Elfride.

— Je l'ai fabriquée la nuit même en quelques minutes avec un vieil anneau et des pierres de couleur.

— Mais le bandit l'a reconnue comme ayant appartenu à sa mère.

— Il a cru la reconnaître, et il l'a cru parce que la bague était semblable.

— Mais comment le saviez-vous? et comment connaissiez-vous cette histoire?

— Par lui-même.

— Est-ce possible?

— Mon Dieu, oui! Des paroles qui lui ont échappé pendant qu'il dormait sous le Dolmen-aux-Fées... un cauchemar d'ivrogne... il a raconté par bribes toute l'histoire de sa mère, qu'Elfride connaissait, d'ailleurs, en partie. Tu vois comme c'est simple! Et combien le hasard m'a favorisé!

— Mais l'énigme de la Pierre-Dieu n'est pas simple! s'écria François, et vous l'avez déchiffrée! Voilà des siècles que l'on cherche et vous avez mis quelques heures!

— Non, quelques minutes, François. Il m'a suffi de lire la lettre que ton grand-père écrivait à ce propos au capitaine Belval. Par courrier, je donnais à ton grand-père toutes les explications sur l'emplacement et sur la nature merveilleuse de la Pierre-Dieu.

— Eh bien, don Luis, s'écria l'enfant, ce sont ces explications que je vous demande. Voilà ma dernière question, je vous le promets. D'où vient que l'on a cru au pouvoir de la Pierre-Dieu? Et en quoi consistait au juste ce soi-disant pouvoir? »

Stéphane et Patrice rapprochèrent leurs fauteuils. Véronique se redressa et prêta l'oreille. Ils comprenaient tous que don Luis avait attendu qu'ils fussent réunis pour déchirer devant eux le voile du mystère.

Il se mit à rire.

« N'espérez rien de sensationnel, dit-il. Un mystère ne vaut que par les ténèbres dont il est enveloppé, et, comme nous avons d'abord dissipé les ténèbres, il ne reste plus que le fait lui-même dans sa réalité toute nue. Mais, cependant, le fait est ici étrange, et la réalité n'est pas dénuée de quelque grandeur.

— Il le faut bien, dit Patrice Belval, puisque cette réalité a laissé dans l'île de Sarek, dans toute la Bretagne même, une telle légende de miracle.

— En effet, fit don Luis, et une légende si tenace qu'elle influe sur nous aujourd'hui encore, et qu'aucun de vous n'a échappé à cette obsession de miracle.

— Comment? protesta le capitaine, mais je ne crois pas aux miracles, moi.

— Moi non plus, affirma l'enfant.

— Mais si, mais si, vous y croyez, vous admettez le miracle comme une possibilité. Sans quoi, il y a longtemps que vous auriez saisi l'entière vérité.

— Comment cela? »

Don Luis cueillit une superbe rose à un arbuste dont les branches s'inclinaient vers lui, et demanda à François :

« Est-il possible que je transforme cette rose, dont les proportions sont déjà celles qu'une rose atteint rarement, en une fleur deux fois plus grande, et ce rosier en un arbuste plus grand du double?

— Non certes, déclara François.

— Alors pourquoi as-tu admis, pourquoi avez vous tous admis, que Maguennoc pût arriver à ce résultat, lui, rien qu'en recueillant de la terre en certains endroits de l'île, et à certaines heures déterminées? C'est un miracle cela, et vous l'avez accepté sans hésitation, inconsciemment. »

Stéphane objecta :

« Nous avons accepté ce dont nous étions témoins.

— Mais vous l'avez accepté comme un miracle, c'est-à-dire comme un phénomène que Maguennoc provoquait par des moyens spéciaux et, en vérité, surnatu-



ET DEPUIS UNE HEURE QU'ILS SONT AU JARDIN, L'ENFANT NE CESSE DE POSER DES QUESTIONS A SON SAUVEUR (p. 70.)



rels. Tandis que moi, en lisant ce détail dans la lettre de M. d'Hergemont, tout de suite, j'ai... comment dirai-je?... j'ai « tiqué »... Tout de suite j'ai fait le rapprochement entre ces fleurs monstrueuses et le nom que portait le Calvaire-Fleuri. Et ma conviction fut immédiate : « Non, « Maguennoc n'est pas un sorcier. Il a « simplement déblayé autour du calvaire « un terrain inculte, où il lui a suffi d'ap-« porter une couche d'humus pour que « jaillissent des fleurs anormales. Donc « la Pierre-Dieu est là en dessous, la « Pierre-Dieu qui, au moyen-âge, faisait « jaillir les mêmes fleurs anormales, la « Pierre-Dieu, qui, au temps des Drui-« des, guérissait les malades et fortifiait « les enfants. »

— Et par conséquent, fit observer Patrice, il y a miracle.

— Il y a miracle si l'on accepte les explications surnaturelles. Il y a phénomène naturel si l'on recherche et si on trouve les causes physiques, capables de susciter le miracle apparent.

— Mais ces causes physiques n'existent pas !

— Elles existent puisque vous avez vu des fleurs monstrueuses.

— Alors, demanda Patrice, non sans ironie, il y a une pierre qui peut, naturellement guérir et fortifier? Et cette pierre, c'est la Pierre-Dieu?

— Il n'y a pas une pierre spéciale, unique. Mais il y a des pierres, des blocs de pierre, des roches, des collines et des montagnes de roches, qui contiennent des gisements de minerais formés de métaux, oxydes d'urane, argent, plomb, cuivre, nickel, cobalt, etc. Et parmi ces métaux il en est qui émettent un rayonnement spécial, doué de propriétés particulières, que l'on appelle radioactivité. Ces gisements sont des gisements de pechblende que l'on ne trouve guère en Europe que dans le nord de la Bohême et qui sont exploités près de la petite ville de Joachimsthal... Et ces corps radioactifs ce sont : l'Uranium, le Thorium, l'Helium, et principalement dans le cas qui nous occupe...

— Le Radium, interrompit François.

— Tu l'as dit, mon petit, le Radium. Il y a des phénomènes de radioactivité un peu partout, et l'on peut dire qu'ils se manifestent dans toute la nature, ainsi par l'action bienfaisante des sources thermales. Mais les corps nettement radioactifs, comme le Radium, possèdent des propriétés plus définies. Il est hors de doute, par exemple, que le rayonnement et les émanations du Radium exercent un pouvoir analogue à celui qui serait dû au passage d'un courant électrique. Dans les deux cas, l'excitation du milieu nutritif rend plus assimilables des éléments nécessaires à la plante et en stimule la croissance.

« De même, il est hors de doute que le rayonnement du Radium est capable d'exercer une action physiologique sur les tissus vivants, en y produisant des modifications plus ou moins profondes, détruisant certaines cellules ou contribuant à développer d'autres cellules, et même à en régler l'évolution. La radiumthérapie signale la guérison ou l'amélioration, dans de nombreux cas, de rhumatismes articulaires, de troubles nerveux, d'ulcérations, d'eczémas, de tumeurs, de cicatrices adhérentes. Bref, le Radium est un agent thérapeuthique d'une réelle efficacité.

— De sorte que, dit Stéphane, vous considérez la Pierre-Dieu...

— Je considère la Pierre-Dieu comme un bloc de pechblende radifère provenant des gisements de Joachimsthal. Je connaissais depuis longtemps la légende Bohémienne qui parle d'une pierre miraculeuse jadis arrachée au flanc d'une colline, et, lors d'un voyage, j'ai vu le vide laissé par cette pierre. Il correspond assez exactement aux dimensions de la Pierre-Dieu.

— Mais, objecta Stéphane, le Radium n'est contenu dans les roches qu'à l'état de particules infinitésimales. Pensez donc que l'extraction, le lessivage et le traitement d'une masse de quatorze cents tonnes de roches ne laissent filtrer en fin de compte qu'un gramme de Radium. Et vous attribuez un pouvoir miraculeux à la Pierre-Dieu, qui pèse tout au plus deux tonnes...

— Mais qui contient évidemment du Radium en quantité appréciable. La nature n'a pas pris l'engagement d'être avare et de diluer le radium. Elle a pu — et tel a été son bon plaisir — en accumuler dans la Pierre-Dieu avec assez de générosité pour que la Pierre-Dieu fût capable de produire les phénomènes en apparence extraordinaires que nous connaissons... Sans compter que nous devons faire la part des exagérations populaires.»

Stéphane semblait de plus en plus convaincu. Cependant il dit encore :

« Un dernier point. En dehors de la Pierre-Dieu, il y a le petit éclat de pierre que Maguennoc a trouvé dans le sceptre de plomb, et dont le contact prolongé lui a brûlé la main. Selon vous, ce serait un grain de radium ?

— Incontestablement. Et c'est par là peut-être que la présence et que le pouvoir du Radium, dans toute cette aventure, nous sont révélés avec plus de clarté. Le grand physicien Henri Becquerel, ayant gardé dans la poche de son gilet un tube contenant un sel de Radium une ulcération suppurante se produisit sur sa peau, au bout de quelques jours. Curie répéta l'expérience : même résultat. Le cas de Maguennoc doit être plus grave, puisqu'il avait gardé le grain de radium dans sa main. Il se forma une plaie d'aspect cancéreux. Épouvanté par tout ce qu'il savait, et par tout ce qu'il avait dit lui-même sur la pierre miraculeuse qui brûle comme le feu de l'enfer, et « qui donne vie ou mort », il se trancha la main.

— Soit, dit Stéphane, mais d'où vient ce grain de Radium pur ? Cela ne peut pas être un éclat de la Pierre-Dieu, puisque, encore une fois, si riche que soit un minerai, le Radium ne lui est pas incorporé par grains isolés, mais sous forme soluble, et qu'on doit le dissoudre et le rassembler ensuite, par une série d'opérations, en un produit suffisamment riche pour être soumis à la cristallisation fractionnée. Tout cela, et bien d'autres opérations subséquentes, exige un matériel énorme, des usines, des laboratoires, des savants, bref, un état de civilisation qui diffère quelque peu, avouez-le, de l'état de barbarie où nos ancêtres les Celtes étaient plongés... »

Don Luis sourit et frappa l'épaule du jeune homme.

« Très bien, Stéphane, je suis heureux de voir que le maître et l'ami de François est un esprit clairvoyant et logique. L'objection est absolument juste, et tout de suite elle s'est imposée à moi. Je pourrais y répondre à l'aide de quelque hypothèse parfaitement légitime, supposer un moyen naturel d'isoler le Radium, imaginer que dans une faille granitique, au fond d'une grande poche contenant du minerai radifère, il s'est ouvert une fissure par où les eaux du fleuve s'écoulent avec lenteur et entraînent des portions infimes de Radium ; que ces eaux ainsi chargées circulent longuement dans un étroit couloir, se réunissent, se concentrent, et, après des siècles et des siècles, filtrant par petites gouttelettes aussitôt évaporées, forment au point d'émergence une menue stalactite très riche en radium, dont un jour quelque guerrier celte a cassé l'extrémité... Mais est-il besoin de chercher si loin, et de recourir à l'hypothèse ? Ne peut-on s'en rapporter au seul génie et aux ressources inépuisables de la nature ? Est-ce pour elle un effort plus prodigieux d'émettre par ses propres moyens un grain de Radium pur que de faire mûrir une cerise, ou éclore cette rose... ou de donner la vie au délicieux Tout-Va-Bien ? Qu'en dis-tu mon petit François ? Sommes-nous d'accord ?

— Nous sommes toujours d'acord, répondit l'enfant.

— Et ainsi tu ne regrettes pas trop le miracle de la Pierre-Dieu ?

— Mais il existe toujours, le miracle !

— Tu as raison, François, il existe toujours, et cent fois plus beau et plus éclatant. La science ne tue pas les miracles, elle les purifie et les ennoblit. Qu'était-ce que cette petite puissance sournoise, capricieuse, méchante, incompréhensible, qui s'attachait à la pointe d'une baguette magique, et qui agissait à tort et à travers, selon la fantaisie ignorante d'un chef barbare ou d'un druide, qu'était-ce à côté du pouvoir bienfaisant, clair, loyal, et tout aussi miraculeux, qui nous apparaît aujourd'hui à travers une poussière de Radium ? Qu'était-ce. »

Don Luis s'interrompit soudain et se mit à rire :

« Allons, bon ! voilà que je m'emballe et que je chante une ode à la science. Excusez-moi, madame, ajouta-t-il en se levant et en s'approchant de Véronique, et dites-moi que je ne vous ai pas trop ennuyée avec mes explications. Non, n'est-ce pas ? pas trop ? D'ailleurs, c'est fini... ou du moins presque fini. Il n' y a plus qu'un point à préciser, plus qu'une décision à prendre. »

Il s'assit auprès d'elle.

« Eh bien, voilà. Maintenant que nous avons conquis la Pierre-Dieu, c'est-à-dire un véritable trésor, qu'allons-nous en faire ? »

Véronique eut un élan de tout son être.

« Oh ! pour cela, qu'il n'en soit pas question. Je ne veux rien de ce qui peut provenir de Sarek, rien de ce qui se

trouve dans le Prieuré. Nous travaillerons.

— Cependant, le Prieuré vous appartient...

— Non, non, Véronique d'Hergemont n'existe plus, et le Prieuré n'appartient plus à personne. Que tout cela soit vendu à l'encan ! Je ne veux rien, rien de ce passé maudit.

— Et comment vivrez-vous ?

— Comme je vivais, de mon travail. Et je suis sûre que François m'approuve, n'est-ce pas, mon chéri ? »

Et, dans un mouvement instinctif, se tournant vers Stéphane, comme s'il avait quelque droit à donner son avis, elle ajouta :

« Vous aussi, vous m'approuvez, n'est-ce pas, mon ami ?

— Entièrement, » dit-il.

Aussitôt elle reprit :

« Du reste, si je ne doute pas des sentiments affectueux de mon père, je n'ai aucune preuve de ses volontés à mon égard.

— Peut-être les ai-je, moi, ces preuves, fit don Luis.

— Comment ?

—Patrice et moi nous sommes retournés à Sarek. Dans un secrétaire de la chambre de Maguennoc, au fond d'un tiroir secret, nous avons trouvé une enveloppe cachetée, mais sans adresse, que nous avons ouverte. Elle contenait un titre de rente de vingt mille francs, et ces mots sur une feuille de papier :

« Après ma mort, Maguennoc remettra « ce titre à Stéphane Maroux à qui je « confie mon petit-fils François. Lorsque « François aura dix-huit ans, le titre lui « appartiendra en propre. Je veux croire, « d'ailleurs qu'il cherchera à retrouver « sa mère et qu'elle voudra bien prier « pour moi. Je les bénis tous les deux.»

« Voici le titre, fit don Luis... et voici la lettre. Elle est datée du mois d'avril de cette année. »

Véronique fut stupéfaite. Elle regarda don Luis, et il lui vint cette idée que tout cela n'était peut-être qu'une histoire inventée par cet homme étrange pour les mettre, elle et son fils, à l'abri du besoin. Idée passagère. Somme toute l'acte de M. d'Hergemont n'avait rien que de fort naturel, et, prévoyant les difficultés auxquelles on se heurterait après sa mort, il était juste qu'il eût songé à son petit-fils. Elle murmura :

« Je n'ai pas le droit de refuser...

— Vous en avez d'autant moins le droit, s'écria don Luis, que c'est une affaire qui se passe en dehors de vous, et que la volonté de votre père va directement vers François et vers Stéphane. Ainsi donc nous sommes d'accord sur ce point. Reste la Pierre-Dieu, et je pose de nouveau ma question. Qu'en ferons-nous ? A qui appartient-elle ?

— A vous, déclara nettement Véronique.

— A moi ?

— Oui, à vous qui l'avez découverte, à vous qui lui avez donné toute sa signification. »

Don Luis observa :

— Je dois vous rappeler que ce bloc de pierre a, sans doute, une valeur incalculable. Si grands que soient les miracles, opérés par la nature, ce n'est que grâce à un concours prodigieux de circonstances qu'elle a pu réaliser le miracle d'accumuler tant de matière précieuse en un si petit volume. Il y a donc là des trésors et des trésors.

— Tant mieux, fit Véronique, vous saurez en profiter mieux que personne. »

Don Luis réfléchit un instant, et conclut, en riant :

« Vous avez tout à fait raison, et je vous avoue que je m'attendais à ce dénouement. D'abord parce que mon droit sur la Pierre-Dieu me semble établi par des titres de propriété suffisants. Ensuite parce que j'ai besoin de ce bloc de pierre. Mon Dieu, oui, la dalle funéraire des rois de Bohême n'a pas épuisé son pouvoir magique, et il reste bien des peuplades sur qui ce pouvoir peut agir au même degré que sur nos ancêtres les Gaulois, et, justement, je poursuis une entreprise formidable où un tel secours me sera précieux (1). Dans quelques années, mon œuvre achevée, je rapporterai la Pierre-Dieu en France et en doterai un laboratoire national que j'ai l'intention de fonder. Et ainsi la science purifiera le mal que la Pierre-Dieu a pu faire, et la mauvaise aventure de Sarek sera rachetée. Vous m'approuvez, madame ? »

Elle lui tendit la main.

« De tout cœur. »

Il y eut un assez long silence. Puis don Luis Perenna reprit :

« Oh ! oui, la mauvaise aventure, et terrible au delà de toute expression. J'en

(1) Voir dans *Le Triangle d'or* l'histoire de Patrice et de Coralie.

ai connu d'effrayantes, j'en ai vécu moi-même qui m'ont laissé un souvenir d'angoisse. Mais celle-ci les dépasse toutes. Elle a été au delà de tout ce qui est possible dans la réalité et humain dans la douleur. Elle a été illogique, et cela parce qu'elle fut l'acte d'un fou... Et aussi parce qu'elle s'est déroulée à une époque de folie et d'égarement. C'est la guerre qui a permis la mise en œuvre, dans le silence et dans la sécurité, de crimes conçus, préparés, exécutés par un monstre. En temps de paix, les monstres n'ont pas le temps d'aller jusqu'au bout de leurs rêves stupides. Aujourd'hui, et dans cette île isolée, celui-là a trouvé des conditions particulières, anormales...

— Ne parlons pas de tout cela, voulez-vous ? » murmura Véronique d'une voix qui tremblait.

Don Luis baisa la main de la jeune femme, puis saisit Tout-Va-Bien et l'éleva dans ses bras.

« Vous avez raison. N'en parlons pas. Sans quoi voici les larmes, et Tout-Va-Bien serait mélancolique. Tout-Va-Bien, délicieux Tout-Va-Bien, ne parlons donc plus de l'épouvantable aventure. Mais tout de même, rappelons-en certains épisodes qui furent jolis et pittoresques. N'est-ce pas, Tout-Va-Bien, le jardin aux fleurs gigantesques de Maguennoc, tu t'en souviendras comme moi ? Et la légende de la Pierre-Dieu, l'épopée des tribus celtiques, errant avec la dalle funéraire de leurs rois, la dalle toute frissonnante de Radium, d'où part inlassablement un bombardement d'atomes vivifiants et miraculeux, n'est-ce pas, Tout-Va-Bien, cela ne manque pas d'allure ? Seulement, vois-tu, exquis Tout-Va-Bien, si j'étais romancier et chargé de raconter l'histoire de l'Ile aux Trente Cercueils, je me soucierais peu de l'affreuse vérité, et je te donnerais un rôle beaucoup plus important. Je supprimerais l'intervention de ce raseur, de ce phraseur de don Luis, et c'est toi qui serais le sauveur intrépide et silencieux. C'est toi qui lutterais contre le monstre abominable, c'est toi qui déjouerais ses machinations, et qui, à la fin, par la grâce de ton merveilleux instinct, punirais le vice et ferais triompher la vertu. Et ce serait beaucoup mieux ainsi, puisque nul mieux que toi, délicieux Tout-Va-Bien, ne serait capable de nous montrer, par mille preuves plus convaincantes les unes que les autres, que dans la vie tout s'arrange et que tout va bien...




·TOUT·VA·BIEN·

TABLE DES MATIÈRES

Première Partie : Véronique.

Deuxième Partie : La Pierre Miraculeuse.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 3049-11-23.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE, à 3 fr. le volume

ADAM (Paul)	Visages du Brésil.
AIMERY (Christiane)	Pas à Pas dans la nuit.
APPLIN	Le Collier de perles.
BARTHOU (Louis)	Lettres à un jeune Français
BASSET (Serge)	Le Premier Amour.
BERNARD (Tristan)	Auteurs, Acteurs, Spectateurs.
BERTHEROY (Jean)	Le Frisson sacré.
»	Entre la conscience et le cœur.
»	Vers la Gloire.
»	Les Voix du Forum.
BERTON (P.)	Souv. de la vie de Théâtre.
BIGOT (Raoul)	Nounlegos
BOISSIÈRE (Albert)	La Vie malheureuse de l'heureux Stevenson.
»	L'Extravagant Teddy de la Croix Rouge-Anglaise.
»	Le Neveu de l'Oncle Sam.
BOULENGER (Marcel).	Le Pavé du Roi.
»	Le Marché aux fleurs.
BRINGER (Rodolphe)	N° 30, série 10.
BRUNO-RUBY	Madame Cotte.
CHEBRAC (H. de) (*Trad. par Bernard-Derosne*)	Petites Princesses.
CLARETIE (Jules)	L'Obsession.
CLÉMENTEL (E.)	Un Drame économique.
CORPECHOT (Lucien)	Souvenirs sur la reine Amélie de Portugal.
CORTHIS (André)	Petites vies dans la tourmente.
COUVREUR (André)	Une Invasion de Macrobes.
DOMBRES (Georges)	L'Enigme de la rue Cassini.
DU ROURE (Henry)	Le Secret de l'Or.
FLAMENT (Albert)	Aux Jardins d'Espagne.
FLERS (Robert de)	Sur les Chemins de la Guerre.
FOLEY (Charles)	Un Roi de Prusse voleur de géants.
FRANC-NOHAIN	Le Journal de Jabouné.
GALIPAUX (Félix)	La Tournée Ludovic.
GÉNIAUX (Charles)	Notre petit Gourbi.
»	Les Fiancés de 1914.
GÉNIAUX (Cl. et Ch.).	Le Cyprès.
GHEUSI (P.-B.)	Les Pirates de l'Opéra.
»	L'Opéra romanesque.
GINISTY (M.) et QUATRELLES L'EPINE.	Les Six derniers mois d'Empire.
GODFREY (H)	L'Eau de Jouvence.
GOLSWORTHY	Les Déments tragiques.
GOUVIEUX (Marc)	Haut les Ailes.
»	Notes d'un Officier observateur en avion.
GROC (Léon)	L'Autobus évanoui.
HERZOG (R)	Le Chant du Travail.
JOSEPH-RENAUD (J.)	L'Enlizé du Mont Saint-Michel.
KEYSER (Edouard de)	A l'Ombre du Carmel.
»	Le Compagnon de route.
LA FAYETTE (Mme de)	La Princesse de Clèves.
LAPAUZE (Henry)	Le Roman d'amour de M. Ingres.
LARISSON (Alexandre)	Bouyssol le Marin.
LEMAITRE (Claude).	Le bon Samaritain.
LEMONNIER (Camille).	La Chanson du Carillon.
LESUEUR (Daniel)	Une Ame de vingt ans.
MAGOG (H.-J.)	L'Attentat de la rue Royale.
MANDELSTAMM (V)	L'Empire du Diamant.
»	L'Affaire du Gr. Théatre.
MARNI (Jane)	L'Une et l'Autre.
MASON	La Route interrompue.
MASSENET	Mes Souvenirs.
MONTEGUT (Maurice).	La Grande Nuit du Pôle.
MOREAU (Emile)	Le Fils de Mme Sans-Gêne.
»	La Nièce de Bonaparte.
MORTANE (Jacques).	Les Vols émouvants de la guerre.
MOUNET-SULLY	Souvenirs d'un Tragédien.
NORTON (Roy)	Les Flottes évanouies.
NOZIÈRE	Les Liaisons Dangereuses
PONS (Paul)	Vingt-cinq ans de lutte.
QUILLER-COUCH	L'Ile au Poison.
RÉMON et LAURENT	Le Mot qu'il fallait dire.
RICHEPIN (Jean)	L'Aile.
RIVIÈRE (L.)	Poh Dengh.
ROLAND (Marcel)	La Conquête d'Anthar.
SAINT-SAENS	L'École buissonnière.
SHIEL (M.-P.)	Le Nuage pourpre.
SOMERSET-VAUGHAN.	L'Explorateur.
STORER-CLOUSTON	Le Fou en liberté.
TEMPLE-THURSTON	La Cité des Mirages.
TERAMOND (Guy de).	Maisons de Sciences.
TRACY (Louis).	Roi d'Amérique.
VAUCAIRE (Maurice)	La Demoiselle du Cinéma.
VAUCAIRE et LUGUET	Jaune et blanche.
»	Une vraie jeune fille.
VIGNAUD (Jean)	Notre Maître.
WARD	Elizabeth à la guerre.
WALKER	La Vengeance du Kaiser.
WETTERLÉ (Abbé).	Propos de guerre.
WHITE (F.-M.)	Le Vase du Dragon.
»	Les Quatre doigts.

2726-10-23. — IMPRIMERIE HENRY MAILLET, PARIS.